



PRIX DES LECTEURS

**14e édition
2024**

**Lisez et votez pour votre texte favori
jusqu'au 30 juillet**



**Renseignements:
boucbelair.fr
biblio.boucbelair.fr
Tel : 04.42.94.93.79**

PRIX DES LECTEURS

14e édition

2024

En cette année olympique, les participants devaient s'inspirer de la célèbre formule attribuée à Pierre de Coubertin : "l'important, c'est de participer".

2024 étant l'année de tous les records, le Prix des lecteurs a rencontré un nombre exceptionnel de participations : 38 textes concourent pour cette 14e édition !

Ces textes sont arrivés de toute la France et même de l'étranger, démontrant un engouement partout partagé pour l'écriture. Prose, vers ou théâtre, les participants ont exploré toutes les formes possibles pour le plus grand bonheur des lecteurs.

En fin de volume sont regroupés les textes d'auteurs inspirés par le thème de cette édition mais ne souhaitant pas concourir pour le Prix.

Pour voter, rendez-vous jusqu'au **30 juillet 2024**
sur boucbelair.fr ou biblio.boucbelair.fr à la rubrique "Prix des lecteurs"

ou adressez votre bulletin directement à la bibliothèque municipale située
Place de l'Hôtel de Ville - 13320 Bouc Bel Air

Le gagnant de la 14e édition sera révélé le 11 septembre 2024.

Bonne lecture !

PRIX DES LECTEURS

SOMMAIRE

Texte 1 : L'autre tour de Belgique.....	p.6
Texte 2 : Aux arts, mon citoyen !	p.10
Texte 3 : Une belle journée.....	p.12
Texte 4 : Cavalier en herbe	p.15
Texte 5 : Le coach	p.17
Texte 6 : Comme la fleur.....	p.21
Texte 7 : Comment marcher la tête dans les étoiles avec un caillou dans son soulier	p.24
Texte 8 : Compétition	p.27
Texte 9 : Confitures 2.0.....	p.29
Texte 10 : La course	p.32
Texte 11 : Dans l'arène de la vie	p.34
Texte 12 : Les défis.....	p.36
Texte 13 : Dépression sans pression.....	p.39
Texte 14 : Différente mais persistante.....	p.41
Texte 15 : Éléa et Théo	p.43
Texte 16 : Enfant prodige.....	p.45
Texte 17 :L'épreuve.....	p.47
Texte 18 : Des étoiles dans les yeux	p.51
Texte 19 : Florent, le petit Apuk	p.53
Texte 20 : ICDP	p.56
Texte 21 : L'important c'est de participer.....	p.58
Texte 22 : L'important c'est de participer.....	p.61
Texte 23 : Les Jeux du futur	p.63
Texte 24 : Noble art	p.66
Texte 25 : Participer c'est gagner.....	p.69
Texte 26 : Participer, ne veut pas dire gagner !!!.....	p.72
Texte 27 : Les poissons ne pleurent pas la nuit	p.75
Texte 28 : Quiproquo	p.77
Texte 29 : Revers de médaille	p.80

Texte 30 : Séparation	p.82
Texte 31 : Le temps d'une Marseillaise	p.85
Texte 32 : La trace.....	p.88
Texte 33 : Tu n'es pas le seul à exister	p.92
Texte 34 : La valeur est de partager	p.95
Texte 35 : Venir au monde.....	p.98
Texte 36 : Une vérité mortelle	p.101
Texte 37 : La victoire de l'échec.....	p.105
Texte 38 : La vie est un jeu	p.107

HORS CONCOURS

Dans l'éternité d'un pleur.....	p.111
L'important c'est de participer	p.112
L'important c'est de participer	p.115
Innocence	p.116
Loin de Broadway	p.118
Un mot m'a chuchoté.....	p.119
Orange	p.120
La petite fille aux amulettes	p.122
Vive le sport à Paris	p.125

PRIX DES LECTEURS
14e édition
2024

TEXTES EN CONCOURS



TEXTE 1

L'AUTRE TOUR DE BELGIQUE

On le dit souvent : tout ne tourne pas rond chez nos amis les Belges. Certes, ils s'évertuent à démontrer le contraire : horlogers, bijoutiers et chocolatiers polissent jour et nuit cercles, anneaux et sphères pour faire mentir leur réputation. Et le Tour de Belgique n'a pas d'autre but : prouver que les Belges, tout comme les Français, sont capables de tourner en rond, de boucler leur propre grande boucle.

Mais les rumeurs ont la vie dure.

On ne parle pas assez, en revanche, de l'*autre* Tour de Belgique. Même si tout le monde sait qu'il y en a deux, le second reste curieusement dans l'ombre du premier : les médias ne le commentent pas, les coureurs professionnels n'y participent pas, jugeant que c'est une perte de temps, puisqu'il est extrêmement rare que l'on parvienne à le finir. Ignoré du grand public, l'autre Tour demeure une attraction marginale, un de ces manèges vétustes en bordure des fêtes foraines, dont la gloire est passée, et la fiabilité sujette à caution.

Il est vrai que l'autre Tour est bien plus hasardeux que son homonyme. D'abord, parce qu'il n'y a pas d'itinéraire prédéfini : le parcours change de jour en jour, et l'on ne sait jamais à l'avance, lorsqu'on court une étape, où elle finira, ni où nous emmènera la suivante. Point de trajet établi par les organisateurs, car il n'y a pas d'organisateur : le peloton poursuit la mystérieuse Tour de Belgique – vous savez, cette fameuse tour qui apparaît de temps à autre comme une comète en pleine campagne et sillonne le pays, flottant à un ou deux mètres au-dessus du sol, de manière complètement aléatoire.

Nos héros flamboyants sur leurs bolides rutilants la pistent, où qu'elle aille : si elle traverse un champ de blé, leurs rayons le moissonnent, si elle s'engouffre en ville, ils slaloment entre les voitures, si elle enjambe une rivière, ils cherchent un pont cyclable pour ne pas la perdre. Les Belges, qui la connaissent mieux que nous, ont pour elle des surnoms affectueux : la Flamande Grise, l'Autre Flèche Wallonne, la Hollandaise Volante. Elle fait leur fierté, mais bien que Wallons et Flamands se la disputent, la Tour reste impartiale : elle parcourt la Wallonie

comme les Flandres, sans préférence, et de Jambes à La Panne, d'Ostende à Spontin, de Lessive à Anvers en passant par Gembloux, elle entraîne derrière elle la caravane des cyclistes de l'autre Tour. Et dans le peloton, Flamands et Wallons pédalent côte à côte, car s'ils ne sont d'accord sur rien d'autre, ils le sont au moins sur ceci : poursuivre la Tour est leur destinée commune.

Naturellement, tenter cette course est une affaire compliquée : on zigzague parmi ses propres doutes dans les vallées brumeuses, on gravit jour après jour des collines incertaines et des monts analogues, on bivouaque avec son réchaud là où la Tour nous a menés la nuit tombée, en essayant toujours de la garder en vue, car dès qu'on ferme les yeux, on la sent s'éloigner, inexorablement. Dans ces sommeils fiévreux et syncopés, on rêve parfois que la Tour bifurque et s'approche brusquement du campement, pour se pencher sur nous et nous donner, en quelques secondes sombres et divines, un aperçu de ce que nous n'atteindrons jamais. Quand nous la touchons dans ces songes futiles et cristallins, ses pierres lisses fondent sous les doigts comme du miel d'acacia.

La Tour n'a pas de saison : elle peut faire son apparition à n'importe quel moment de l'année, sans prévenir. Certaines années, elle n'apparaît même pas : alors, nos vélos prennent la poussière dans nos garages, leurs chaînes s'oxydent doucement, les araignées tissent leurs toiles entre leurs rayons somnolents, et nous nous demandons quand aura lieu la prochaine édition.

Mais elle finit toujours par revenir, et là, nous enfourchons nos montures, et tout recommence.

On ne sait jamais combien de temps la Tour sera visible. Certaines fois, la course ne dure que quatre ou cinq jours, d'autres six à huit mois, aussi longtemps que nécessaire, jusqu'à ce que la Tour nous distance définitivement ou s'évapore tel un arc-en-ciel. La course s'arrête :

- une fois que la Tour a entièrement disparu (mais il arrive qu'elle s'éclipse par intermittences, facétieuse, pour nous induire en erreur, quelques jours avant de disparaître pour de bon).
- une fois qu'un coureur a réussi à en faire entièrement le tour – chose fabuleusement rare. Celui-là remporte l'autre Tour de Belgique.

Sur les origines de la Tour, les théories vont bon train : certains la disent œuvre d'Appelmans, architecte de la cathédrale d'Anvers, d'autres prétendent qu'elle fut bâtie par Till l'Espiegle ou par le géant Druon Antigon (un autre anversois de renom). D'autres encore pensent que ce n'est qu'un banal château d'eau qui a eu un jour envie de voir le monde. Cylindrique, très large de circonférence mais peu élevée, elle a de loin l'allure d'une sorte de donjon aveugle, dont les portes et les fenêtres murées ne subsistent que par leurs contours déjà presque effacés. Hermétique, cyclopompe, à mille lieues de nos rêveries sirupeuses des nuits de bivouac.

Ce sont les philosophes grecs – un peu les Belges de leur époque – qui nous rapportent les premiers antécédents de la Tour.

Lucrate, dans son *Traité sur la Vélocité*, mentionne notamment certaine colline du Péloponnèse aux vertus bien particulières : selon lui, quiconque avait une faveur à demander aux dieux devait se rendre au mont Anthène et en faire plusieurs fois le tour au pas de course.

Quelquefois, les dieux, au bout de quelques centaines de tours, finissaient par récompenser le chétif et opiniâtre mortel en exauçant son vœu inepte.

Insignifiant, quant à lui, nous apprend dans ses *Voyages en Afrique* que le phare d'Alexandrie avait, selon une légende peu connue des Égyptiens eux-mêmes, un double énigmatique qui dérivait parfois sur les flots, apparaissant de manière imprévisible aux alentours du port, et disparaissait toujours avant qu'un navire ait pu s'en approcher. On ne compte plus, dans les millénaires qui ont suivi, le nombre de récits folkloriques concernant des tours mouvantes ou volantes, et particulièrement dans le désert saharien, où les mirages sont monnaie courante.

Qui sait quels dieux sur nous se penchent du haut de la Tour de Belgique ? Personne ne peut dire au juste ce que l'on gagne si l'on en fait vraiment le tour. Il y a bien eu, au fil des ans, quelques vainqueurs (trois ou quatre, tout au plus), mais après avoir réussi à la contourner à la force de leurs mollets, ils ont disparu de l'autre côté – littéralement. On ne les a jamais revus. Vous trouverez toujours quelques fumistes pompeux qui prétendront savoir en quoi consiste le « prix », évidemment : Untel vous dira que la Tour n'est en fait qu'un écrin, un gros écrin renfermant le vrai prix, une bicyclette en or massif, grandeur nature, avec un pédalier de platine, et qu'à chaque coup de pédale, ses roues font pleuvoir des émeraudes comme des balles de tennis. Tel autre préférera penser que les vainqueurs, une fois arrivés derrière la Tour – où le regard ne porte pas – sont passés dans une autre dimension, métamorphosés en vitesses pures, dans un monde de lignes parfaites, d'accélération sans obstacle, où toutes les courbes seraient enfin abolies.

Un autre encore, plus pessimiste, vous dira que les gagnants sont désormais prisonniers à l'intérieur même de la Tour, victimes de sa sourde malédiction, pour avoir ignoré son intime vérité – elle doit être toujours poursuivie, mais en aucun cas, non, *aucun*, il ne faut la contourner entièrement, sous peine de lui appartenir à jamais. Ceux qui malgré tout y parviennent ne le feront qu'une fois, comme de rigueur en Belgique.

Ce n'est d'ailleurs pas bien grave si l'on ne gagne pas. Les coureurs sont un peu comme les participants d'un concours de nouvelles, s'acharnant à graviter autour d'un sujet sans jamais pouvoir en faire définitivement le tour. On ne s'attend pas à une victoire, lorsqu'on entame l'autre Tour de Belgique. On n'en retire que le plaisir d'avoir couru. On est heureux d'avoir un moment suivi la Tour, d'avoir été dans son sillage avec le peloton, à se demander où elle allait bien pouvoir nous emmener au prochain tournant.

Et si parfois notre dérailleur nous lâche, si notre vaillant destrier se brise dans un virage ou une collision, on continue à pied, car nos jambes et nos pieds ne sont jamais, après tout, qu'une autre forme de vélo. Il y en a qui font la course en monocycle, en rollers, en skate-board, en speed-sail, à cloche-pied, en fauteuil roulant. Parce que l'important, pour faire l'autre Tour de Belgique, c'est de faire du vélo dans sa tête.

Voilà pourquoi le peloton mêle des gens de tout bord et de tout poil, sans autre point commun que leur envie de partager un moment dans l'ombre de la Tour. Les professionnels courent pour des médailles, mais pour les amateurs, l'autre Tour de Belgique est à la fois la course et le prix.

Aussi, quelle que soit la saison, dès que la Tour fait son retour, les coureurs enfourchent leurs bicyclettes et s'élancent après elle, inclinés en avant, *en italiques*, coureurs de biais,

coureurs de Pise – mais nous nous écartons du sujet, et nous pencherons sur l'Italie et ses multiples tours une prochaine fois.



TEXTE 2

AUX ARTS, MON CITOYEN !

«Au armes, citoyen ! » clame la Marseillaise,
Pour chanter la victoire, hymne à la liberté !
«Aux Arts, mon citoyen! », chérissons notre thèse :
« Chaque jour, *l'important, c'est de participer* » !

Eclairons nos pensées, par de sages lectures...
Apaisons nos colères, d'une symphonie douce.
Du génie créatif partageons l'aventure...
Aimons l'imaginaire de nos plus jeunes pousses.

Dessinez une danse, éminent chorégraphe !
Un allegro joyeux délétera nos corps...
Ensorcellez nos yeux, prodigieux photographe,
En sépia, noir et blanc ou en technicolor !

La lanterne magique a sombré dans l'oubli...
Honneur aux frères Lumière, à l'illustre naissance !
Princes du Septième Art, illuminant nos vies,
Un héritage heureux lègue sa résonnance !

Mon esprit vagabonde, au temps des cathédrales,
Quand le travail scintille, sur les ailes du Temps...
De chaque pierre, émane le goût d'un idéal.
Bâtisseurs émérites, gloire à votre talent !

Dans la pierre ou le bois, la forme se révèle ;
Soumise, la matière s'abandonne au sculpteur.
Elle épouse son geste et leurs noces sont belles ;
J'effleure doucement l'œuvre du créateur.

Sur la scène, se déploient les délicieuses gammes.
Sans l'ombre d'un bémol, s'élèvent les bravos.
Dans le cœur du virtuose, étincelle une flamme,
Lorsque ses doigts agiles dansent sur le piano...

Habillée en altesse, en clown ou en Guignol,
La marionnette enchante le regard des bambins:
Une joie triomphante et des rires qui s'envolent,
Pour cueillir le bonheur, aujourd'hui et demain !

De la Rome glorieuse au cirque des merveilles,
Et des courses de chars à l'Auguste lunaire,
De l'arène dorée au chapiteau vermeil,
L'éloquence des années, sans cesse, nous éclaire.

Des grottes de Lascaux à la modernité,
Des antiques palais à nos architectures,
Depuis des millénaires, rayonne la beauté,
Un patrimoine altier berce notre Culture !

Nés un jour quelque part, imposons le respect !
Croyons en notre source, ne la tarissons pas.
La force de nos chants vaincra la cruauté,
Le peintre, avec passion, toujours s'exprimera.

Méprisons l'exclusion ; fuyons l'indifférence !
La solidarité saura nous rendre fiers.
Très chers enfants, vieillards, brillent vos différences;
En tous lieux, désormais, vos yeux seront lumières.

Un artiste sait croire en ce qu'il imagine,
Chérissant la colombe qu'il sculpte dans la pierre,
Oiseau de l'Espérance aux teintes d'opaline,
Pour célébrer la Paix, en digne messagère.

Peintres et architectes, musiciens, troubadours,
Le monde, grâce à vous, soulagera ses maux.
Dorment, entre vos mains, les chemins de l'Amour.
« En Art, point de frontière » signe Victor Hugo !

UNE BELLE JOURNÉE

Ce matin, je me suis levée,
heureuse de cette belle matinée,
nous allons enfin nous baigner.
Depuis le temps que j'attendais
que tu me consacres une journée,
je ris en buvant mon café.

La brume poussée par le soleil
rejoint les nuages dans le ciel
aux teintes orange rose vermeil.
Dehors, rouge-gorges, pies et corneilles
voletant autour de la treille
gazouillis si doux à l'oreille.

J'écoute ce vif conciliabule,
dans les branches je tente de voir
ces doux orateurs minuscules ;
même s'il est bien vain de croire
dans les branches les apercevoir
que le feuillage dissimule.

Un courant d'air, je me retourne,
des petits êtres je me détourne.
Dans l'encadrement de la porte,
tu apparais tout décoiffé,
vêtu d'un tee-shirt et d'un short,
t'es encore tout ensommeillé.

Bonjour toi, as-tu bien dormi ?

J'vais te préparer ton café.
Moi j'ai passé une très bonne nuit
J'espère que tu es reposé
car c'est aujourd'hui samedi
tu m'es totalement consacré.

Mais tu t'avances et viens me dire
qu'ils n'ont pas voulu annuler
ta participation aux dires
du responsable du trophée.
Tu te tortilles et tu soupîres
C'est la dernière, promis, juré.

Ce n'est pas vrai, je n'ose y croire,
à chaque fois c'est la même histoire
des excuses tu trouves à la pelle
et moi crédule petite femelle,
je ferme les yeux pour ne pas voir
que tu te moques vraiment de moi.

Le voile subitement s'est levé
et je te vois tel que tu es.
Tu me donnes envie de vomir
tellement je suis dégoûtée.
Par l'ire je me laisse envahir,
maintenant tu vas tout payer.

Mais j'ai fait semblant d'accepter.
Sourire triste, me suis levée,
tu pensais que c'était passé
et que je t'avais pardonné
alors que dans mon canapé
ma vengeance je préparais.

Promis, c'est pour dimanche prochain
je t'emmènerai sur la baie.
On se lèvera le matin,
prendre notre petit-déjeuner,
offrir nos visages aux embruns
et y passer toute la journée.

C'est pas vrai, je ne peux pas croire,
que tu continues à rejouer
cette sempiternelle histoire
à laquelle je vais m'accrocher.
Dépitée, je prends le couloir
pour tes affaires préparer.

D'abord j'ai dévissé la selle
et dans ta gourde j'ai versé
environ 200 grammes de sel,
ton short cycliste j'ai troué
comme ça ne pouvait pas suffire
dans tes chaussures j'ai mis d'la cire.

Non, non, ce n'est pas suffisant,
dans ta serviette j'ai glissé
du poivre et du poil à gratter ;
avec une seringue j'ai piqué
toutes tes barres protéinées
avec de l'extrait de piment.

Eh non ce n'est pas aujourd'hui
que tu vas encore augmenter
ton classement et tous tes défis
et sur la première marche monter.
Mais tu sais mon amour chéri
l'important, c'est d'participer !

CAVALIER EN HERBE

Aujourd'hui était un jour spécial pour mon fils Maxence qui se préparait à disputer l'une des courses les plus prestigieuses réservées aux plus talentueux cavaliers juniors de France. Il allait concourir avec Tempête, une jument de huit ans, assez fouguese qui avait toujours besoin de se dépenser. La première fois que nous l'avions vu, ce qui nous avait plu était sa robe brune, nous nous étions approchés pour la caresser et je craignais qu'elle ait un mouvement de recul en voyant ma main s'approcher, mais il n'en fut rien. Nous avons pu alors observer sa crinière soyeuse et fine d'un noir intense et le contact avec mon petit garnement était tout de suite bien passé. Depuis ce jour, tous les deux n'eurent de cesse de s'entraîner sans relâche. La course s'apprêtait à débiter et je le aperçu enfin sur la ligne de départ, Maxence me fit un signe de la main en souriant, et je photographiais cet instant dans ma tête, qu'est-ce qu'il était beau dans sa tenue rouge et blanche. J'entendis peu après le compte à rebours se démarrer jusqu'au moment du top départ. Mon petit cavalier en herbe fit rapidement partie du trio de tête, il était juste devancé par Neige et Camille ainsi que par Sophia et sa monture Chocolat dont on pouvait vite se rendre compte que ce n'est pas leur première course. Lors du second tour, Maxence tenta une accélération et arriva à dépasser Camille, le sprint final s'engagea alors entre Sophia et lui, mais c'était sans compter sur la pluie qui commença à tomber sur le parcours, le rendant de plus en plus boueux, obligeant les deux montures déployer toutes leurs forces pour avancer. De ma position, je voyais Tempête faire tout son possible pour prendre le dessus sur Chocolat comme si elle sentait que cette course était importante pour Maxence, lui dont le rêve était de s'illustrer dans le monde très fermé des jockeys. Pour l'instant, le combat avec Sophia était toujours aussi intense, les deux cavaliers étaient au coude à coude, chacun cherchant à dominer l'autre, c'est le moment que Maxence choisi pour essayer de prendre de vitesse son adversaire, Sophia comprenant immédiatement sa tactique, se décala sur le côté, rendant la manœuvre de mon fils impossible. Bien qu'encore jeunes, le mental des deux cavaliers était impressionnant, et en tant que père, je ressentais une immense fierté. C'est alors que le dernier tour arriva, avec un virage extrêmement serré, mais l'ayant déjà appréhendé lors des deux tours précédents, les concurrents le connaissaient, cependant cette fois-ci, la très courte distance entre eux rendait ce passage dangereux. C'est alors qu'une collision entre les deux cavaliers se produisit, les deux montures ayant perdu l'équilibre, cela entraîna une chute spectaculaire, qui projeta Sophia et Maxence au

sol suivi leurs chevaux faisant une roulade sur le terrain boueux. Mon cœur s'accéléra devant cette scène dramatique, et je n'espérais qu'une chose, que mon fils aille bien. Suite à cela, les organisateurs affolés, interrompirent la course et se précipitèrent vers les deux concurrents pour s'assurer qu'ils n'aient rien de cassé. Après quelques minutes les deux jeunes jockeys se relevèrent avec pour seules marques visibles des égratignures dû à cet instant épique, quant à leurs montures, bien qu'un peu désorientées, elles ne semblaient souffrir d'aucunes blessures, mais pour en avoir le cœur net, elles seraient vu par un vétérinaire très rapidement. Après toutes ces péripéties, Maxence me rejoignit avec le regard triste et les yeux humides, je le pris immédiatement dans mes bras pour lui dire à quel point j'étais fier de lui et de sa combativité.

LE COACH

C'était là, devant ses yeux et elle n'arrivait toujours pas à y croire. Comment pouvait-elle encore hésiter ? En douter ? Ses mains se saisirent du bourrelet de graisse qui enrobait son ventre. Les fêtes de fin d'année avaient été un ravage. Le constat était amer. Elle aurait mieux fait de refuser tout les petits feuilletés aux fromages. Et ne parlons même pas de plats préparés qu'elle avait savourer pendant les vacances. Elle aurait du s'abstenir. Ça lui aurait évité bien des ennuis. Elle avait beaucoup trop mangé et en voilà le résultat. La réalité était là. Elle était face à la vérité qu'elle en pouvait plus se cacher. Elle descendit de la balance, passa devant le miroir qu'elle n'osa même pas regarder. Sa main attrapa le bout de papier que son amie lui avait laissé la veille. Elle regarda le numéro qui était inscrit. C'était celui d'un coach. Il avait été d'une grande d'aide pour son amie alors, elle le lui avait proposé.

- Tu verras, il est génial, lui avait-elle dit.
- Je sais pas...
- Si. T'en fais pas, il est gentil, il ne s'énerve jamais et il ne demande pas d'en faire trop. Tu peux faire à ton rythme avec lui. Il t'encourage. Regarde-moi, dit-elle en se tournant, faisant virevolter sa robe. Je suis pas superbe comme ça ?
- C'est vrai, admit son amie.

Elle poussa un soupir. Elle devait s'y résoudre, s'y résigner, plus le choix. Elle attrapa le téléphone et elle composa le numéro. En quelques minutes, ils avaient convenu d'un rendez-vous pour le lendemain matin.

Voilà comment elle s'était retrouvée, là, à attendre le coach sportif qui devait la remettre en forme, lui sculpter le corps comme elle le voulait. Elle était assise dans la cuisine, devant une tasse fumante. Elle ne savait pas vraiment comment tout cela aller se passer. Elle n'avait pas vraiment l'habitude de faire ces choses-là. Elle était plutôt d'un caractère réservée. Mais là, il fallait s'avouer qu'avec les années, sa beauté juvénile commençait par disparaître. Elle le voyait bien qu'elle changeait. Alors, elle devait se mettre au sport. Se mettre et pas se remettre au sport. C'était quelque chose qu'elle n'appréciait pas trop et dont elle n'avait pas trop l'habitude. Les soirées cocooning étaient plutôt son genre. Tranquille devant la télévision avec

un paquet de gâteau. Voilà à quoi ressemblaient ses soirées. Elle n'avait aucune envie, pour le moment, de se mettre à faire du sport, et ce, peu importe le sport en question. Mais il le fallait. Même si rien ne la motivait. La sonnerie retentit et elle se leva pour aller ouvrir.

- Bonjour, lui dit-il. Je suis Pascal Dumont, votre nouveau coach sportif.

L'homme, en face d'elle qui se tenait dans l'encadrement de la porte était grand et musclé. Son fin tee-shirt blanc laissé tout apparaître. Il avait les yeux bleus et les cheveux coupés, courts bruns. Sa peau légèrement halée lui fit immédiatement de l'effet. Tout à fait son type d'homme. Elle le regarda avec un sourire. Autant elle n'était pas motivée par le sport, autant, elle venait de découvrir quelque chose ou plutôt quelqu'un qui allait la motiver à coup sûr.

Elle courait ; il la suivait. En faisant le tour de la propriété de la jeune fille, ils en profitèrent pour échanger quelques mots et quelques phrases, d'abord des politesses, puis les présentations avant de faire plus amples connaissances. Pascal la regardait. Elle était fine, malgré les bourrelets qu'elle voulait faire disparaître. Lui, ça ne le gênait pas. A bien la regarder, à bien l'observer, elle correspondait à son idéal physique féminin mais il s'était imposé de ne pas sortir avec ses clientes. Il faut dire qu'il y en avait plusieurs qui étaient à son goût. Il n'était pas trop dur dans ses choix, dans ses sélections. Il aimait bien profiter de la vie, sortir avec plusieurs personnes ne le gênaient absolument pas.

- Alors, qu'est-ce que vous faites comme travail ? Demanda-t-il.
- Je corrige des documents pour une grande entreprise. Je travaille de chez moi. Je crois que c'est le point majeur de ce boulot. Pas besoin de bouger.
- C'est bien ça mais faire un peu de sport de temps en temps, c'est pas mal non plus ?
- Je trouve que j'en fais déjà assez en passant du salon à la cuisine et de la cuisine au salon.
- Il faudrait en faire un peu plus. Je vais vous aider à y arriver.
- Vous visez haut.

Ses longs cheveux blonds attachés en une queue de cheval au sommet de son crâne, faisaient des allers et retours, suivant les mouvements de son corps lorsqu'elle courait. Elle portait un ensemble gris. Ses yeux marrons pétillaient. Ils s'arrêtèrent quelques instants, puis, ils se remirent en route. A l'arrêt suivant, il lui montra quelques exercices à effectuer. Il passa tout autour d'elle pour vérifier qu'elle se tenait bien. Il mit ses mains sur son ventre pour la redresser.

- Votre dos ne doit pas être vouté, l'informa-t-il.

Elle se redressa un peu, suivant ses ordres, ses exigences. Elle l'écoutait avec beaucoup d'attention. C'était beaucoup plus facile de faire du sport avec quelqu'un d'aussi beau, d'aussi doux, d'aussi sympathique et d'aussi agréable que Pascal. Elle comprenait mieux ce qu'avait voulu dire son amie qui le lui avait recommandé.

- Allez ! L'encouragea-t-il. On fait une série de dix ?
- De dix ?
- Je vous accompagne !

- Il se mit en position.
- Allez ! Un !
Il souffla. Elle en fit de même.
 - Deux. Trois. Quatre. Cinq. Six. Sept. Huit. Neuf. Dix.
Ils se remirent droits.
 - C'est fini. Vous pouvez enfin respirer après cette séance de torture.
Elle lui sourit.
 - C'était pas si terrible, lui dit-elle.
 - Alors, on se dit à demain ?
 - Demain ? S'étonna-t-elle. C'est pas un peu trop tôt.
 - Non. Il faut faire des efforts tout les jours.
 - Vous êtes sûrs ?
 - Oui.
 - Bon, alors, je vous fais confiance et à demain.

Le coach sortit. Elle resta seule chez elle. Sa présence lui avait fait du bien, même si elle n'avait pas l'impression d'avoir perdu le moindre gramme de graisse. Alors qu'elle essayait de se remettre de ses émotions, elle ne cessait de penser à ce fameux coach. Il était difficile à chasser de son esprit.

Les jours suivants, Pascal revint. C'était étrange comme il était arrivé à la motiver assez pour qu'elle se mette au sport et qu'elle se mette à aimer ça. Qui aurait pu imaginer qu'elle aurait apprécié faire du sport ? Peu à peu, au cours des séances de sport, ils devinrent plus proche au point d'oublier la relation cliente-coach pour devenir amie-ami. Pascal venait donner son cours et il restait après pour discuter et profiter du moment. Jusqu'à ce fameux jour...

- T'as entendu les dernières nouvelles ? Lança Pascal en arrivant.
- Non.
- Ils organisent un marathon dans le quartier.

Il sembla tout excité. Elle ne comprenait pas pourquoi.

- Et alors ? Demanda-t-elle en haussant les épaules.
- Pour s'inscrire, il faut être deux ; un binôme.
- Et alors ? Répéta-t-elle.

Il la regarda un petit moment d'un air déçu qu'elle ne comprenne pas automatiquement.

- Un binôme...
- Oui ? L'encouragea-t-elle à poursuivre.
- Toi et moi...

Il eut un silence pesant qu'elle finit par briser en éclatant de rire.

- Tu veux rire ? Tu me proposes de faire un marathon avec toi ? Sérieusement ? Tu connais mon niveau... Il est hors de question que je fasse ça. Tout le monde va se moquer de moi.

- On s'en fiche de ça. L'important c'est que tu participes pour te prouver que tu peux le faire, que t'es capable de le terminer et surtout pour te montrer que tout les efforts que tu as fait ont servi à quelque chose. Tu as progressé.
- C'est complètement idiot.
- Mais tu veux bien essayé ?

A partir de ce moment, et pendant plusieurs jours, Pascal revint à la charge et il la harcela tellement pour qu'elle participe qu'elle finit pas capituler.

Et c'est comme ça qu'elle se retrouva sur la ligne de départ, prête à entamer une nouvelle vie avec son fiancé.

COMME LA FLEUR

« Dépêchez ! Ecrivez, ordonne le professeur.

La classe s'exécute en silence. On entend quelques chuchotements, mais juste assez étouffés pour l'oreille du maître. Un ballet de mains synchronisées se hâte d'ancrer sur le papier blanc la définition d'un vecteur. Il y a ceux au dernier rang, qui peuvent un peu plus élever le ton, voire rigoler un peu.

- Monsieur, j'ai mal compris la différence entre les valeurs et les vecteurs !
- Toujours en train de poser des questions, mais il peut pas se taire, commenta une voix dans un murmure.

Il a entendu, et, un peu blessé, il décide de ne plus participer. Il ne faut pas troubler le groupe, il faut écouter, bavarder un peu, mais pas trop fort, et surtout ne pas se faire remarquer. Ce sont les bases de la survie.

Le professeur, lui, est sourd ou indifférent à tout commentaire d'élève s'il sort du contexte de la leçon, à part s'il perturbe le cours, qui a une atmosphère rectiligne uniforme.

Il explique pour la cinquième fois ce qui est relatif à un vecteur et ce qui l'est pour une valeur.

- A présent, on va voir si vous avez bien compris ce que je m'évertue à vous faire rentrer dans la tête depuis le début de l'heure. Rangez vos cahiers.
- Monsieur, j'ai pas fini de copier ce qu'il y a au tableau !
On entend des soupirs exaspérés, il faut qu'elle se taise, elle, elle est trop lente.
- Tu le feras plus tard sur le cahier d'un camarade, il faut suivre, un peu, vous êtes en seconde.

La classe ne répond pas, elle trouve agaçant qu'on leur répète sempiternellement leur niveau, comme s'ils avaient oublié. L'ennui est que tous les profs ont cette manie, comme si c'était à eux-mêmes qu'ils devaient se le rappeler. Enfin bon, cela reste dans la continuité du cours, il ne faut pas sembler agacé devant un professeur, ne pas le brusquer, car il peut perdre son calme, et il a le pouvoir. Cela va dans l'ordre des choses, et on ne change pas l'ordre.

Le professeur se tourne vers la petite au fond de la classe, Hedwig. Tout le monde l'appelle Hedy, car elle l'a demandé en début d'année. Cela a valu quelques remarques moqueuses de certains. Ils pensaient qu'elle imposait un diminutif pour se distinguer et faire son intéressante. Une chose pas permise, dans une classe de 35 élèves, de vouloir se faire remarquer. On n'avance pas, sinon. Il y a des règles tacites à ne pas déroger.

Mais le prof l'a repérée, Hedy. Il aime bien l'embêter, car il a l'impression qu'elle n'écoute rien. Parfois, de ses grands yeux bleus, il sent regard de la jeune fille se détourner du tableau en direction de la fenêtre. Il s'en fout, du printemps, et il ne comprend pas l'intérêt qu'elle a l'air de trouver aux feuilles des chênes.

- Hedy, allez, on t'écoute. Comment on additionne deux vecteurs ?

Un long silence lui répond. Hedy tripote sa chevelure noire, semble embarrassée. On entend des gens qui lui soufflent, car elle gonfle, à faire perdre du temps.

Hedy n'a pas compris les vecteurs, elle n'a pas entendu des réponses. Elle fait de son mieux, elle fixe le tableau noir qui la désespère mais elle réessaiera chez elle, là elle n'y entend rien, à ces flèches. Elle tente de se concentrer, mais pile à ce moment elle remarque que l'angle de la branche du chêne, dans le ciel. A travers la fenêtre, il dessine un angle droit parfait.

Cette branche fascine Hedy, elle laisserait la place pour qu'un marabout puisse s'y déposer. Mais les marabouts, on n'en trouve pas dans son pays. Quel dommage !

- Je vous attends, Hedy.
- Mais qu'est-ce qu'elle a ? Entend-on marmonner.

Hedy se trouve très inspirée, elle n'arrive plus à revenir aux vecteurs, elle pense au marabout et aux chansons que lui chantait son père quand elle était à l'école primaire. Soudain, elle se lève, et se met à fredonner à mi-voix :

- *Co-mo la flor...*
- On ne vous entend pas, Hedy. Plus fort.
- *Co-mo la flor, que-el ai-re la lle-va*

Hedy l'adore, cette mélodie. Mais son père a arrêté de la chanter depuis bien longtemps. Elle ne connaît pas les vecteurs, tant pis, elle a autre chose à offrir, alors.

- Mais, qu'est-ce qu'il lui prend ? Elle est folle, celle-là.
- C'est de l'espagnol, non ? Elle fait pas LV2 italien ?
- *Es-ta el mi amor rondando tu puer ta.*
- Hedwig, ça suffit, cessez.

La voix du professeur devient vraiment menaçante.

- *Como la flor, la flor...*

Hedy ne comprend pas les mots, mais elle sent qu'ils sont doux et qu'ils accompagnent la noblesse de cette branche qui fait un angle droit. Le mot *flor* a une consonnance musicale, rien qu'en le prononçant.

- *Si e-res tu la mi-a ma-da, co-mo no me ha-blas a mi*
- Mais elle est trop gênante.

- Faut qu'elle arrête, j'ai de la peine pour elle.

Elle l'a compris, elle a fait un écart terrible, aujourd'hui. Le groupe lui a déjà pardonné des petits pas de côté, parce-que Hedy est belle. Elle ressemble à Blanche Neige. Et à cette vieille actrice de cinéma, avec une couronne d'étoiles autour de la tête. Comment elle s'appelle, déjà ? La classe montre plus d'indulgence pour ce qui est qualifié de bizarre, si celui qui dérange a quelques qualités physiques. Mais là, on assiste à une déchirure, irréversible.

- *Si e-res tu la mi-a ma-da, co-mo no me ha-bla...*
- Sortez, Hedwid, vous avez une attitude inadmissible.
- Mais tais-toi, pourquoi tu fais ça ?
- *No me ha-...*
- La honte.
- *Blas no*

Hedy reprend son souffle, et tourne une dernière fois la tête vers la fenêtre. Elle imagine toutes les conséquences de son geste. Elle se sent contente d'elle, elle a bien aimé cette chanson, mais elle se dit qu'elle ne devrait pas être fière. Elle est allée trop loin. Elle aurait dû dire, honteuse, qu'elle n'avait pas retenu comment on additionne des vecteurs. Elle se demande tout à coup si les vecteurs additionnés peuvent former un angle droit. Ses camarades la fixent avec mépris et dégoût, le professeur avec fureur. Elle se dirige vers la sortie. Elle a presque envie de sourire, mais il ne faudrait pas exagérer, tout-de-même.

**COMMENT MARCHER LA TÊTE DANS LES ÉTOILES
AVEC UN CAILLOU DANS SON SOULIER**

Une petite fille naquit dans une ville de NORMANDIE. Elle fut appelée Mia.

A ses sept ans, elle voulut faire de la gymnastique et s'inscrivit au petit club de sa ville natale. Ce fut le début d'une longue histoire d'amour du sport, d'amitiés, mais encore... Elle évolua très rapidement en prouesses gymniques par sa persévérance et sa ténacité.

En 1976, en regardant les jeux olympiques de Montréal, elle fut subjuguée par son idole : La championne roumaine Nadia COMANECI, qui alimenta tant de rêves, d'une petite gymnaste avec plein d'étoiles dans la tête.

La personne qui avait dédié sa retraite à l'entraînement des jeunes gymnastes de ce petit club, décéda brutalement. Alors Mia et ses amies décidèrent de continuer à s'entraîner et prirent en charge l'entraînement des plus petites. Mia prit à cœur l'enseignement de la gym. Elle aima beaucoup le partager auprès des plus jeunes. Alors elle commença des formations fédérales. Elle en gravit les échelons pour arriver à obtenir avec succès son Brevet d'Etat d'Educateur Sportif 1^{er} degré de gymnastique féminine et en faire son métier tout en continuant sa pratique et ses performances.

Mia fut employée dans un club de sa région, son premier travail d'éducatrice sportive. Passionnée mais aussi très enthousiaste, elle passa avec succès le tronc commun du Brevet d'Etat d'Educateur Sportif du second degré.

Cela aurait pu être le début de la très belle histoire d'une jeune fille avec des étoiles plein la tête. Mais la vie vous apprend que tout ne se déroule pas comme dans un conte de fées.

Mia rencontra des personnes malveillantes qui l'entraîneront dans une chute effroyable en la détournant de façon brutale de toutes ses aspirations et de ses rêves.

Cela la mènera vers une profonde dépression.

Elle ne revit plus ses amis, ni toutes ses petites gymnastes et tous ces gens qui l'admiraient et qui croyaient tant en elle. Elle disparut sans que personne ne sache vraiment ce qu'il lui était arrivée.

Mia avait tout perdu. Mais l'histoire ne s'arrête pas là !

« Tomber du haut d'une échelle est un fait. Le plus important est de ne pas rester au pied de cette échelle. » (Philosophie Socratique).

Mia vécut des années de cauchemars. Elle n'avait pas comme un simple « caillou dans son soulier », elle se trouva « écrasée par un rocher » ! Elle versa des torrents de larmes dans lesquels elle aurait pu se noyer. Mia avait tellement cru en son rêve de gym depuis ses premiers pas dans ce club. Un rêve d'enfant ne s'oublie pas et vous poursuit toute la vie quand on y croit très fort. Alors...

Hospitalisée dans un CHS d'une très grande structure, dès l'ouverture des portes, elle prit l'habitude de faire un footing dans tous les recoins. Elle apprécia une petite salle de gym où elle pouvait faire de la poutre basse et de la gym sur quelques tapis sous les yeux émerveillés d'un infirmier responsable de toutes les activités physiques du CHS. Celui-ci lui fit faire des tas d'activités sportives. Toutes sortes de rencontres sportives inter CHS avaient lieu un peu partout. Mia fut toujours sur la liste pour ces rencontres que ce soit pour des matchs de handball, football, compétitions d'athlétisme, voir même ski de fond, etc...A chaque fois, elle se donnait à fond. Toujours à la recherche d'un dépassement de soi. Chaque épreuve était une nouvelle aventure sportive avec d'autres qui, comme elle, « avaient un caillou dans leur soulier ». Par le biais des sports d'équipe les différences disparaissaient. Mais ce ne fut pas toujours si facile ! Toutes ces pratiques sportives, même dans un contexte bien particulier que celui-là, lui apportèrent un peu de répit et effacèrent son immense tristesse: La perte de son bonheur passé. Reconnue avec un handicap, pour Mia cela devint son gros caillou qui l'empêchait d'avoir la tête dans les étoiles comme auparavant. Mais en pratiquant un sport, n'importe quel sport...

Beaucoup parlent d'handicaps physiques, psychiques, mentaux, visibles, mais comment vivre avec un handicap invisible ?

Elle en a vu des médecins, des psychologues, des psychiatres et des hospitalisations en tout genre, mais ce qui a toujours tenu Mia, malgré les quelques rechutes, c'était le SPORT. Avec le temps, Mia se dépassa toujours et encore et réussit à reprendre une vie « quasi normale ». Elle vécut dans un petit appartement et reprit bénévolement les entraînements des petites gymnastes de son club d'origine dans sa ville natale. Elle se sentit enfin utile ! Son rêve la porta à nouveau. Ce ne fut pas toujours facile et elle vécut des moments de détresse et de solitude, surtout quand le passé la hantait. Mais d'avoir repris dans le milieu de la gym lui fit énormément de bien. Personne ne l'avait vraiment oubliée et on ne lui posa pas de question sur son passé. Pendant une dizaine d'année elle continua à se battre contre sa propre mésestime. Mais elle donna à des petites filles des rêves de gym avec des étoiles plein la tête et les parents le lui rendirent bien. Mia vécut avec une solitude de cœur et « le caillou dans son soulier » lui faisant mal quand elle n'était pas au gymnase.

Lors des différents championnats , Mia sympathisa avec un juge bienveillant d'un autre département qui entraîna aussi des gymnastes. Le temps passa. Un jour ils décidèrent de se connaître mieux. Une relation amoureuse naissante, Mia ne fut dorénavant plus seule. Ils s'installèrent dans une maison près d'un club de gym. Elle y devint entraîneur accompagnée de

son compagnon. Elle y passera quinze ans. Quinze années d'implication dans ce club, mais aussi dans le département, dans la région dans la formation des jeunes entraîneurs et au niveau fédéral. En parallèle, dans le cadre de l'agglomération, on la sollicita tout d'abord pour faire découvrir la gym à des enfants de différents centres de loisirs et écoles primaires ainsi que les bases du mini trampoline pour leur donner envie de pratiquer. On la sollicita aussi pour mettre en place dans les crèches, en équipe avec le personnel des parcours de motricité. Mia prit toutes ces opportunités très à cœur en dépassant son handicap.

Avec la mère d'une gymnaste qu'elle entraîna, un autre projet de Mia naquit : Cette mère étant éducatrice spécialisée auprès d'adultes en situation d'handicap, toutes les deux décidèrent de faire venir dans ce gymnase équipé ces adultes. Mia, avec l'accord du président de ce club, créa la section « handigym ». Une vingtaine d'adultes vinrent régulièrement faire de la gym dans une ambiance joviale et bien sûr bien adaptée. Et en toute sécurité. Au fur et à mesure des séances, les adultes gagnèrent de la condition physique, de l'agilité, une façon s'adapter à des situations inhabituelles et surtout une meilleure confiance en soi. Chacun d'entre eux ayant « son caillou dans son soulier » l'oublia à la porte du gymnase.

Mia fit partie d'un voyage en Roumanie, dans le cadre d'un échange avec l'école de Déva dans laquelle fit ses premiers pas de gym son idole Nadia COMANECI et côtoyer ainsi le haut niveau Roumain. Encore une occasion pour Mia d'avoir des étoiles plein la tête.

Mia, en prenant de l'âge mit fin à sa carrière d'entraîneur en gym compétition et se consacra à la gym d'entretien et du bien-être au sein de quelques petites associations de séniors dans les environs de chez elle. Mia apporta sa bonne humeur et sa bienveillance. Mia, d'un âge avancé, mis fin à sa carrière d'éducatrice et se mit à aller nager trois à quatre fois par semaine. Elle ne ressent plus son caillou puisqu'elle n'a pas de soulier pour nager !

Mia n'aura jamais abandonné le sport. Elle gardera ce qui aura été sa devise empruntée à un philosophe de la Grèce antique : Aristophane, dans les Nuées :

« Brillant et frais comme une fleur, tu passeras ton temps dans les gymnases. »

COMPETITION

L'important, c'est de participer. C'est une phrase agréable à entendre. Mais en fait, que penser de cette affirmation ?

Avant d'aller plus loin, une petite précision s'impose.

À qui doit-on ces mots ?

C'est au Baron Pierre de Coubertin, lors d'un discours sur les valeurs de l'idéal olympique, le 24 juillet 1908.

En réalité, elle lui avait été inspirée, par l'évêque de Pennsylvanie, Ethelbert Talbot, lors d'un sermon prononcé le 19 juillet 1908 pour la IV^{ème} Olympiade à Londres. Voici ce qu'il disait : « L'important, dans ces Olympiades, c'est moins de gagner que d'y prendre part ». Ce sont exactement ses mots.

Ainsi, tout est dit, et bien dit. C'est joli. Mais alors qu'en penser ? Est-ce vrai ? Est-ce valable dans toutes les situations ? Même celles de la compétition ?

Certes, raisonner ainsi est très joli. C'est une qualité qui honore ceux qui méditent dans ce sens. Mais qu'en est-il réellement ? Tout le monde le pense vraiment ?

De toute évidence, c'est rarement celui qui participe qui le dit. C'est surtout celui qui remet le trophée, à mon avis. Et certainement dit-il cela pour apaiser le fait de le ou la voir échouer.

C'est en fait une phrase passe partout qui, on pense, résout tout. C'est une phrase qui fait bien mais qui ne change rien, et qui, au résultat final, fait mal.

Certes, elle fait bonne impression, bannissant toutes les émotions. On gagne ainsi le trophée Du fair-play.

Mais ne soyons pas naïfs, ceux qui font de la compétition, les vrais, ce sont ceux qui se sont entraînés régulièrement, sans arrêt, parfois toute une année, ceux qui se sont privés de tous loisirs, ceux qui se sont investis, sacrifiant toutes les sorties avec amis et famille, ceux qui ont souffert dans leur chair.

Soyons sincères. N'ont-ils fait cela que pour participer ? Était-ce réellement pour eux, le plus important. Plus important que de gagner ? Permettez-moi d'en douter. Ceux qui font de la compétition jouent pour gagner. Cela est assuré. Et pour eux, c'est le plus important, assurément.

Quand, cependant, il n'y a point de véritables enjeux, quand le loisir passe le pas sur la compétition, cette affirmation peut s'appliquer. Participer permet seulement de s'entraîner et de passer un bon moment. Et ici tout est vécu comme un jeu. Et dans ce cas, on peut le dire sans se tromper :

« L'important, c'est de participer ».

CONFITURES 2.0

- Mamy, ça te dit de faire un Snap ?
- Un quoi, chéri ?
- Un SnapChat, Mamy.
- Un tchat ?
- Un Snapchat, Mamy, t'es à la page ou pas ? C'est une application où on partage des photos et des vidéos temporaires.
- Ah, c'est ce truc où tout disparaît comme mes clés quand je les cherche ?
- Exactement ! On prend une photo, on l'envoie, et hop, elle se volatilise. C'est magique. Regarde, je vais te montrer. On prend une photo de nous deux et on l'envoie à Loulou. Fais un beau sourire, Mamy, dis 'Cheese!'
- Ah non ! Je ne veux pas que ma tête apparaisse dans un nuage de fumée numérique.
- Allez, Mamy, fais pas la vieille ringarde. Souris pour la photo.
- Non ! Je ne vais pas me prendre en photo maintenant, je ne suis même pas peignée.
- Mamy, c'est juste pour rigoler. Loulou va adorer.
- Rigoler, c'est bien, mais je tiens à garder ma dignité, moi.
- T'inquiète, Mamy, t'es la reine de la dignité. Et puis, c'est pas si grave. Quand Loulou recevra la photo, elle disparaîtra dans moins de dix secondes.
- Non ! Mais non enfin ! Je veux d'abord aller me coiffer et retirer ma blouse. J'ai l'air de quoi, voyons.
- Tu vas pas faire ta coquette, Mamy ! T'es magnifique pour faire un Snap, on va pas faire un show télévisé.
- Ah, mais tu m'agaces à la fin. Je t'ai dit non ! Et arrête de diriger ce téléphone vers moi !
- Trop belle, jolie Mamy de mon cœur, t'es dans la boîte.
- Quoi ? Mais comment ça ?
- Je viens de t'enregistrer en vidéo et je l'envoie tout de suite à Loulou.
- Mais...
- Et voilà, c'est parti !
- Montre-moi ce que tu lui as envoyé !
- Non, non, non. Trop tard, c'est envoyé.

- Ah ça, mais enfin !
- Je t'ai eu, Mamy, tu viens de faire un tour dans le Snap.
- Mais, j'étais pas prête.
- On continue sur la lancée ?
- Quoi ? Mais non.
- Si. Maintenant, on se lance sur TikTok.
- Tic-tac-toe de quoi ? C'est quoi, encore que ce truc ?
- Mamy, c'est TikTok, pas tic-tac-toe. Si tu veux, on peut danser une petite danse trendy pour Loulou. Il sera content, j'en suis sûr.
- Danse trendy ? Mon dos risque de ne pas apprécier.
- Ok, ok, on oublie la danse. Peut-être qu'on devrait juste prendre un selfie normal et le partager comme des gens normaux ?
- D'accord, mais après, c'est tout. C'est compris ?
- Pas de problème, Mamy.
- Je te préviens, mon chéri, si ma trombine atterrit sur internet, je te retire de mon testament, direct !
- Haha, promis Mamy, aucune photo compromettante sur la toile ! Allez, fais-moi ce sourire ravageur qui va éblouir papy.
- Sourire ravageur ? Tu veux plutôt dire sourire dentier ?
- Allez, 'Cheese', mamy.
- 'Cheeeese'
- Parfait, trop belle, mamy.
- Dis-moi, mon chéri. Est-ce que ces nouvelles technologies pourraient me faire gagner le concours de la mamie la plus branchée, par exemple ?
- Bien sûr, Mamy ! On va créer un nouvel hashtag rien que pour toi : #MamySnapQueen. T'es prête à devenir une star des réseaux sociaux ?
- Oh là, mon chéri, je suis déjà une star dans ma rue avec mes confitures maison. Mais bon, si ça peut rendre jalouses toutes les pies du quartier, why not ?
- Exactement, Mamy, on va rendre les autres jalouses de notre style inimitable. Et quand elles voudront savoir comment tu fais, on leur dira que c'est un secret de famille.
- Ah, le mystère, c'est tout moi, ça. J'aime bien l'idée, mais fais attention à l'angle de la photo, hein ? Je n'ai pas envie que le monde entier voie mes rides.
- T'inquiète, mamy. On va utiliser le filtre 'jeunesse éternelle'. Tu vas rajeunir de dix ans en un clic, comme dans un film de science-fiction.
- Ah, si ça pouvait effacer aussi mes rhumatismes, je signerais tout de suite. T'aurais ça dans ton appareil ?
- Mamy, on peut faire un paquet de trucs avec les applis aujourd'hui, mais si elles pouvaient résoudre tous les problèmes de l'univers, ça se saurait. On n'en est pas encore là.
- Bon, assez discuté, prenons cette photo avant que je change d'avis. Mais attention, si je deviens une star, il me faudra un dressing plus grand pour mes robes de gala.
- D'accord, Mamy, ton agent négociera avec les sponsors.
- Mon agent ? Comme James Bond ? J'espère qu'il sait aussi cuisiner des œufs à la coque.
- Haha, peut-être que James Bond peut apprendre une chose ou deux de toi, Mamy. Allez, on prend la photo et on envoie ça à Loulou. Attention, prête pour le super cliché de l'année !
- Cliché de l'année ? J'espère que je ne serai pas en compétition avec les chats qui dansent sur Internet.
- Non, Mamy, tu seras la superstar de notre Snap. Souris maintenant...

- 'Cheese'
- Perfect, Mamy. Mission accomplie.
- Mission accomplie ? J'ai l'impression de participer à une opération secrète. T'es un sacré numéro, mon chéri.
- C'est ça, Mamy. On est des experts en discrétion, et maintenant, on attend la réaction de papy.
- Loulou va rien comprendre, c'est sûr. Il va croire que j'ai perdu la boule.
- On va lui envoyer un message pour le prévenir du genre : '*Attention, réception d'une dose massive de coolitude en provenance de Mamy et moi-même. Protège-toi !*'
- Haha, ça devrait être une nouvelle catégorie d'assurance. '*Protection contre les exploits numériques des petits-enfants*'. Je serais la première à signer. Parce qu'avec toi, je ne sais jamais où je m'embarque.
- Super idée une '*Protection numérique des grands-mères*'. C'est un concept !
- Je pourrais peut-être avoir une réduction si je m'inscris avec mes recettes de confitures ?
- Hé. Les confitures virtuelles, c'est un truc à creuser, Mamy.
- Les confitures virtuelles ? Quelle drôle d'idée.
- Mamy, imagine un instant : des confitures qui n'ont pas besoin de sucre, juste de likes et de partages. Les confitures les plus virales de l'histoire de la cuisine !
- Ah, je vois déjà le titre du livre de recettes : '*Confitures de la Révolution Numérique*' : Comment rendre le monde plus sucré en un clic'.
- C'est génial, Mamy ! On va créer un empire confitural. On deviendra les rois de la confiture 2.0.
- Les rois de la confiture 2.0 ? On croirait la suite d'un film où les fruits font leur révolution et s'en prennent aux yaourts. Attention, on va devoir affronter la colère des bananes et des fraises.
- Haha, vive la révolution confitural ! Et on va avoir une armée de framboises cybernétiques à notre service. Les fruits et légumes ne sauront pas ce qui les a frappés !
- Les framboises cybernétiques ? Ça risque d'être compliqué pour les tartes si elles se mettent en grève.
- On trouvera une solution, Mamy, on est des innovateurs. Peut-être qu'on va révolutionner les tartes avec des hologrammes comestibles. Les gens pourront manger la tarte sans même la toucher !
- Hologrammes comestibles ? On va finir par manger de l'air. Autant manger une salade.
- Haha. Mais imagine, des salades avec des effets spéciaux, des feux d'artifice de carottes râpées !
- Des feux d'artifice de carottes ? On dirait une idée de film pour les enfants. Mais bon, si ça peut les convaincre de manger leurs légumes, pourquoi pas !
- Exactement, Mamy, on va transformer le repas en spectacle. On va devenir les chefs étoilés de l'univers virtuel !
- Les chefs étoilés de l'univers virtuel ? Ouh là là ! Attention, la Terre va avoir son menu spécial confitural !
- Haha, Mamy, on va conquérir le monde avec nos idées loufoques. Prête pour la prochaine étape de notre conquête virtuelle ?
- Conquête virtuelle ? Pourquoi pas, mon chéri ?
- Haha, Mamy, prête pour l'aventure 2.0 ?
- Plus que jamais, mon chéri. Même si l'important, c'est de participer, je me sens prête à conquérir le monde, un pot de confiture et une blague à la fois.
- Alors, en avant vers l'infini confitural !

LA COURSE

Sur la ligne de départ elle regarde droit devant avec confiance
Entourée d'immense foule de gens marquant la concurrence
Malgré son handicap elle s'est entraînée des jours
Maintenant prête à commencer le concours
Soudain retentit impuissant coup de feu
Il est temps pour notre championne de faire de son mieux
Dès les premiers mètres les autres disparaître à l'horizon
Mais cela lui importe peu, continuant sa progression
Luttant pour bien s'oxygéner et respirer
La courageuse parvient finalement à accélérer
Rattrapant avec force certains ses camarades
Et dans sa poitrine son cœur qui bat la chamade
Haletant et déjà à bout de souffle
Se frayant à présent un chemin parmi la foule
Voulant aller jusqu'au bout malgré et la douleur
La tête droite, un ruisseau coulant sur son corps
Prise dans cette grosse vague déferlante
Elle poursuit sa route tel une étoile filante
A présent la voilà prise dans sa transe
Bougeant ses pieds comme pour une danse
Sans se douter un instant que le pire
Reste encore pour bientôt à venir
Ayant bien remontée dans le classement
Persuadée d'arrivée sans contretemps
Elle perd l'équilibre et tombe à la renverse
Blessée et prise d'une douleur intense
Et ne peut que regarde impuissante les autres tout fier

La dépasser sans regret, la laissant bonne dernière
Le genou touché et prêt à abandonner
Regardant les distances qui lui restent à traverser
Elle se relève le regard encore bon actif
Voulant accomplir une bonne fois pour toute son objectif
Reprenant à petit pas peu à peu la cadence
À bouger et à danser avec ses pieds elle recommence
Bougeant de manière régulière ses bras et ses hanches
La voilà maintenant prête à assouvir sa revanche
Il n'est plus question de faire marche arrière
Il faut achever cette course pour être fier
Franchissant à grandes enjambées la ligne
Elle se sent pousser des ailes et digne
Acclamée par un tonnerre d'applaudissement
Mais regardant avec beaucoup d'envie
Celui à qui on remet le premier prix
Fier cependant d'être allée jusqu'au bout
Et ne regrettant absolument rien du tout
Exploit insignifiant comparé au vainqueur
Mais un étape qui l'élèvera vers la victoire
En traversant la foule en furie
L'un des supporters pas très poli
Lui demande pourquoi elle a tenté sa chance
Alors qu'elle savait que c'était perdu d'avance
Loin d'être déstabilisée par cette question
Notre championne répond avec conviction
Que même celui qui finit dernier des derniers
À plus de mérite que celui qui se contente de lorgner

DANS L'ARENE DE LA VIE

Dans l'arène de la vie où s'entremêlent nos destins,
Se jouent des drames et des comédies, au quotidien.
L'important est de participer, dit-on avec espoir,
Un adage qui résonne comme un devoir.

À l'aube du combat, l'athlète lace ses souliers,
Non pas pour la gloire, mais pour l'acte de s'essayer.
Car dans le fond, le triomphe est un but secondaire,
C'est dans l'effort que réside le véritable affaire.

Les coureurs à leurs marques ignoreront le temps,
Cherchant la victoire, oui, mais surtout allant de l'avant.
Que serait la course sans tous ces pas foulés ?
Rien qu'une ligne droite, sans histoire à raconter.

L'artiste peint, non pour l'éclat de la renommée,
Mais pour l'amour du geste et la passion animée.
Chaque trait sur la toile est une victoire en soi,
Peu importe si l'œuvre finit dans un musée ou chez moi.

Dans le grand théâtre du monde où chacun joue sa part,
L'éclat n'est pas dans le rôle, mais dans l'art.
L'important est de participer, de donner de soi,
De contribuer au tableau, peu importe la voie.

Le savant dans son laboratoire, chercheur infatigable,
Ne découvre pas pour la gloire, mais parce qu'il en est capable.
Chaque expérience, chaque idée, chaque essai,
Construit l'édifice de la connaissance, pierre après pierre à jamais.

L'enfant qui apprend, qui tombe et qui se relève,
Ne sait pas encore que sa ténacité est un baume qui s'élève.
Chaque leçon apprise, chaque erreur surmontée,
Est une médaille d'or dans l'art de se surpasser.

La mère enseigne, jour après jour, les rudiments de la vie,
Sachant que le plus beau trophée est un enfant épanoui.
Dans le silence de son dévouement, elle trouve sa récompense,
Car l'important est d'aimer, au-delà de la reconnaissance.

Le vieillard qui partage ses souvenirs, ses regrets,
Ne cherche pas la pitié, mais à tisser des liens secrets.
Chaque anecdote, chaque conseil, chaque sourire partagé,
Est une course remportée contre l'oubli menacé.

Au final, l'important est de participer, de s'engager,
Dans cette danse éphémère, où chaque pas est compté.
Car la valeur de la vie n'est pas dans les victoires accumulées,
Mais dans les moments partagés et les expériences tentées.

Et lorsque le rideau tombe, que l'obscurité s'installe,
Ce n'est pas l'applaudissement qui en nous résonne, mais l'appel.
L'appel à avoir joué le jeu, à avoir pris part à la fête,
À avoir dansé avec fougue, sans que jamais, on ne s'arrête.

Participer, c'est exister, c'est inscrire son nom,
Pas sur des coupes ou des titres, mais dans le grand livre de l'action.
Car l'écho de nos vies n'est pas dans ce que l'on gagne,
Mais dans l'énergie dépensée, dans l'ardeur que l'on saigne.

LES DEFIS

- Ah, les défis ! Que les hommes aiment les défis !
- Hélas ! Oui ! Les défis !
- Hélas ? Mais les défis, c'est la vie !
- « ...♪ Et la mort, aussi... » (sur l'air de « Je l'aime à mourir » de Francis Cabrel parodiant « et l'amour aussi »)
- Je te sens bien noir.
- Pourtant je n'ai pas bu.
- Les défis, ce sont le dépassement de soi.
- « ...♪ Et la guerre aussi... »
- Mais je parlais des défis sportifs et du dépassement de soi en tant qu'individu.
- Et en quoi est-ce si nécessaire ? Je me mesure à tous pour briller aux yeux des autres, me montrer le plus fort, écraser mon adversaire, satisfaire mon ego... Quant à se dépasser ! Quelle escroquerie ! Seuls les nabots rêvent de grandir. Il faut être soi. Rien de plus. Mais rien de moins. « ... ♫ I am, what i am !... »
- Tu me rappelles Peau de colle, notre prof de philo qui, en guise de notes en dessous de cinq nous mettait systématiquement quatre heures de colle.
- Je m'en souviens, tu penses, mais pas que tu aies été collé, toi. Pas même une fois.
- C'est que je me dépassais, moi. Ha ha ha !
- Tu es comme un chat, tu retombes toujours sur tes pattes !
- Janvier 1972 ! Je n'étais pas un chat. Mon tibia s'en souvient ! Trois mois de plâtre !
- Voilà ce que c'est que de vouloir sauter plus haut que les autres.
- Oui, mais j'ai eu la médaille.
- Ça t'a fait une belle jambe !
- T'es con !

- C'est parce que je t'aime.
- Mouais. N'empêche, tout est défi dans la vie. Déjà y rester, par les temps qui courent...
- Ça, c'est pas un défi. C'est un exploit. Et à ce jeu, nous sommes tous des héros.
- À ce jeu ?
- Oui, tu le sais bien 🎵 « ...la vida es una tombola »... C'est curieux, Michel Deplech l'avait chanté bien des années plus tôt.
- Il est des thèmes intemporels.../...
-
- Et la Jeannette, tu l'a revue ?
- Oui, justement, hier. Et elle m'a parlé de toi.
- Tu déconnes !
- Ben oui!
- Salaud ! Dire que tu es sorti avec elle parce qu'elle te trouvait fort, alors que moi, j'étais si beau !
- Si beau, si beau, c'est toi qui le dit.
- Mon miroir est encore d'accord avec moi.
- Hé, dis-donc, Narcisse, les chevilles, ça va ?
- N'insulte pas mon miroir ! Il a le cœur fragile. Il pourrait se briser.
- Sept ans de malheur !
- Sept ans ! Ce serait bien, sept ans, pour les divers championnats : les citoyens choisiraient sept sports, individuels et par équipe. Une année par sport.
- Comme les années chinoises ?
- C'est cela. L'année du handball, l'année du saut en longueur, celle du rugby, celle du cent dix mètres haies, etc...
- Ce serait d'un chiant ! Tu imagines, pour les amateurs, tant d'attente ! Et les autres sports ? À la trappe ?
- Non, On pourrait en introduire un , tous les sept ans, en lieu est place de celui qui a eu le moins de succès.
- Tu m'avais caché que tu avais fait l'Éna. En cours du soir, sans doute. Non parce que, comme usine à gaz, tu te poses là !
- Tu dis ça parce que tu aimes le sport. Et tu sais bien que ne n'est pas mon cas.
- Donc tu prêches pour ta paroisse et tu oublies les autres. Égoïste !
- Parce que les autres, tu ne crois pas qu'ils m'oublient ? Toutes ces compétitions à n'en plus finir ? Et ces sports professionnels, sans respect pour les êtres humains que sont les sportifs avec ces fameux boxing days ? Tu crois que c'est sympa, de les priver de vie de famille ? Vive le sport, mais surtout, vive les sou-sous !
- Ce sont des pros. Tiens, prends ça ! Pour une fois, c'est moi qui cite : « Ils ont signé, c'est pour en chier », comme on disait dans le temps...
- « T'en souviens-tu, ami, de ce mois de décembre

Où tous deux nous pissions dans le même pot de chambre ?
 Ces temps sont révolus, ils reviendront peut-être,
 En attendant, allons, pissons par la fenêtre ! »

— Ça te va bien de faire le couillon ! T'as l'air fin !

— Pas plus que tous ces zigotos qui courent avec des pubs de partout. Les nouveaux hommes-sandwich.

— Et les amateurs ? Tu les oublies, les amateurs ?

— Ah que nenni ! Eux, ce n'est pas pareil. Ils le font pour la beauté du geste. Des dilettantes. Le sport pour le sport ! L'art pour l'art, et pour rien d'autre. Des parnassiens. Ça, c'est beau !

— Mais ils s'affrontent aussi, les amateurs, ils se défient.

— Te revoilà avec tes défis! Méfie-toi des défis te dis-je ! Et encore plus des paris. Des paris sur le résultat des défis ! Vive le turf ! « ♪ Tagada tagada c'était les Dalton ... »

— Allez, c'est reparti ! T'as pas oublié les paroles toi. T'as toujours l'air et la chanson. Mais parfois, par amitié, je ne te dis pas de quoi t'as l'air...

— De rien. Merci. J'ai l'air de rien et cela me convient.

— Tu sais qu'on ne peut jamais parler sérieusement avec toi ?

— Je suis plus sérieux que tu ne le penses. Mais je suis cool. Tranquille, zen...

— C'est ça, doucement le matin et pas trop vite le soir.

— Vite ? Pourquoi vite ? «...♪ Aujourd'hui peut-être... » Le sage ne nous apprend-il pas à jouir du temps qui passe à son propre rythme ? Tu as déjà oublié le festina lente » de la mère Peau de colle ? « ...♪ elle était si jolie... »

— Gna gna gna... C'est vrai qu'elle était belle, notre prof de philo ! Figure-toi que j'applique toujours son carpe diem !

— Ah, tu vois, C'est que les carpes aussi sont zen ! D'ailleurs, les carpes Koï, pour muettes qu'elles soient, te le diront toutes, « l'eau, c'est cool ! »

— Putain ! C'est bien ce que je te disais. Tu es qu'un rigolo.

— ♪« Juste un rigolo »...

— Tu agaces, tu sais ! Moi, je les aime bien, les défis. Peu importe l'issue. L'important, c'est de participer !

— Désolé, tu te trompes. Vois-tu, l'important n'est pas tant de participer, mais d'aimer. L'important, c'est d'aimer participer !

DEPRESSION SANS PRESSION

Plus le temps passe et plus je deviens malgré moi marginale. Allongée sur mon lit, je n'arrive plus à me lever à des heures matinales. J'ai l'impression d'avoir reçu un coup de marteau sur la tête. J'ai été clouée sur place et me voilà en miette. Ce marteau qui me stresse, c'est mon épée de Damoclès, en plus épaisse. Et je me sens clouée au lit par cette masse, comme après avoir reçu un coup de massue en pleine face. Je n'ai plus envie de rien, plus envie d'avoir faim, plus envie de feindre d'aller bien. Je n'ai plus envie de feindre que ça va. Je veux juste me fondre dans les draps. Ne plus avoir à fendre l'air avec mes bras. Laisser la foudre me foudroyer là. Il faut dire que ma vie est un combat depuis l'enfance, une lutte permanente. C'est mon triste constat, je m'enfonce dans une chute décadente. Mais maman dit que le plus important c'est de participer ; même si c'est difficile, il faut s'agripper à la vie.

Cette vie qui n'est pas un long fleuve tranquille. Elle est plutôt semblable à un jeu de quilles. Je déteste cette partie de bowling interminable où le seul objectif est que je me sente minable. Je me tiens dans un équilibre précaire et, loin d'être téméraire, je me cache derrière mes pairs. Pourtant c'est la quille du fond qui est visée et qui part à terre, tandis que les autres quilles semblent vissées par terre et, au fond, j'envie leur stabilité. Car ma vie n'est pas stabilisée. Dans le fond, ma vie c'est des hauts, des bas, des moyennement hauts, des abyssalement bas. Et c'est salement injuste. Si seulement on pouvait tout effacer, puis tout recommencer. Mais c'est impossible et ça me frustre. J'aimerais tant être un arbuste. Quand le poids de ses branches l'encombre, quand les bras lui en tombent, on fait appel à un jardinier qui passe lui faire une nouvelle coupe et l'arbuste repartira de plus belle en août. Mon jardinier à moi, c'est ma psychiatre, mon psychologue. Mais quand je n'ai plus la force de porter mon propre corps, le corps médical ne parvient pas toujours à me soulager à coup de cachets.

Oui je dois bien vous le confesser, j'ai parfois envie de baisser les bras. De disparaître en un coup d'abracadabra. De me recroqueviller en position fœtale et d'attendre que le temps me soit létal. Car ma dépression est comme une tâche tenace : plus je m'acharne dessus, plus elle s'étale. C'est pourquoi je sais bien qu'il ne faut pas se mettre la pression. Après tout, personne n'est

maître de sa dépression. L'important, c'est de se lever chaque matin et d'essayer. De se laver chaque matin et d'essuyer ses larmes puis s'habiller. Même quand rien ne va plus, garder des habitudes qui vont nous aiguiller. Après tout, le plus important c'est de participer. Ce n'est pas grave de tout faire à moitié, avec ses mains moites et maladroitement, tant que c'est un peu plus que le mois passé. L'important c'est de pouvoir parler au participe passé en disant la tête haute : je l'ai fait. J'ai réussi à le faire. J'ai pu aller jusqu'au bout et j'en suis fier.

L'important, c'est aussi de participer à la vie collective. C'est en sortant de mon trou et en ayant une activité associative que je me suis sentie utile. Grâce à cette initiative, du tout au tout j'ai eu une vision moins négative de moi-même. Je crois même que je m'épanouis en étant créative. J'écris tout ce qui me fait flancher. Je m'épanche sur mes penchants pour des sujets décalés. Je déconstruis les mots pour en faire une bouillasse que je façonne à ma façon. Je les découpe puis j'en fais des liasses qui riment et qui font de beaux sons. Écrire c'est mon exutoire rien qu'à moi. Écrire me permet d'exprimer ce que je n'arrive pas à verbaliser. Écrire me fait extérioriser des mots qui autrement resteraient coincés dans le fond de ma trachée.

C'est en sortant de mon trou que j'ai réappris la beauté des choses simples. C'est en sortant que d'un coup j'ai appris à être plus souple dans mes attentes. Et à ma grande surprise, j'ai redécouvert des choses excitantes. Des choses qui me font vibrer, des choses réconfortantes. C'est le sourire d'un enfant dans les transports en commun. C'est le chant de cet oiseau peu commun. C'est exister dans le monde, de laisser une trace qui va se fondre dans l'histoire commune. Vivre, espérer, résister. Ne pas partir défaitiste mais participer. L'important, c'est d'avoir essayé de vivre sa dépression sans pression. De s'accrocher à ses deux trois passions.

Depuis toujours, la majorité des gens vit pour gagner. Gagner sa vie, gagner de l'argent, gagner en popularité. Mais gagner, est-ce le seul marqueur qu'on a participé ? Faut-il une médaille pour se prouver qu'on a le droit d'exister ? Je crois que non, le plus important c'est d'avoir essayé, d'avoir donné son maximum et de savoir qu'on s'est surpassé. Même si ça signifie d'avoir participé sans gagner la course effrénée vers le succès. Sans se conformer aux indicateurs de réussite qu'impose la société. Tel que peut l'être l'éternel régime chaque été. Participer, c'est aussi se jeter à l'eau malgré son lot de bourrelets et son gras tout laid. Qui a décrété qu'il fallait être beau pour participer au ballet ? Participer c'est partir sans anticiper le résultat final. C'est accepter qu'on participe sans but. C'est accepter que parfois, on chute. Mais c'est toujours le cas quand on débute.

L'important, c'est de participer dans la vie de sa famille et en amitié. D'aider au mieux les gens qu'on aime. Pour mieux récolter ce que l'on sème. De passer du temps avec celles et ceux qui nous font du bien. Et à qui, par effet miroir, on fait du bien également. Quand on participe à quelque chose de plus grand que nous, on comprend. Après tout, nous ne sommes qu'un amas d'atomes dans un univers immense. Qu'on le veuille ou non, on participe à la danse des molécules ambiantes, quelles que soient nos performances.

DIFFERENTE MAIS PERSISTANTE

Je ne suis pas comme tous les autres,
Mais je veux surtout laisser après moi
Mes souvenirs, mes rêves que je crée ou j'ôte,
Vous rappelant à tous, que j'étais là.
Je vis souvent parmi mes rêves
Et je m'invente plein d'autres.
Le soleil me caresse dès qu'il se lève,
Mais pour moi, il est différent du vôtre.

Je vois le monde en nouvelles couleurs
Dans une forêt j'aperçois les détails,
Et quand de la terre poussent les fleurs
La nature devant moi se dévoile.
Je sens la terre comme elle trépide
Sous les pas du chevreuil s'enfuyant
Je vois l'expression de ses yeux candides
La vie pour lui et son bébé suppliant.

Je n'entends pas le bruit de votre vie
Mais je m'entoure d'une musique
Qui m'enchanté avec sa belle panoplie
Dans mon univers fantastique.
Mon ciel a peint en azur mes journées,
Et mes nuits étoilées sont en velours.
Plusieurs lunes géantes sont éparpillées,
Et mon soleil rit d'en haut tous les jours.

Je ne suis pas comme tous les autres,
Les mots me parlent depuis mon cœur,

Et je les écris pour que les autres,
Puissent les lire, me faire une fleur.
Mon héritage, morceaux de mon âme,
Mes pensées écrites par le soin de ma plume,
Si vous n'aimez pas les lire, je ne vous blâme,
Le handicap qui me rend différente, je l'assume.

Je ne sais pas écrire comme tous les autres,
Mes poèmes racontent de belles histoires,
Des messages que je répands comme un apôtre,
Des histoires qu'on pourrait lire le soir.
Mon orthographe, ce n'est pas parfait
Car je viens d'apprendre votre langue,
Je sais que ceci me fait une défaite
Et que je suis l'objet de certaines blagues.

Ils me manquent des mots pour embellir
Les images qui parlent de l'univers
Je ne peux que très simplement décrire
La joie du monde, ses peines et toute sa misère.
J'écris quand même, car c'est beau de rêver,
Et soit que je gagne, soit que j'échoue des fois,
L'important c'est vouloir de participer,
D'avoir toujours confiance en soi.

Je ne suis pas comme tous les autres
Je ne cherche pas toujours le subtil.
Je raconte juste ma vie et la vôtre,
Sans trop me soucier de style.
Et même avec toute cette différence,
J'étais et je suis toujours persistante.
Je mets mon espoir bien en évidence
Qu'un jour moi aussi, je serai épatante.

ÉLEA ET THEO

C'était il y a fort longtemps. Tellement longtemps que ma mémoire me fait défaut. Il est possible que l'histoire que vous allez entendre soit vraie, comme il est possible qu'elle ne soit que pure invention de mes neurones vieillissants.

Lui, c'est Théo.

Elle, c'est Éléa.

Un seul regard a suffi pour qu'ils unissent leur vie.

Théo était boulanger. Il tenait son savoir-faire de son grand-père qui, au seuil de sa mort, lui a appris tous ses secrets. Éléa était violoniste. De leur foyer s'élevaient des mélodies ondoyantes qui imprégnaient d'émotions toute personne qui les écoutaient.

Ils avaient décidé d'aller vivre dans un petit village, au pied d'une montagne. Le matin quand Éléa se réveillait, elle pouvait admirer le soleil poindre et inonder de sa douce lumière les pans abrupts, donnant à la montagne un côté sécurisant, bien loin du danger qu'elle représentait.

Théo cultivait ses propres graines anciennes, un peu plus bas dans la vallée. Et il mettait tant de soin et d'amour dans chacun de ses pains que tous les habitants du village attendaient chaque jour avec grande impatience la fin de la cuisson.

Éléa était conviée à toutes les fêtes et faisait danser petits et grands grâce aux différentes musiques qu'elle faisait naître sur son violon.

La vie s'écoulait ainsi, simple et harmonieuse.

Mais plus le temps poursuivait sa route implacable et inexorable, plus les mains de Théo se durcissaient et s'ankylosaient. Les articulations et phalanges de ses doigts le faisaient souffrir un peu plus chaque jour.

Ce fut un choc pour les villageois d'apprendre que leur boulanger souffrait et qu'il ne pourrait plus exercer son art. Car oui, il avait fait de son métier un art. Alors, spontanément, chaque habitant vint aider Théo. Peu importait les horaires du jour et de la nuit. Chacun venait mettre

la main à la pâte. Le savoir-faire et les petits secrets furent transmis au fil du temps, jusqu'à ce que les mains de Théo ne répondent plus. Il les avait tant usées que même tenir une fourchette pour s'alimenter devenait douloureux.

Une grande lassitude et une profonde tristesse s'abattirent sur la maison. Désormais, Théo en interdisait l'accès aux villageois et refusait même d'entendre parler de pain. Éléa se sentait impuissante. Elle avait déjà usé toutes les paroles réconfortantes, tous les mots possibles pour le soutenir.

Des phrases lourdes à porter revenaient sans cesse : « Je suis un bon à rien. Un poids mort. Voilà, c'est ça que je suis, un poids mort. Je me suis usé la santé tant d'années et pourquoi ? Pour être boulanger ? »

Éléa prenait alors sur elle, se rapprochait de lui, caressait ses mains. Elle essayait de l'apaiser : « Au contraire. Tu as été à la place où il fallait que tu sois. Tu as transmis ton savoir-faire. C'est une belle et noble participation à la vie. C'est ce qui est le plus important. »

Alors elle prenait son violon et improvisait des mélodies intenses aux saveurs épicées et chaudes.

Théo mourut en novembre, aux premières neiges. Il avait laissé son corps apprivoiser la mort, refusant de s'alimenter. Quand eut lieu l'enterrement, tous les villageois entourèrent Éléa pour la soutenir. Aucune note de violon ne vint troubler le silence du recueillement. Elle n'en avait pas la force.

L'hiver passa. Froid. Mordant.

Puis aux premiers rayons printaniers, Éléa invita les villageois à venir de nouveau chez elle. Elle rouvrit le local dans lequel Théo fabriquait son pain, non sans une vive émotion. Elle légua à Paul ses champs et toutes les graines qui donnaient aux pains leur saveur délicatement parfumée. Il lui promit de continuer à cultiver les céréales comme il l'avait fait par le passé avec Théo.

L'histoire pourrait s'arrêter ainsi.

J'avais tout juste vingt ans quand Éléa est partie à son tour. Je me souviens d'elle comme d'une personne souriante, auprès de qui on respirait le bien-être. Paul, c'est mon père. Il se fait vieux à son tour. Et c'est moi qui vais reprendre les champs et les cultures. Des villageois ont continué de transmettre à leurs enfants la manière unique dont Théo faisait son pain. Mais beaucoup sont partis loin. Peut-être continuent-ils de transmettre cet héritage de savoir-faire ?

ENFANT PRODIGE

Chapitre 1, La danse

Ça y est, ça commence. Je monte sur la scène une boule à la gorge. J'ai envie de pleurer mais ce serait gâcher mes années d'entraînement, gâcher mon espérance et mon courage d'avoir voulu participer à l'émission « Enfant prodige », surtout en danse classique. Je vois l'organisatrice du concours, qui depuis les coulisses me fait un signe d'encouragement. Soudain la lumière se braque sur la scène et la musique commence. Moi, Cathy Room, je vais danser en direct à la télé alors que je n'ai que 11 ans ! Je monte sur mes pointes et me laisse porter par la musique. Le temps passe vite et j'ai l'impression de ne pas avoir dansé une seconde. Je fais une révérence et rejoins les coulisses où Mina, une autre concurrente qui est devenue mon amie, me félicite.

« Bravo, tu as été parfaite ». Je lui réponds par un sourire et rejoins ma loge où mes parents m'attendent.

« Comment ça va ma danseuse !? », me demande ma mère

« Ça va », je lui réponds

Nous t'avons vu danser, tu étais superbe comme d'habitude, me complimente mon père.

Je souris en guise de remerciement. Quelques minutes plus tard, je suis de retour chez moi. Mon petit frère m'accueille.

« Gouga gaga », ce qui veut dire dans son langage « je suis content de te revoir » me traduit ma mère. Mon Frère n'a que 1 an. C'est un petit ange (sauf quand il touche à mes jouets).

Je rigole et vais dans ma chambre. J'aime beaucoup ma chambre elle est toute rose et plein de poster de danse sont accrochés au mur. Ma mère m'appelle pour dîner mais je ne viens pas. Je suis trop stressée, demain je saurai si j'ai gagné ce concours. Je m'allonge sur mon lit et m'endors aussitôt.

Chapitre 2, Les résultats

Le lendemain matin, c'est ma mère qui me réveille assez tard car elle ne voulait pas que je m'endorme sur scène. Je me dépêche de m'habiller et de prendre un petit déjeuner. En voiture, je suis stressée comme tout. Quelques heures plus tard, je me retrouve sur la scène avec tous les concurrents. Le présentateur arrive une enveloppe à la main. Je la fixe. Il se place devant nous, sort le papier de l'enveloppe et s'écrie :

« La grande gagnante est

... Mina Athènes. Bravo Mina ! »

Je suis un peu déçue mais je vais quand même féliciter Mina. Après tout, l'important n'est-il pas de participer ?

L'EPREUVE

Qu'est-ce que je faisais là ? J'avais signé et m'étais engagé donc je ne pouvais plus reculer. Une mission caritative, après tout, ça n'était pas la mer à boire. À bien y réfléchir, ça avait commencé d'une façon étrange.

Ce jour-là, je faisais mon footing quotidien. C'était ma résolution principale pour la nouvelle année et chose étrange, je m'y étais tenu. On sait que les bonnes résolutions faites à cette occasion ne tiennent jamais plus longtemps que le mois de janvier.

Je n'avais toujours pas trouvé la bonne foulée et me retrouvais souvent à court de souffle. À l'angle de la rue qui menait au centre-ville, je m'arrêtais souvent, les mains sur les genoux, essayant de récupérer un peu d'air pour continuer la suite de mon parcours. À cet endroit se trouvait un vieil homme qui regardait passer les gens. Il était assis sur le grand bloc de pierre qui soutenait une colonne flanquant les portes de la banque principale et ne semblait pas vouloir en bouger. Malgré le froid, il avait l'air en pleine forme.

Plié en deux, je ne voyais pas l'agitation autour de moi. La sueur coulant dans mes yeux me forçait à les plisser, son sel me brûlant cruellement. C'est alors que j'ai entendu cette voix, ferme et autoritaire, qui me fit sursauter. « Alors, on manque d'air ? ». Levant les yeux et grimaçant un sourire, je le regardais. J'avais horreur qu'on s'immisce dans mon intimité sans que j'en donne l'autorisation et c'était exactement l'impression que j'avais en cet instant même. « Apparemment oui, il va falloir apprendre à respirer, gamin.

– Je sais, merci. »

Je fis mine de repartir quand il continua. « Si tu continues comme ça, tu ne progresseras jamais, tu sais ! » Agacé, je répliquai par-dessus mon épaule que quand j'aurai besoin d'un coach perso, je demanderai à quelqu'un de qualifié.

Pendant quelques jours, je n'y pensais plus. Mon parcours était toujours le même, mais je faisais l'effort de ne plus m'arrêter pour éviter que le vieil homme ne m'adresse la parole. Il faut dire que j'étais tellement occupé à ne pas suffoquer que rien ne pouvait m'atteindre à ce stade de la course. Cependant, malgré cet effort qui m'enveloppait d'un brouillard douloureux, je ressentais son regard et apercevais la naissance d'un sourire narquois sur ses lèvres gercées. Au bout d'une semaine, je n'y tins plus et, m'arrêtant brusquement face à lui, je lançai :

« Qu'est-ce qu'il y a de si drôle à regarder ? ». Ses yeux se plissèrent pendant qu'un sourire moqueur remontait les coins de ses lèvres.

« Je t'ai dit que c'était pas comme ça que tu pourras t'améliorer et tu persistes dans ton effort ridicule. Mais bon, apparemment tu sais ce que tu veux. Reste médiocre si c'est ton souhait.

– Médiocre ? Espèce de vieux con, tu ne sais pas que je donne le meilleur de moi-même là ? » Il avait réussi à me faire sortir de mes gonds et je regrettai immédiatement cette sortie de route. Il éclata de rire. « Tu as encore assez d'énergie pour crier sur un vieil homme donc d'après moi tu ne te donnes pas suffisamment.

– Suffisamment pour quoi ? L'essentiel, c'est que je sois assez motivé pour me bouger le cul et là vous réussissez à me plomber le moral avec votre discours de performer à la retraite.

– A la retraite, vraiment ? Je vois bien là des paroles de perdant. L'important c'est de participer, patate, patate. Ces mots ne reconfortent que ceux qui manquent d'ambition. Si tu le voulais vraiment, je suis sûr que tu pourrais faire bien mieux. Je reconnais un vainqueur quand je le vois.

Je ne pus réprimer un petit rire.

– Vainqueur, moi ? J'ai commencé à courir il n'y a que trois mois et je crache mes poumons à chaque sortie. Je crois que vous vous trompez. » Mais à l'intérieur de moi-même, j'étais flatté que quelqu'un puisse croire en moi plus que moi-même.

– Je suis persuadé que si tu écoutais le vieux Jackie, tu pourrais gagner. J'ai une épreuve toute trouvée pour toi. Reviens me voir quand tu es prêt.

– On verra ».

En rentrant sous la douche, le corps couvert de sueur et les muscles endoloris, ma décision était prise. Un objectif ne pouvait que me motiver davantage pour aller courir tous les jours. Je vivais seul et ma volonté vacillait parfois, quand le réveil sonnait tôt le matin. Avoir quelqu'un derrière soi m'aiderait à m'y tenir, fierté oblige.

Le lendemain, je retrouvais le vieux assis à sa place habituelle. Avec un sourire complice, il me tendit une feuille pliée en quatre. « Voilà ton programme, dans deux mois tu seras prêt.

– Prêt pour quoi ?

– Tu verras bien, si tu t'y tiens. »

Je dépliai la feuille et y découvris un vrai programme de champion olympique, noté d'une écriture serrée. Des séances de fractionné, de la montée d'escaliers, des courses plus longues. J'ai dû faire une drôle de tête parce que Jackie s'est mis à rire à gorge déployée. « Je comprends, tu te fous de moi, très marrant. Allez salut ! ». Je rentrai chez moi, bouillonnant de colère. Ce vieux guignol s'était vraiment payé ma tête et la seule chose qu'il avait réussi à faire, c'était de faire dégringoler ma motivation à zéro.

Les jours suivants, je ne suis pas sorti courir. Mes bonnes résolutions s'étaient évaporées et la seule idée de remettre mes baskets me stressait. Je ne me sentais plus légitime. Le vieux était entré dans ma tête et je ne voulais plus aller me dépenser sans raison valable. À quoi bon courir si c'était pour se faire moquer par le premier venu ? J'avais jeté son programme sur la commode de l'entrée et à chaque fois que je passais devant pour aller travailler, il semblait qu'il me narguait. Alors, un samedi matin, je le dépliai à nouveau et m'attelai à la tâche.

Mon dieu que c'était difficile ! Je respectais scrupuleusement la consigne qui conseillait de pratiquer en fin de journée et je rentrais chez moi épuisé, le repas vite avalé, une douche. Je dormais profondément chaque nuit. Les courbatures et douleurs musculaires étaient intolérables. Pour un sédentaire comme moi, ça aurait dû être le signal pour arrêter les efforts

et prendre quelques jours de repos, mais il en était hors de question. Il ne fallait manquer aucun jour d'entraînement. Evidemment, je prenais soin de ne jamais passer par l'endroit où se postait Jackie, évitant de subir ses remarques et son regard méprisant. La colère que j'avais contre lui me motivait à avancer plus encore, sans lâcher. Il verra ce qu'il verra ! Il avait voulu se moquer de moi avec son épreuve impossible, mais j'en viendrai à bout et je pourrai lui jeter son papier à la figure en riant à mon tour.

Deux mois passèrent et je devenais plus fort, plus endurant. Et enfin, je pouvais suivre le rythme sans voir passer devant mes yeux ce brouillard de fatigue, sans regarder avec répugnance ma paire de baskets dans l'entrée, sans gémir de douleur le matin en me levant. Il était alors temps d'aller narguer à mon tour ce vieil homme arrogant.

Quand j'arrivai à l'angle de la rue qui menait au centre-ville, je ne vis personne sur le grand bloc de pierre. Jackie n'était pas là. Alors que je m'asseyai à sa place, dépité, je vis une feuille pliée en quatre, coincée sous une poubelle. Je tirai dessus pour la déloger et la dépliai. Elle était griffonnée d'une écriture serrée que je reconnus immédiatement :

Mon gars, si tu as cette lettre, c'est que tu es plus fort que tu ne le pensais. J'espère que tu t'es tenu à ton programme tous les jours sans en omettre un seul.

*À cette condition, il est temps pour toi de montrer que tu fais partie des vainqueurs.
Inscris-toi et rends-toi à l'adresse indiquée, tu y trouveras l'épreuve dont je t'ai parlé et tu pourras la remporter.*

Signé un performer à la retraite - Jackie.

En dessous était notée une adresse internet que je me dépêchai de rentrer sur mon téléphone. Je tombai sur le site d'une association caritative, *Une Course pour une Vie*. Le principe était de courir une certaine distance dans un certain temps pour sauver une vie. C'était assez flou, il était question d'argent pour la recherche et d'amélioration de vie des gens en général. Mais l'inscription était gratuite, alors pourquoi hésiter ? Je rentrai donc toutes les informations nécessaires et quelques minutes plus tard, je reçus un mail confirmant mon inscription et ma participation à la course le lendemain même.

Après une bonne nuit de sommeil, je suivis les instructions et garais ma voiture au pied d'une colline escarpée. En enclenchant ma montre connectée, le début du tracé apparut et je commençai à courir. D'après le site internet, il suffisait de faire la course dans un temps imparti pour que des fonds se débloquent.

J'étais vraiment en forme et je tenais le rythme. Par contre, la trace apparaissait au fur et à mesure que j'avançais et je n'aimais pas trop l'idée d'avancer à l'aveugle. C'est toujours plus facile quand on sait où l'on va. Quelle idée j'avais eue ? Mais ça faisait partie du jeu.

Au bout de deux heures de course, la fatigue commença à se faire sentir et je me sentais perdu. Je sentais bien que ma motivation était en train de s'étioler. Je voulais juste rentrer à présent. En haut d'un raidillon, je regardai autour de moi pour me repérer et vit ma voiture garée. Ce n'était pas si loin et le tracé semblait m'y amener. Encore un effort et ça sera fini !

Arrivé en bas de la côte, la montre se mit à bipper, j'étais arrivé. Alors, levant les yeux, je vis Jackie qui était à côté de ma voiture, un chronomètre à la main.

– Alors comme ça tu l'as fait ? Tu as osé ?

– Ça t'en bouche un coin, non ? À force de me narguer, tu es arrivé à tes fins, vieux schnock !
Et oui, je l'ai fait !

– Tu es sûr que tu t’es tenu au programme tous les jours ? Sans rien manquer ?

– Pour qui tu me prends ? Evidemment !

Jackie secoua la tête d’un air circonspect :

– Alors tu n’es pas aussi fort que ce que je pensais. Il fallait mettre deux heures trente et tu es arrivé trois minutes trop tard pour valider l’épreuve.

– Je m’en fous, trois minutes c’est pas grand-chose vu la distance. L’essentiel c’est que j’aie pu le faire. Je vais me chercher à boire.

Je me tournai vers la voiture pour aller chercher ma bouteille d’eau quand je sentis Jackie me retenir par l’épaule. Une caresse chaude me parcouru la gorge quand la lame de son couteau y traça un sillon sanglant. Je tentai de la recouvrir de mes mains alors que je tombais par terre.

– Je crois que t’as pas compris, gamin, il faut savoir gagner, sinon ça ne sert à rien de démarrer. Tu es vraiment sûr d’avoir suivi mon programme à la lettre ?

Dans le brouillard qui m’envahissait, je repensai à ces deux mois d’entraînement acharnés, jour après jour, sans relâche ou presque. Je repensai à ce jour où, terrassé par la grippe, ne n’avais pas pu mettre un pied dehors. Ça m’avait semblé futile sur le moment, mais à présent j’étais conscient de son importance. J’avais manqué un jour d’entraînement, j’avais mis trois minutes de plus sur cette course, j’avais perdu. Je n’avais pas sauvé de vie.

DES ETOILES DANS LES YEUX

Enfin ! Depuis le temps qu'il se vantait de ses exploits de coureur de fond, il allait pouvoir les prouver !

Il n'avait pas été vraiment ravi quand sa femme avait insisté pour passer les vacances d'été dans cette célèbre station de montagne. Mondialement connue, certes, mais surtout pour les sports d'hiver. D'accord avec les deux petits à la santé fragile, les grosses chaleurs étaient déconseillées et une cure d'air pur serait salubre mais lui, il préférait la mer !

Quelques jours après leur arrivée, tous ses préjugés avaient disparu. C'est qu'elle était active cette station ! Chaque matin, pendant que les petits dormaient encore ou se préparaient tranquillement, il participait à la séance d'éveil musculaire. Pendant la sieste de la plus jeune, alors que le « grand » pratiquait son activité du jour, il s'inscrivait à divers tournois de jeux de société. Le soir les enfants se couchaient tôt donc il rejoignait ses nouveaux amis pour des parties de cartes endiablées. Certes, tout cela lui laissait peu de temps pour profiter de sa famille mais il s'amusait beaucoup et était bien connu de tous les animateurs.

Au milieu du séjour, la bonne nouvelle fut affichée à l'Office de Tourisme : « Cross du quatorze juillet. Nombreux lots pour les participants. Inscrivez-vous vite ! »

C'était un signe du destin ! Il allait pouvoir briller aux yeux de son épouse. Il lui avait tellement parlé de ses qualités exceptionnelles et de ses résultats en course lors des compétitions scolaires ! Plus important encore : il émerveillerait ses enfants pendant l'épreuve et surtout lors de la cérémonie du soir ! Il prit son dossard avec un immense sourire aux lèvres.

Le parcours, tenu secret jusqu'au bout, était simple : trois fois la même boucle avec un joli dénivelé positif (une belle grimette) au milieu. Les spectateurs pouvaient donc encourager quatre fois leur concurrent sans quitter leur place : au départ, lors des deux passages intermédiaires et à l'arrivée.

Tout le monde sait bien que les mauvais gênent les bons pendant les courses de masse donc les meilleurs prennent toujours le départ en tête du groupe. C'est là qu'il se plaça puis il lança un coup d'œil circulaire rapide et vaguement dédaigneux vers ses compagnons dont

aucun ne lui paraissait vraiment dangereux. Coup de feu du starter, il s'élança sous les applaudissements de la foule et les « Allez Papa, allez Papa ! » de ses deux admirateurs.

Quel bonheur de voir la joie et la fierté dans leurs yeux ! Les enfants étaient tout excités ! Elle leur avait bien expliqué qu'il faudrait arriver tôt pour être placés près des barrières et qu'on resterait longtemps à attendre au même endroit mais rien n'entamait leur plaisir. Prévoyante, elle avait emporté un grand sac avec de la crème solaire, des fruits et de l'eau en quantité.

L'ambiance de kermesse joyeuse était entretenue par les commentaires dithyrambiques de l'animateur et la musique entraînante, d'une force à faire s'enfuir les marmottes au plus profond de leur terrier. Toute la zone vibrait au rythme de l'avancée des coureurs pour que la foule partage leurs efforts. Premier passage intermédiaire, les enfants bondirent et s'accrochèrent à la barrière. Leur papa était pratiquement le premier au départ, ils l'attendaient en tête du groupe. « Allez Papa ! Allez Papa ! Allez Papa... ». De petits groupes passèrent devant eux, un groupe, deux, trois... Tout à coup il apparut. Il avait perdu beaucoup de sa superbe, sa jolie foulée conquérante était devenue lourde, son visage rougeaud et ses joues gonflées pour essayer de contrôler son souffle. Il trouva le courage de faire un signe et partit pour son deuxième tour avec pas mal de retard. Ce qui n'empêcha pas les petits de continuer à l'encourager.

Petit drame lors du deuxième passage intermédiaire : les enfants ne virent pas leur papa. Ils continuèrent leurs cris et attendirent longtemps mais sans succès. Elle les rassura, eux ne l'avaient pas vu mais c'était sûr, lui, il avait entendu leurs voix et cela lui avait donné du courage. Elle avait compris depuis longtemps mais hésitait à les décevoir. Peut-être était-il doué dans sa jeunesse mais il y avait bien longtemps qu'il ne pratiquait plus. Il était actif et dynamique, certes, mais ça ne suffit pas. Elle le guettait à l'extérieur de la piste balisée, dossard à la main.

Le bruit et l'excitation atteignirent leur paroxysme quand l'arrivée des premiers fut annoncée. Les mégaphones assourdissaient toute la vallée. Les applaudissements nourris retentirent dès la première mèche de cheveux visible et ses tympanes faillirent éclater quand ses chéris explosèrent de joie car leur Papa était là !! À la troisième place !! Soufflant, coulant et cramoisi à humilier les tomates, il franchit la ligne en zigzaguant puis s'écroula. Il ne ferait jamais son troisième tour ! « Papa est troisième ! Papa est troisième ! Papa est troisième !... ». Rien ne pouvait calmer les supporters et elle n'en avait pas envie, pas tout de suite, ils étaient si heureux !

À la remise des récompenses, toute la famille était venue chercher le diplôme de participation et le cadeau promis à chaque concurrent. Toute honte bue, l'ex-champion scolaire avait compris qu'il fallait vraiment qu'il reprenne une activité sportive régulière, ce qui ne lui ferait pas de mal. Il cherchait la bonne formule pour avouer enfin son échec à ses amours. Il pensait utiliser l'expression : « L'important c'est de participer », ce qui est vrai après tout !. C'était sans compter sur leur enthousiasme communicatif et sa propre popularité due à son omniprésence lors des animations. L'équipe l'avait juste vu partir dans les premiers et arriver troisième, épuisé, sous les ovations de ses enfants. Il monta donc sur le podium, reçut sa médaille et sa bouteille ! Ce qu'il a toujours moins apprécié par la suite, c'est le malin plaisir qu'a pris son épouse à faire le récit exact et imagé de cette anecdote à TOUS leurs amis. Elle a toujours toutefois veillé à ne pas le faire en présence des enfants pour que jamais ne s'éteignent les étoiles que leur papa a allumées dans leurs yeux

FLORENT, LE PETIT APUK

Florent était un flocon, un tout petit flocon de neige.

Il ne le savait pas encore, mais Florent était un *Apuk*.

Vous ne savez sans doute pas ce qu'est un *Apuk*. Ecoutez bien, vous allez comprendre...

Là-haut, très haut dans les nuages, Florent attendait son heure ; l'heure de descendre enfin sur terre. Oui, Florent ne voulait pas tomber sur terre, il voulait y descendre ; y descendre en prenant son temps

Un flocon, c'est n'est pas comme ces vulgaires gouttes de pluie qui tombent et s'écrasent au sol. Des copains flocons, qui ont déjà fait le voyage, lui ont raconté : « Quelquefois, les grosses gouttes sont si nombreuses, que l'eau n'a même pas le temps de couler vers les rivières pour provoquer des inondations. D'autres fois, les gouttes se transforment en glace. Elles deviennent alors des grêlons. Les grêlons qui cassent tout ». Nous, les flocons on n'est pas comme ça, on recouvre délicatement les sols où l'on se pose.

Le jour où il descendrait, Florent voulait en profiter, il voulait avoir le loisir d'apprécier le moment, d'admirer les paysages. Il rêvait de participer à la fête des flocons, avec tous ses copains, sa famille Flocon en quelque sorte. Il voulait être là pour la Fête de la Première Neige. C'est une fête très populaire chez les flocons, celle que tout le monde attend. Elle se passe au début de l'hiver. Il y a des concours de voltige et Florent rêvait de participer au concours de voltige avec sa famille. Il voulait se laisser porter par les courants, restant longtemps en l'air, attendant le bon moment pour descendre, virevoltant avec tous les autres. Il voyait bien comment certains de ses copains flocons, par la grâce d'un courant d'air, arrivaient parfois à remonter. Il voulait faire la même chose.

Ses copains lui avaient raconté l'immense plaisir, quand tu te rapproches du sol, que les gens commencent à te voir ; les enfants surtout : « Il faut voir leurs yeux quand tu fais tes acrobaties devant eux. Ça brille comme plein de petites étoiles. Et leurs joues, déjà toutes rosies par le froid, qui s'arrondissent et qui se lustrent sous l'effet des sourires. Rien que pour ça, ça vaut le voyage. Et puis, tu as le sentiment d'être la star. Tout le monde te regarde, t'attend. Tu en profites, tu cabotines un peu : et un petit mouvement vers la droite, et un autre vers la gauche. Tu vois les yeux qui te suivent. Le bonheur absolu, c'est quand tu arrives à rester en apesanteur.

Tes spectateurs sont ébahis. Ce sont maintenant les bouches qui s'ouvrent tout grand. Alors, tu te poses délicatement, sans bruit, et tu ne peux t'empêcher de demander à tes copains : l'ai-je bien descendue ? »

C'est de ça dont Florent rêvait. Et pour y parvenir, il prenait son temps. Il voulait que tout son voyage soit réussi. Le lieu tout d'abord : il ne voulait pas descendre en ville. En ville, le neige se salit trop vite, elle se fait écraser par les passants, par les voitures. Et puis, il y fait trop chaud et nous, les petits flocons on disparaît rapidement. Florent ne voulait pas non plus descendre dans un champ, tout plat, sous un ciel gris, avec les corbeaux qui coassent lugubrement. La montagne ? C'est vrai que c'est beau des sommets enneigés sous un beau ciel bleu, mais Florent voulait du contact, il voulait participer à une fête, celle de la première neige qui tombe au début de l'hiver. Son idéal, c'était d'achever sa descente délicatement en se posant sur une jolie feuille, ou encore mieux, une fleur. Oui, une rose, par exemple ; une rose qui aurait fleuri tardivement et qui se serait laissée piéger par les premiers gels.

Pour mieux choisir, Florent, le petit flocon, s'était calmement installé dans un nimbostratus. Vous savez, ces nuages qui voyagent tout le temps et qui peuvent faire le tour du monde. Et il avait vu du pays Florent. Il était allé jusqu'en Afrique. Il avait vu les neiges du Kilimandjaro. Malheureusement, ses copains qui avaient déjà tenté l'aventure lui avaient expliqué que ces neiges du Kilimandjaro, contrairement à ce qu'on raconte, n'étaient pas éternelles et qu'elles disparaîtraient bientôt. Et puis là-bas, les gens ne font pas la fête pour la première neige. Il avait vu le Groenland, Florent. Là-bas, des flocons lui avait expliqué que neiger était si banal qu'il existait, en Inupiak, une quarantaine de mots pour décrire la neige. La neige qui tombe se dit *Ganik*, et la neige tombée se dit *Apuk*. Ça aurait été intéressant de faire partie des gloires du pays, mais le Groenland était bien trop loin du monde. Il se serait isolé en descendant là. Il avait vu les grandes plaines du Midwest américain. C'était déprimant. C'est vrai, après tout, on ne parle pas assez de la déprime des flocons de neige. Après toutes ses pérégrinations, le petit flocon avait jeté son dévolu sur un beau jardin au bord d'un lac, quelque part au pied des Alpes. De là-haut, installé dans son nimbostratus, il avait pu observer. Il avait repéré une maison coquette, avec un grand jardin et des enfants qui jouaient. Il s'imaginait bien faire la fête avec eux et avec sa famille.

Alors, Florent prit son élan et s'élança du nuage. En partant, il n'oublia pas de remercier Nimbus, le nimbostratus, pour l'extraordinaire périple qu'il lui avait fait faire. Et il entama sa descente.

Maintenant, Florent était un vrai *Ganik*. C'était fantastique, exactement comme il l'avait rêvé. Au fil de sa descente, les détails se précisaient, un vrai décor de carte postale : la petite ville au bord du lac avec ses maisons et ses montagnes à l'arrière et, un peu à l'extérieur du village, un chalet avec le jardin et, plus loin, le lac. Sur les montagnes, les premiers flocons s'étaient déjà posés, mais Florent, lui, se faisait attendre. Il préparait son arrivée.

En bas, il vit des personnes qui couraient. C'était eux, c'était les enfants. Il voyait leurs bras qui s'agitaient. Ils saluaient déjà sa descente. Peu de temps après, il commença à apercevoir leurs joues rosées et leurs yeux qui brillaient. C'était exactement comme ce que sa famille lui avait raconté.

C'est le moment que Florent choisit pour entamer quelques circonvolutions de *Ganik* : et un petit courant d'air vers la droite, et une petite brise vers la gauche... Et là, regardez bien, un petit courant chaud. Il pouvait étaler tout son talent. Il exécuta sa spécialité, celle qu'il avait

répétée tous les jours, là-haut, quand Nimbus l'accueillait : il resta un long moment en apesanteur.

Sous les Ho !, les Ha ! des enfants, Florent pouvait se poser. La rose de ses rêves était là ! Figée dans le froid, encore rouge du soleil d'été, légèrement recouverte d'un léger givre qui faisait ressortir sa rougeur. Il rêvait tout éveillé.

En se posant sur sa rose, Florent ne put s'empêcher de poser la question : l'ai-je bien descendu ? Personne, bien sûr, ne lui répondit, mais les regards des enfants lui suffirent comme réponse. Florent était heureux. Il pouvait savourer la fête. Il voyait sa famille Flocon le rejoindre. Certains se posaient sur le sol, d'autres sur des feuilles. Quelques-uns le rejoignirent même sur la rose. Quel bonheur ! Il était maintenant un *Apuk*, un véritable *Apuk*.

Mais la vie d'un flocon est ainsi faite, que rien ne dure jamais très longtemps.

Dans l'après-midi, Florent entendit des adultes sortir du chalet et annoncer : « Profitez-en bien les enfants, demain il va faire dix degrés, tout va fondre ! » Les enfants protestèrent, mais les parents n'y pouvaient rien. « Il faut vous y faire. Avant, quand l'hiver arrivait, c'était pour quatre mois, mais maintenant, il peut faire doux même en décembre. C'est ça le réchauffement climatique. La maîtresse vous l'a bien expliqué à l'école. »

Et oui, tout à sa joie de préparer la Fête de la Première Neige, Florent avait oublié certains conseils de la famille Flocon. Eux qui avaient fait la descente avant lui, lui avaient expliqué : « Fais bien attention quand tu choisiras l'endroit où tu te poseras. Beaucoup d'hommes disent que les choses changent, qu'il faut aller plus en altitude pour trouver de la neige. C'est la mort annoncée du petit flocon. On ne pourra pas y résister. Choisis bien ton lieu d'arriver, sinon tu seras très vite condamné ! »

Florent réalisa alors combien son avenir était sombre. Mais, malgré ça, il profita bien de sa journée. Il était heureux que lui et sa famille Flocon donnent autant de bonheur aux enfants. Et aux grands aussi. Car il en vit quelques-uns qui ne demandaient pas leur reste pour participer aux batailles de boules de neige. Il avait accompli son rêve : participer à la Fête de la Première Neige. Et après tout, n'était-ce pas là l'essentiel ?

Le reste était inéluctable. Florent le savait maintenant.

Lui qui s'était toujours demandé : que devient le blanc quand la neige disparaît ? Demain, il saurait.



TEXTE 20

ICDP

Dans la Grande Rue de Saint-Christol, en pleine Provence, l'animation était à son comble ce matin de Juillet, très tôt. Les participants à la Grande Compétition locale du Semi-Marathon s'étaient massés devant les stands, qui pour récupérer son dossard, qui pour un ultime café, ou un en-cas de dernière minute.

Mais bientôt le calme revint, les concurrents étant appelés sur la ligne de départ, à 8 heures précises.

Tous se mirent en position, concentrés ou décontractés, c'est selon.

C'est alors qu'on vit arriver en catastrophe un retardataire. Il attrapa son dossard au vol, l'enfila prestement, et se posta lui aussi sur la ligne, tous les regards tournés vers lui.

Sur son maillot les quatre lettres majuscules ICDP étaient imprimées, quatre lettres énigmatiques : le sigle d'une université américaine, comme on voit parfois ? Une publicité pour une entreprise, un sponsor ? On ne savait pas.

Le départ fut donné par un coup de pistolet tonitruant, sous les applaudissements d'une foule nombreuse. Et on encourageait par des " Vas-y, Paulo ! Vas-y Mario ! Vas-y Jean-Marc ! " L'atmosphère était bon enfant. Un cria même : " Vas-y ICDP ! ", déclenchant l'hilarité générale.

La course démarra tranquillement. Après la longue ligne droite de l'Avenue Jean Jaurès, la traversée du bosquet de la côte de Bolduc fit s'égailler les valeureux coureurs en nombreux petits groupes. Quelques champions, avançant bon train, se détachèrent progressivement à l'avant, menant le peloton. Les autres étaient là... pour le plaisir.

Le circuit longea ensuite longtemps la rivière de l'Aigues, puis grimpa la redoutable colline de Pérignol. Le groupe de concurrents s'effiloçait de plus en plus. En tête Johnny Cragg, le célèbre crossman, avait installé un rythme soutenu de professionnel, talonné cependant par Michel Le Fort, un breton tenace qui habitait la région, et n'avait pas dit son dernier mot.

Les kilomètres s'ajoutaient aux kilomètres... Loin derrière ces vedettes les nombreux inscrits avançaient tant bien que mal. Certains avaient déjà abandonné, victimes de crampes, d'insolation, ou de maux de ventre... le stress sans doute...

Encore plus loin derrière, tout là-bas... avançait tranquillement ... ICDP... célèbre maintenant grâce à son dossard, et encouragé tout au long par des applaudissements.

Après le grand tour du Lac du Pérolo, et la remontée vers la petite ville, les positions ne changèrent pas. Et bientôt, triomphalement, passa sous la banderole de l'arrivée, devant la Mairie, l'inévitable Johnny Cragg, qui avait réussi à distancer Michel Le Fort, un peu à la peine sur la fin.

Puis s'égrenèrent longuement tous les concurrents, heureux d'en avoir terminé, parfois épuisés, au bout du rouleau.

Il n'en restait plus qu'un ! ICDP, qui franchit tranquillement la ligne à son tour, bon dernier... La gazette locale était là. Intrigué par son maillot, le commentateur se précipita vers lui :

- Monsieur ... ICDP.. comment-allez vous ?
- Ça va, ça va... pas fâché de terminer... répondit-il, assez essoufflé il faut le dire.
- Et... je voulais vous demander... c'est quoi, ICDP ?
- Ah... Eh bien, vous le devinez : l'Iimportant, C'est De Participer !
- Ah, d'accord ! Eh bien... bravo, ICDP !

L'IMPORTANT C'EST DE PARTICIPER.

Le sujet donné lors de mon brevet passé au Lycée Marie Curie à Marseille, il y a des lustres était :

Le 24 Juillet 1908, lors d'un discours sur l'olympisme, le Baron Pierre de Coubertin, prononce ces mots : L'important c'est de participer. Donnez votre avis, quelles sont les raisons pour lesquelles vous êtes ou pas d'accord. Vous avez 4 heures, Coefficient 5.

Encore un sujet 'tourmente-chrétien', 4 heures à se triturer les neurones, en cherchant à bien résumer, sans faire trop de faute d'orthographe, ce que cette phrase évoque en moi. Ce matin en math 'je n'ai pas assuré', il faut absolument que je récupère un maximum de points pour réussir cette épreuve de français. J'ai oublié ce que j'ai écrit cet après-midi-là, mais ce ne devait pas être trop mauvais puisque j'ai eu un peu plus que la moyenne, me permettant ainsi d'obtenir mon brevet malgré une note lamentable en math.

Maintenant, l'âge et mes lectures faisant, je sais que cet adage n'est pas tout-à-fait du Baron Pierre de Coubertin mais d'un évêque anglican qui en avait fait son sermon durant les jeux de Londres en 1908. Mes idéaux juvéniles n'étant plus ce qu'ils étaient, la Vie m'a rogné les ailes, limé les dents, les ongles et j'ai appris, à mes dépens, qu'il est parfois plus IMPORTANT DE GAGNER QUE DE PARTICIPER principalement dans la jungle professionnelle où le 'fair-play', la loyauté ne sont pas toujours d'usage, car si le travail a été fait en équipe il y a toujours un membre de celle-ci qui tente de s'en attribuer seul le mérite.

En revanche, je pense que lorsqu'un sportif, quel que soit son niveau, se voit sélectionné pour une compétition, c'est valorisant pour lui car participer doit rester l'important, prendre de la hauteur c'est participer sans aucune garantie de résultat.

En définitive, ce qui me semble important n'a peut-être aucune valeur pour vous. Ce que je pense ne correspond peut-être pas à ce que vous pensez.

Toutefois il y a un sujet qui me tient à cœur et pour lequel je pense que OUI c'est important de participer quelques soient les résultats. Depuis 3 ans, je suis bénévole dans une association 'Lire et Faire Lire'. Nous allons dans les écoles maternelles ou primaires qui le souhaitent, durant

2 heures ou plus si nous le pouvons, lire des histoires à de jeunes enfants. Lorsque j'ai commencé dans une maternelle, classe des petits et moyens, je ne savais pas comment aborder mes lectures à ces jeunes enfants, certains faisant partie d'un milieu dit défavorisé. Je ne suis pas une éducatrice et du reste ce n'est pas cela qui m'était demandé. L'association m'a dispensé une demi-journée de formation, enfin plus de recommandations que de formation, mais je me suis dit : Je suis une grand-mère, des contes tu en as raconté le soir à ton petit-fils, fais pareil. Et c'est ce que je fais depuis 3 ans.

Ma classe comprend entre 20 / 25 enfants (tout dépens des maladies ou absentéisme dû à des problèmes familiaux) Les groupes sont constitués de 5 à 6 enfants à la fois ce qui me facilite la tâche. Lors de ma première lecture, j'avais prévu une petite mise en scène, une table ronde entourée de petites chaises (le plus grand avait 4 ans et demi), moi sur une chaise d'adulte un peu en retrait, mon livre de conte à la main. C'ETAIT TOUT FAUX. Je ne les intéressais pas, mon histoire d'un enfant qui ne voulait pas faire la sieste et faisait les quatre cent coups, non plus. La plupart était habitué à obéir si le grand frère ou un autre parent les envoyer se coucher. Lorsque je les ai raccompagnés à leur classe, ils sont partis sans aucun regret. Ils n'avaient pas aimé.

Alors j'ai changé de méthode parce que ce qui était important c'est que ce temps de lecture du matin ils l'assimilent à de la détente, du loisir. Il me fallait doucement éveiller, susciter le goût de la lecture.

Je les ai donc laissé s'installer comme ils le voulaient, sur une petite chaise, sur le banc, avec leur nounours ou doudou pour ceux qui en avaient. Moi avec eux, sur le même niveau car une mamie c'est toujours très près lorsqu'elle raconte une histoire.

Enfant, il faut donner beaucoup d'importance aux mots, car s'ils sont vulgaires ou méchants, ils deviendront des adolescents vulgaires ou méchants. L'enfant doit créer un lien entre ce qu'il entend, ce qu'il vit chez lui, son quotidien et ça l'aide à se construire. C'est pour cela que les mots doux, les mots tendres sont plus qu'essentiels et les belles histoires justement vous dispensent des mots doux et tendres.

Au fil des semaines j'ai choisi des contes, qui reflétaient plus ou moins leur quotidien, les fées et les princes charmants ils ont appris très tôt que ce n'était pas pour eux, qu'ils n'étaient pas réels. Mes histoires parlaient de lapins qui évoluaient dans une nature pas toujours amicale, d'enfant de couleur différente mais qui reste un enfant, d'une maman débordée par trop de soucis ou travail et qui parfois était en colère, je les laissais deviner la suite de l'histoire en leur montrant les personnages parce que les mots dits, les phrases qu'on laisse deviner sont des cadeaux qu'on offre. Leurs yeux brillaient, souriaient lors d'un mot découvert par eux, mais à cet âge-là on ne reste pas en place plus de 10 minutes, aussi s'ils voulaient se lever, circuler dans la pièce, je les laissais faire, mais je sentais que l'histoire les intéressait. J'adaptais ma lecture à leur personnalité, à leur besoin du moment, à l'âge du groupe car mon objectif, mon seul but était de les inciter à la lecture, leur faire ressentir des émotions par l'intermédiaire des mots, des livres afin qu'ils les aiment. Les livres que j'apportais je leur laissais les toucher, feuilleter les pages, caresser la couverture pour que leurs jeunes mains découvrent une lettre, un mot, la texture, l'odeur du papier.

Lorsque j'ai voulu raconter l'histoire du petit chaperon rouge, le petit Idriss (4 ans) s'est écrié : 'Ouais il va bouffer la fille et ensuite la vieille ', je l'ai vu sur la tablette de mon frère'. Il

avait VU et non LU l'histoire et cela s'est dommage. Il n'avait rien compris du récit. Lorsque j'ai mis son doigt sur chaque phrase du conte en lisant à haute voix, il m'a dit : " Ouais c'est plusssss mieux comme ça. " Je ne dis pas que depuis il ne Voit pas les histoires mais les Lit, c'est m'accorder trop d'importance mais j'ai essayé, à ma façon de grand-mère de lui faire comprendre que la lecture ouvre toutes les portes d'autant plus que c'est une génération sacrifiée au 'Dieu vidéo'. Des heures à s'abrutir devant des émissions TV pas très instructives, car ainsi 'ils ne gênent pas '. La petite Rajia ne voulait pas assister aux lectures, elle me tournait systématiquement le dos, elle battait des pieds, ou faisait du bruit avec sa chaise. Délibérément elle me provoquait pour que je sévisse, mais je n'étais pas là pour ça. Je l'ai laissé avec son dos tourné mais un jour je lui ai dit en lui donnant mon livre : " Rajia, si tu écoutes cette histoire, peut-être que ce soir cela ferait plaisir à ta maman que tu lui lises quelques mots ? Elle continue à me tourner le dos, elle écoute, il lui arrive parfois de deviner un mot ... le dos tourné, elle a des dispositions je dirai !!

Dans ce cas, OUI l'important c'est de participer. OUI participer à éveiller ces jeunes esprits à la lecture, à leur faire entrevoir que des mots rassemblés entre eux forment des phrases, ces phrases mises côte à côte des livres et que lire un livre, même mal, même en trébuchant sur les mots c'est éveiller son esprit, son intelligence, et cela devient plaisir, SAVOIR. La lecture c'est un carrefour ouvert sur le monde avec de multiples voies, elle t'offre des possibilités de rêve, tu deviens aventurier en lisant Jack London, explorateur de fonds marins avec Jules Verne. Lire apaise et aide parfois lorsque les aléas de la Vie sont trop durs à supporter, à croire, à espérer que cela peut s'arranger.

Quand la délinquance s'attaque aux enfants pour les pervertir, en abuser, elle ne s'attaque pas seulement à la personne physique mais surtout à son langage, son éducation pour anéantir tout ce qu'il a acquis et de ce fait, mieux l'asservir, s'en servir.

J'apporte mon minuscule grain de sable à ces enfants en leur faisant aimer la lecture, je n'ai pas d'autre prétention car pour moi L'IMPORTANT C'EST DE PARTICIPER à leur faire découvrir la force des mots et leur pouvoir. J'ai vu peint sur le fronton d'une librairie : « *Un enfant qui lit devient un adulte qui réfléchit* » ce n'est pas toujours exact. Il suffit pour s'en persuader de se rappeler que l'une des ignominies faites par un fanatique à moustache c'est de brûler des livres, des milliers de magnifiques mots sont partis en fumée, mais ceux qui les avaient lus, les ont conservés, gravés dans leurs mémoires.

Lire, pouvoir lire, avoir le droit de lire ce que l'on souhaite c'est ce qui peut arriver de plus extraordinaire cela nous enracine dans toutes les couches de l'humanité. Je suis contente de participer à faire lire.

L'IMPORTANT C'EST DE PARTICIPER

Si c'est dans l'essai que réside la gloire,
Serai-je bien trop cupide de garder un espoir ?
Rêver de réussite m'emplît certes de bonheur,
Mais dites-moi pourquoi l'échec me fait si peur,

Lorsque dans mes larmes c'est l'abandon qui me berce,
Je l'entends toujours, cette dur labeur qui me cherche,
Alors que dans le noir ce perfide destin m'appelle,
Je la sens tel un rayon,
Cette douce bravoure qui m'éveille,

Mais quand face au chutes le désespoir se fera stratège,
Aurai-je le courage d'éviter de nouveaux et futurs pièges ?
Et sur les marches de la victoire finirai-je par trébucher ?
Alourdi par ces grands bagages de doutes et de regrets,

Un brin d'illusion comme un espoir fou,
C'est sur ce long chemin que je tâtonne le bout,
Derrière chaque échecs s'y trouve une victoire,
Celle d'être resté, d'avoir écrits son histoire,

Ainsi face à la terreur j'entame cette longue nage,
Contre mes propres peurs et plus internes rages,
Et si jamais je me noie ou me perds dans ces vagues,
Viendra-t-on me sauver de cette espoir qui divague ?

Avoir pourtant tous donné je reste dans l'incompréhension,
Pourquoi même dans l'éloge je garde cette impression ?
Celle d'un monde qui ne cesse de tourner, celle d'un cycle sans fin,

Celle d'une vie sans obstacle ou le temps devient larbin,

Dans cette grande arène qu'est l'esprit,
Chaque pensée devient ennemis,
Marche après marche tous devient insupportable,
Pourtant c'est aveugle que l'on suis ce même oracle,

Qui dis que tous a un sens,
Que ça en vaut la peine,
Que malgré ces avalanches,
On finira par crier « je mène »

Mais le monde n'est pas si beau,
Il préfère la pression,
Ce serait se faire bien sot
D'y voir quelconques émotions,

Pourtant rien n'est perdu, pourquoi abandonner ?
Serait-ce la gloire de la lutte qui montre le bout de son nez ?
Quand même dans l'échec écho la réussite,
Serait-ce le simple fait d'avoir poussé ses limites ?

Avoir beau combattre le monde
Le chemin ne s'éclaire pas,
Je suis toujours vagabonde,
Et pourtant toujours face à moi,

Me suis-je trompé d'adversaire ?
Je me demande encore,
Face à cette fatalité, devrais-je faire un accord ?
Celui de chérir toutes les victoires, même les plus éphémères,

Dans l'action et la ferveur réside mon effort,
Et si tout au final n'était qu'un simple essor ?
Pleurer la défaite me détruirais peut-être,
Mais ne suis-je pas humaine moi qui veut seulement être ?

LES JEUX DU FUTUR

Adolfhit est fier du nom qu'il porte ; c'est celui d'un chef de guerre préhistorique de Germany, au milieu du XXème siècle, qui a exterminé des sous-hommes avant de disparaître mystérieusement. C'est ce nom incroyablement ancien qui lui a donné le goût des études, et lui a permis de rencontrer Enolagay à l'Université des Infos Très Vieilles. Elle aussi a un nom prestigieux et qui se perd dans la nuit des temps, celui d'une femme qui a apporté la paix atomique aux Japs il y a bien longtemps, au milieu du XXème siècle.

Ce soir c'est la finale des Grands Jeuzos, streamée sur tous les canaux du Réseau.

Les Grands Jeuzos, c'est tous les quatre ans depuis des temps immémoriaux, et c'est suivi par le monde entier. Y participer vous propulse en prime-position sur tous les écrans. Un rêve incroyable se réalise, être intimement connu de tous. Monter sur le podium signifie gagner quatre ans de forfait Or, Argent ou Bronze, avec des webcams Jour-Nuit Haute Définition dans tout l'appartement et dans la voiture.

Cette année les épreuves sont organisées par le tout nouveau Ministère du Civisme et de la Participation Volontaire, qui les a baptisées Le Big Win-Lose.

Et Adolfhit est finaliste. Il est un peu étourdi en pensant au nombre incroyable de Follows qu'il va capitaliser sur son compte InstX.

Il a quand même une petite contrariété. Jérémiah, son meilleur ami-réseau, n'assiste pas à la fête. À force de se poser des questions du genre « qui est responsable du climat-break », « que sont devenus les écoprotesteurs », « comment arrêter l'utilisation des améliorants agricoles », « le sort misérable des THDQ (travailleurs héros du quotidien) », « comment les SDF disparaissent de la rue », il est lassant. Et pas question d'aborder les sujets intéressants, comme les derniers hit-tubes du streaming ou les affaires de cœur de la présentatrice météo (la vraie, l'IA). Adepte d'une secte antique, le Journalisme, complètement déconnecté des réalités, il est devenu carrément casse-pied. Pourtant, Adolfhit l'aime bien et pense à lui de temps en temps. Il faut de tout pour faire un monde (pas trop quand même).

Participant depuis bientôt quatre semaines aux manches successives de ces Grands Jeuzos, il est habitué au faste des captations numériques, aux cadeaux luxueux et aux séjours VIP au Méga Park EuroMickey. Il a déjà gagné un grand écran visio-interactif-connecté, une super-enceinte intelligente, une montre localisante, tout ce qu'il faut pour être suivi en permanence par le monde entier.

Mais bien qu'habitué, ce soir il a été carrément estomaqué en arrivant à l'Arena.

Grandiose ! Des dizaines de milliers de spectateurs font la Ola dans le Grand Stade de Franz où se déroulent les épreuves. Sur une scène géante, au rythme de la métal-musique des nouvelles Streaming Super Stars, les lasers et les facet'boules envoient leurs flashes colorés sur la foule, et les hologrammes géants de Superstars-Vedettes invitées au spectacle dansent en riant. Ça tourbillonne, la musique éclate, l'ambiance est carrément folle !

Ce soir, c'est lui aussi la vedette, car il est grand favori pour l'épreuve finale.

La compétition est difficile mais il a assuré un max. D'abord, au début de chaque manche, il faut produire un maximum d'électrowatts en pédalant comme un malade. Habitué des salles de muscufitness il gère le homecycle à la perfection, mais les cent autres concurrents sont très forts eux aussi.

La séance de pédalage est immédiatement suivie des épreuves cérébrales. Depuis que le Ministère de la Culture conçoit les questions à l'aide de l'IA, c'est devenu fun ; il faut se tromper en répondant à dix questions dont le niveau baisse progressivement. Les chanteurs et les danseuses s'agitent dans un tourbillon de paillettes lumineuses, Gay Lix l'animateur-vedette suggère des réponses, la musique est endiablée, les formes colorées suggestives, mais il faut tenir ; pas question de tricher, le détecteur de mensonges est là.

Ce soir Adolhit a eu de la chance, il ne connaissait qu'une réponse. Qualifié pour le tour extrêm'final, il n'a plus que dix adversaires, toutes origines régionales confondues.

C'est bientôt le moment crucial : révéler sa Grande Maxime, une phrase originale et secrète qui devra être plébiscitée par les Follows du monde entier et qui, s'il gagne, sera répétée pendant quatre ans dans tous les documentaires, entre chaque émission publicitaire, jusqu'aux Grands Jeuzos suivants.

Moment d'intense émotion, les animateurs ont la voix qui flanche, les hologrammes géants des Superstars-Vedettes essuient une larme, la musique devient pesante et solennelle. Adolhit a une pensée émue pour son compte InstX, et aussi pour Enolagay qui lui a donné l'idée de faire des recherches au département « Papier » de la Médiathèque. Il y a bien longtemps que le papier n'existe plus, mais dans ce département on conserve des copies numérisées ; lire du texte est tellement ennuyeux qu'on n'y croise personne. C'était pour Adolhit le moyen d'avoir une source originale, tous les autres candidats trouvant l'inspiration avec l'IA du Réseau. Passionné d'histoires du passé lointain, il a découvert un article sur les origines des Grands Jeuzos, au XXème siècle. Ils auraient été créés par un certain Pièrdcou-Bertin (drôles de noms, à l'époque). Ce personnage n'a pas écrit grand-chose, heureusement, mais il a déclaré « L'essentiel est de participer ». Une vraie phrase de loser, mais tellement oxymorique qu'Adolhit en a fait sa Grande Maxime.

Ça y est, les extrêm'finalistes vont dévoiler leur Grande Maxime ; à vingt heures précises, en pressant un gros bouton rouge fluo, ils vont libérer leurs électrowatts et afficher leur phrase

secrète, juste au moment où s'allumera la Lumière-Flamme des Grands Jeuzos. Le premier qui appuie gagne. Attention ! tout faux-départ est éliminatoire.

Regard rivé à l'écran géant qui plane au-dessus du stade, Adolhit est crispé. De grands chiffres verts affichent le compte à rebours.

Dans un bureau du nouveau Ministère du Civisme et de la Participation Volontaire, Jérémiah a le regard rivé à un écran qui l'épouvante ; il voit les électrowatts s'afficher ; ses mains sont bloquées dans des fourreaux métalliques connectés à la centrale d'électrowatts. La douce voix féminine de la machine répète : « Pouvez-vous me révéler la source de vos enquêtes ? ». De grands chiffres verts affichent le compte à rebours.

L'essentiel est de participer !

Affalé sur le gros bouton rouge fluo, Adolhit est emporté par les hurlements enthousiastes de la foule, il a appuyé le premier sur son bouton, et sa Grande Maxime totalise des centaines de millions de Like ; l'écran le désigne WIN !

Dans un bureau du nouveau Ministère du Civisme et de la Participation Volontaire, affaissé sur une chaise, Jérémiah ne pourra plus jamais répondre. Il a été carbonisé par les électrowatts. L'écran affiche LOSE !

NOBLE ART

L'heure fatidique approchait, celle du combat décisif, du match d'une vie, dont l'issue pouvait propulser le vainqueur au firmament, ou précipiter le perdant dans les ténèbres de l'oubli. Pour Lucas, l'enjeu était simple et vertigineux, s'il battait son adversaire du soir, il deviendrait champion du monde de boxe anglaise, le plus grand titre dont on puisse rêver. A présent, il n'était plus question de reculer, le rendez-vous avec l'histoire se trouvait au bout du couloir et il ne fallait pas le rater, car il ne se présenterait peut-être pas une seconde fois. « Quand la chance passe, il faut l'attraper au vol. Elle ne tombe pas comme un fruit mûr, au contraire, elle virevolte comme un colibri et ne se pose qu'un instant sur une branche, il faut savoir la saisir car si on la laisse repartir, il y a de grandes chances qu'elle ne repasse jamais. C'est particulièrement vrai dans le sport mais aussi dans la vie », lui répétait souvent son entraîneur.

Silencieux et concentré, Lucas devait patienter encore quelques instants dans son vestiaire. Les secondes lui paraissaient durer des siècles et il se sentait comme un lion en cage. Il noua ses lacets, ajusta son short, recouvrit ses mains de fines bandelettes blanches, puis enfila ses gants de boxe. Il regarda la porte qui matérialisait la frontière le séparant, pour quelques secondes encore, de la salle remplie à ras bord de milliers de spectateurs survoltés. Soudain, les lumières s'assombrirent, plongeant le public dans une obscurité parsemée de légers reflets bleutés. Une rumeur enthousiaste s'échappa de la foule impatiente qui entourait le ring de boxe, ce simple carré baigné de lumière, dont les côtés mesuraient environ cinq mètres chacun, entouré sobrement par trois cordes. Un speaker s'avança et attrapa un micro suspendu à un fil qui descendait du plafond. Il salua le public de sa voix suave, clama que le match qui allait se dérouler dans quelques instants serait l'un des plus marquants de l'histoire de la boxe, puis annonça le nom de Lucas dans un fracas d'applaudissements.

Lorsqu'il entendit son nom, Lucas, qui était assis sur une petite chaise, se dressa d'un bond sur ses jambes, qui lui parurent aussi molles que deux boules de coton. Il sentit que son cœur battait à rompre sa poitrine, que son ventre se contorsionnait et que sa mâchoire se raidissait. Il tenta de combattre le stress, qui gagnait chacun de ses membres, en prenant une grande inspiration. Il poussa finalement la porte et s'avança dans le couloir qui lui parut interminable, avant de

traverser un nuage de fumée, puis de pénétrer enfin dans la salle mythique du Madison Square Garden à New York. C'est dans cette enceinte que flottait l'âme de la boxe et que s'écrivaient les destins des plus grands champions, couronnés lors de combats homériques. Tous les rêves pouvaient s'y réaliser et ce soir, Lucas, le jeune provençal, « le minot », comme l'appelaient ses parents, venait défier le champion du monde américain sur ses terres. « Tu n'as rien à leur envier aux américains, ni leurs hamburgers, car nous avons l'aïoli qui est bien meilleure, ni la statue de la liberté, car la bonne la mère te protège », lui avait dit sa grand-mère avant qu'il ne prenne l'avion pour s'envoler vers les Etats-Unis.

Il pénétra lentement dans la salle, accompagné par les accords métalliques d'une mélodie jouée sur une guitare électrique. C'était sa musique préférée, choisie spécialement pour marquer son entrée. Le visage fermé, extrêmement concentré, il avança en se frayant un chemin jusqu'au ring. « Quelle ambiance ! Nous allons assister à un match qui s'annonce extraordinaire ! » Hurla dans son micro un journaliste vêtu d'un smoking noir, qui se tenait assis près de l'un des bords du ring. Lucas pensa à son idole, Marcel Cerdan, celui que l'on surnommait autrefois « le bombardier », magnifique champion aux poings de feu et à la mâchoire d'acier, dont la photographie en noir et blanc trônait sur sa table de chevet à la maison. Elle était si loin la maison, fouettée par le mistral et polie par le soleil de la Méditerranée, mais il fallait rester concentré et ne pas s'appesantir. Lucas se souvint de tous ceux qui avaient tenté de le décourager, par leur incompréhension ou leur défaitisme. « Tu vas te faire casser la figure », « tu auras le nez tout plat », « ce n'est pas fait pour toi » avait-il souvent entendu, sans jamais baisser les bras, préférant écouter son cœur, qui le guidait comme une petite voix intérieure. D'ailleurs, il fallait en avoir du cœur pour être là, car le champion qu'il allait affronter était un dur, qui ne laisserait pas filer son titre si facilement, et qui cognait fort.

Pourtant, Lucas savait qu'il ne suffisait pas de cogner, et que la boxe n'avait rien à voir avec une bagarre entre deux personnes éméchées à la sortie d'un bar. C'était un combat avant tout contre soi-même car en affrontant l'autre, on combattait ses propres doutes, et l'on surmontait sa propre crainte. C'était aussi une bataille tactique, il fallait savoir faire preuve de stratégie comme dans une partie d'échecs, afin de toucher son adversaire sans se faire toucher, de viser juste tout en passant entre les coups, comme on se faufile entre les gouttes sous une pluie battante. Comme dans la vie, il fallait savoir tenir bon malgré les chocs, laisser passer la tempête, et toujours repartir de l'avant, sans jamais baisser la garde. Lucas savait tout cela, et il savait aussi que pour gagner il ne fallait pas ménager ses efforts. Il s'était entraîné durant des heures, chaque jour, travaillant ses déplacements sur la pointe des pieds, comme un danseur, pour devenir insaisissable, répétant mille fois les directs, crochets, uppercuts, pour piquer son adversaire comme une abeille. Il se remémora toutes les séances de course à pied, parfois sous la pluie ou contre le vent, tous les coups encaissés, tous les conseils de son entraîneur, ainsi que les encouragements de ceux qui avaient commencé comme lui, dans le petit club de boxe de son quartier ; une modeste salle aux murs défraîchis, qui sentait la sueur et la chaussette mais qui par-dessus tout, possédait une âme. C'est là qu'il avait appris la boxe et bien d'autres choses, là où Antoine, Nassim, Angelo, Yvan et Piotr, laissaient toutes leurs différences à l'entrée, pour se rassembler autour du sport, de l'effort et du partage. Grâce à la boxe, Lucas connaissait mieux les autres, et se connaissait mieux lui-même.

Soudain, Lucas entendit deux coups vifs qui retentirent derrière lui. Une seconde plus tard, sa mère ouvrit la porte de sa chambre.

-Que fais-tu encore debout avec tes gants de boxe accrochés aux mains ? Il est l'heure d'aller te coucher, tu as cours demain. Tu iras au club de boxe mercredi soir !

Les mots de sa mère tirèrent Lucas de la scène créée par son imagination, et le ramenèrent à la réalité. Autour de lui, les visages des spectateurs ne figuraient que sur des posters accrochés aux murs ; le ring, c'était son lit, et la musique sortait des enceintes de sa minuscule chaîne hi-fi. Lucas ne deviendrait sûrement jamais champion du monde, mais ce n'était pas le plus important. Ce qui comptait vraiment c'est que mercredi, dans la petite salle de boxe de son quartier, il s'entraînerait avec passion et passerait un bon moment, autour de valeurs fraternelles, grâce au sport qu'il aimait le plus, la boxe anglaise, le « noble art ».



TEXTE 25

PARTICIPER C'EST GAGNER

A l'heure où tout s'endort,
Où le silence vêt la nuit,
Je sors
Et avec mes amies, je défis mes ennuis

Je fortifie mon courage
Et aiguise ma lame
J'affronte mes peurs avec rage
Et résiste à mes larmes

Avec elles, veille mon cœur
Du regard je les dévore
Tantôt elles forment une fleur
Tantôt je vois toute une flore

Elles habitent mes yeux
Et illuminent mon âme
Du haut des cieux
Elles rallument ma flamme

Oh que je les admire
Qu'elles m'émerveillent
Ces beautés qui me donnent le sourire
Et m'éveillent

Aucun sommeil ne m'approche
Grands ouverts, mes yeux admirent
A ces beautés ils s'accrochent
Et s'y mirent

Un regard plongé sur une,
Et d'un temps à un autre, un petit verre.
D'une à l'autre en passant par la lune,
Et dans mon âme naît un vers.

Les unes après les autres et je fais un poème.
Un portrait tout craché de ce qui anime mon être,
Un soleil d'une nuit bohème,
Qui dissipe toute peur à naître.

De mes profondeurs
Un être fait de mots
Luit des célestes lueurs
Surgit au milieu de mes maux

C'est tout moi
Moi, dans le silence de la nuit
Contemplant les célestes joies
Et me voyant tel que je suis

Le mot de mes os
Le vers de ma chair
Il descend de haut
Il monte de terre

Cette nuit-là, je l'ai gagné
Dans les ombres, une lumière a surgi
Une, puis deux, puis trois strophes sont nées
Une poésie

Le jour apostrophe
La nuit à petit feu s'éteint
Elle est écrite la dernière strophe
L'aventure tire à sa fin

Une après l'autre elles s'effacent
Et quittent le ciel
Elles s'éclipsent sans laisser une trace
Derrière elles

Quelques-unes s'entêtent
Et restent là encore
Le soleil s'apprête
Elle arrive l'aurore

Toutes finissent par s'en aller

Par disparaître
Les cieux se sont vidés
De ses merveilleux êtres

Le voile sombre se déchire
La lumière fend l'horizon
L'ombre fond comme la cire
Et affranchit les maisons

La vie recommence à naître
Les lumières avancent et les chants s'entonnent
Peu à peu sortent les êtres
À leurs travaux ils s'adonnent

A l'heure où tout s'éveille
Où se mêle au matin le vacarme
Où chante le coq à merveille
Je repose mon âme.

A ce céleste concert
J'ai pris part
À ce rendez-vous de vers
Voici ma part

Quelle nuit de victoire !
C'est gagné !
J'ai participé
Au revoir !

PARTICIPER, NE VEUT PAS DIRE GAGNER !!!

L'important c'est de participer
Qu'est-ce que j'aime écrire
Quelle joie ! J'ai envie d'en rire
J'adore « poétiser »

Ecrire, c'est quelque chose de libérateur
Ce n'est pas un purgatoire !!!
Cela donnerait presque envie de boire
Mais je préfère encore voir

Voir à travers les vitres
Celui qui écrit
Qui ose dire OUI à la vie
Et j'en ferai un titre

Une ode à la vie
Une vie où je jouis
Une vie où je ris
Une vie qui me rajeunit

Tout est dans la tête
Il paraît
Je préfère encore et toujours faire la fête
Rester jeune, c'est possible, il semblerait

Rien n'est plus beau et plus fort que vivre
Alors pourquoi avons-nous besoin de nous rendre ivre ?
Nous nous sommes incarnés

Alors nous avons pu qu'à nous aimer

Aimer et être aimé
En voilà donc une belle mission
Je ne parle pas là d'une certaine fusion
Mais plus d'un Amour connecté

Un Amour
Doux et sincère
Un Amour qui soit lourd
Et bien sûr qui me permettrait de m'envoler dans les airs

J'aimerais ressentir cela
Le toucher de peau à peau
Un toucher de cœur à cœur, qui me ferait rester là
Et où je n'aurais besoin de dire mot

Les mots
Toujours les mots
Nous Humains, on adore parler
Alors que parfois il suffirait de ne pas communiquer...

Nous pourrions nous comprendre
Sans forcément être là à attendre
Ad vitam aeternam
Parce qu'alors qu'est-ce qu'on rame !!!

Regarder, par exemple, les animaux
Communiquent sans mots
Parfois, ils font juste le gros dos
Ou bien chantonnet le DO

Nous, Humains
Avons tout
Et pourtant main dans la main
Ça ne fait pas tout ...

Nous nous sommes compliqués la vie
Alors qu'en fait, elle est juste jolie
Elle peut être douce
On pourrait même en faire une soirée mousse

Etant adulte, je trouve que l'on s'amuse moins
Que de responsabilités à n'en plus finir...
Mais où est donc passé le rire ???
Et aussi, on oublie de prendre soin...

Soin de son soi intérieur
Si je ne fais pas attention, alors je meurs...
Alors qu'au fond, on a tous en nous un rieur
Qui ne cherche que le bonheur

Ah le bonheur
Encore des mots...
Qu'on a du mal à exprimer à travers nos propres maux
On regarde toujours le leur...

Alors que se créer soi-même
Sa joie intérieure
Son feu qui sème
Et ne faire vivre que le rieur

Le rieur
N'est pas un petit joueur
C'est celui qui cherche le bonheur
Grâce à sa sueur

Il se le crée
Il se l'invente
Il ne se vante
Et pourtant, il ne fait qu'avancer

Avancer sur son che-MAIN
Qui main dans la main
Avance avec d'autres Humains
Auxquels il tient !!!



TEXTE 27

LES POISSONS NE PLEURENT PAS LA NUIT

Je suis un écrivain à succès, indiscutablement. Mon œuvre parle pour moi. « C'est factuel » comme disent les bien-causants.

Vingt-six romans, presque tous des best-sellers : prix des analphabètes cette année-là avec « *Un seul hêtre vous manque et tout est des peupliers* », deux ans plus tard le prix des campeurs omophages avec « *J'aime le son du porc le soir au fond des boas* », puis un Goncourt amplement mérité pour « *Longtemps je me suis douché de bonne humeur* », Goncourt qui m'a été volé pour de grotesques accusations de plagiat que j'ai balayées d'un revers de main, la droite pour être précis – vous voyez que je ne vous cache rien – malhonnête action de dénigrement, cabale puante menée par la secte Sartrienne- hédoniste qui ne m'a jamais pardonné d'avoir appelé ma chatte Simone.

Des ouvrages traduits en zoulou primitif, en gaélique précolombien, en morse : nul ne peut contester la place importante que mon œuvre tient en France, je dis importante pour ne pas dire fondamentale, je dis en France pour ne pas dire dans le monde. Je suis modeste, que voulez-vous, on ne se refait pas.

Cette brève présentation pour que vous puissiez, vous, lecteurs fidèles, prendre conscience de la profondeur du drame que je vis aujourd'hui : je suis totalement incapable d'écrire le vingt-septième roman que je dois – sous peine de sanction financière désastreuse – à mon éditeur avant quinze jours.

Cet état de fait est-il la conséquence du Covid qui m'a tenu alité pendant deux mois et m'a fait prendre des lanternes pour des vessies pendant six – confusion entraînant de douloureuses brûlures – ? Peut-être du départ de ma femme qui m'a quitté pour ma maîtresse ? Ou du retour dans ma vie d'une fille que j'avais jadis reconnue et depuis longtemps oubliée ? Je ne saurais dire mais la réalité s'impose : je ne puis m'en tirer seul.

J'entends bruire à mes oreilles attentives vos souffles courts que l'émotion émotionne et de façon subliminale la phrase clé : « Alors, fais-toi aider. » J'acquiesce mais où trouver un non-blanc (on peut dire nègre mais à voix basse) qui ait assez de talent pour une production de

qualité et assez d'honnêteté et de discrétion pour ne jamais – au grand jamais – dévoiler son rôle. Ce que je ne supporterais pas et qui entraînerait de ma part une tentative de suicide, avortée bien sûr – il ne faut rien exagérer – mais réelle.

C'est alors qu'une inspiration divine, si on croit en Dieu ou subite si on n'y croit pas frappa mon esprit : « Il y a Chat GPT ! » Eurêka ! m'écriais-je à l'égal d'Einstein prenant une pomme sur la tête en sortant de son bain. Eurêka ! répétais-je pour être sûr d'être bien entendu et je me jetais dans l'aventure avec la vigueur d'un lapin sur sa lapine par un frais matin d'avril dans le gazon verdoyant – c'est juste un exemple –

J'imposais à Chat – prononcez dchatte sinon vous avez l'air d'un plouc – les personnages : deux hommes, deux femmes dont l'une veuve quatre fois et une chèvre. J'imposais un style : une enquête policière menée par le commissaire Grassouillet, pipe en bouche. J'imposais la nature de l'intrigue, une histoire d'amour, de tromperie, de meurtre, un brin d'érotisme, un filet de romantisme. J'imposais la longueur, entre cent et cent cinquante pages. Je mixais le tout, tapais ma demande et me servis un café : équitable, solidaire et écoresponsable à 235 Euros le paquet. Ce ne fut pas long, douze secondes après s'affichaient les premières lignes

Dans les rues labyrinthiques et brumeuses de la ville le mystère se cache dans l'ombre des réverbères défectueux, témoins silencieux de transactions douteuses. C'est là, entre les néons clignotants et les égouts nauséabonds que le commissaire Grassouillet fut entraîné dans une affaire aussi absurde que dangereuse...

Je ne vous en dis pas plus, vous achèterez le livre (édition Depaques, parution fin octobre, 23 Euros.) Je ne vous dévoile que le titre

« Les poissons ne pleurent pas la nuit »

Croyez-moi ou pas mais ce roman j'en suis fier. Je pense que je continuerai ainsi. J'en suis l'instigateur, le coauteur et comme l'a dit un soir de débauche le baron Paul de Coubertin, le petit cousin du côté maternel de Pierre, à un compagnon de beuverie qu'il prenait pour Victor Hugo : « L'important c'est de barbiciter, euh... parcibiter non ! brati... Oh zut ! »

QUIPROQUO

Hier c'était un grand jour. On a fêté mon 90^{ème} anniversaire. Tous les pensionnaires de la maison de retraite étaient là, ainsi que les infirmières et aides-soignantes, si dévouées et si charmantes. J'avais souhaité que cette petite cérémonie se fasse à 18 h dans la grande salle à manger. J'avais aussi insisté pour payer moi-même les fleurs, le champagne et les petits fours. Il faut savoir être à la hauteur de l'évènement et recevoir dignement. J'étais certain que ce serait très convivial et que la Directrice, qui est une personne adorable, prendrait la parole pour se féliciter d'avoir parmi ses pensionnaires quelqu'un d'aussi dynamique que moi. Il est vrai qu'à 90 printemps je ne suis pas encore trop délabré. Je continue à jouer au bridge et aux échecs, j'écoute de la musique classique et j'adore me plonger dans un merveilleux roman d'amour, en sirotant une petite eau de vie de poire. Ça maintient en forme.

A 18 h15 tout le monde était réuni pour la petite fête et c'est là qu'on a vu débarquer le Maire. J'ai été un peu surpris de sa présence car je ne l'avais pas invité. Je suppose que quelqu'un a voulu me faire la surprise. Comme surprise c'est réussi ! Il est gentil le nouveau Maire. Il fait très jeune homme de bonne famille et donne toujours l'impression de sortir d'une réunion mondaine, d'un dîner d'anniversaire à la Préfecture ou d'une garden party. Il serait parfait pour tenir le rôle de Julien Sorel dans le Rouge et le Noir. Il a de l'élégance et parle avec distinction en choisissant ses termes. Il a été élu il y a un an et il prend sa tâche très au sérieux. Il est présent partout où sa présence n'est pas indispensable. Un nouveau commerce vient de s'ouvrir dans la commune, il est là pour la photo. Il y a des noces d'or à fêter, il s'invite à la cérémonie. Le toit de l'école vient d'être refait, il pose devant le photographe avec les ouvriers et il est encore présent sur toutes les pages du bulletin municipal. Comme ça on ne peut l'oublier ou le confondre avec quelqu'un d'autre. Mais c'est avant tout un poète qui ne rate jamais une occasion d'évoquer dans ses discours sa chère Bretagne natale. Cet homme distingué a donc salué tout le monde en faisant un beau sourire à tous et en disant un mot aimable à chacun. Il s'est aussi excusé d'être légèrement en retard sur l'horaire prévu. Puis comme tout le monde faisait cercle autour de moi qui suis assis dans un fauteuil roulant suite à une méchante sciatique, il en a conclu que j'étais celui pour lequel il avait écrit un beau discours

parsemé, comme toujours, d'allusions à sa terre natale. Il s'est avancé vers moi, souriant. Je ne l'avais jamais approché d'aussi près. J'ai répondu à son sourire. Il a commencé :

-Ah, cher Monsieur , je suis très heureux....

Notre Maire est quelqu'un d'heureux, de constamment heureux. A chaque fois qu'il commence un discours il dit qu'il est heureux d'être là, que ce soit pour le dépôt de gerbes du 11 novembre, pour le départ à la retraite d'une employée municipale ou pour le tirage du loto communal, à chaque fois il est heureux.

-Ainsi , c'est vous que nous honorons aujourd'hui ? m'a-t-il demandé.

J'ai fait oui de la tête.

-Eh bien , cher Monsieur , je suis très heureux de serrer la main d'une personne aussi bien conservée que vous l'êtes , a-t-il poursuivi. Bravo, vous ne faites pas votre âge.

J'ai apprécié la remarque.

Et ce disant il s'est tourné vers la Directrice de la maison de retraite pour la féliciter de ses bons soins qui maintiennent dans une forme éblouissante les pensionnaires de son établissement. Et il a ajouté que toute municipalité qui se respecte devrait avoir une maison de retraite comme celle-là, si agréable et si bien tenue, car les personnes âgées sont la mémoire de notre pays et qu'il faut en prendre grand soin. C'était tellement beau et con que tout le monde a applaudi. Madame Berthe Lefort, toute rougissante, lui a répondu en souriant ostensiblement du dentier.

On a apporté le champagne et les petits fours, c'est le signal du début des festivités. Mais auparavant j'ai senti que j'allais avoir droit, comme il se devait au discours du premier magistrat de notre commune, discours spécialement écrit pour moi. Je dois dire qu'il n'a pas été avare sur les images poétiques. J'en ai fait le plein.

Compte tenu de mon âge il a tenu à préciser que je n'étais sans doute plus le joyeux petit bourdon qui voltigeait de fleur en fleur pour les butiner toutes et que certaines dames avaient sans doute jadis connu. Puis il a tenu à me comparer à un solide et indestructible phare breton, comme celui de la Jument à Ouessant en mer d'Iroise qui lutte courageusement contre les tempêtes de l'océan et qui résiste bravement, année après année, aux assauts de l'âge. Il a ajouté ensuite que je ressemblais à l'un de ces menhirs de Carnac qui ont traversé les siècles sans sourciller et qui peuvent encore pour longtemps regarder l'avenir avec confiance. J'ai trouvé que toutes ces images étaient assez bien trouvées et plutôt flatteuses. Il a précisé pour terminer qu'il souhaitait pour sa part arriver au même âge que moi en aussi bonne forme. Je le lui souhaite aussi. Et n'ayant plus rien à dire, il a levé son verre en disant.

- Je souhaite donc une très longue vie et tous mes vœux de bonheur à notre si sympathique centenaire du jour.

Là, il y a eu comme un flottement. Il n'a eu droit à aucun applaudissement. Nous nous sommes tous regardés un peu interloqués et légèrement hilares. Lui aussi ne comprenait pas que ses si belles images poétiques n'aient pas provoqué l'assentiment général. Comme on dit : il y avait comme un os et j'en ris tout seul intérieurement. Pour un loupé c'est un loupé de première . C'est Madame la Directrice qui est intervenue.

-Monsieur le Maire je crois qu'il y a une légère erreur de date: monsieur Auguste Legrand n'est pas notre centenaire. Nous fêtons ce soir seulement son 90ème anniversaire.

-Mais , je croyais que j'avais aujourd'hui un centenaire à honorer... a dit Le Maire tout confus avec sa petite voix de caramel mou.

-Oui ! C'est ce que nous avons prévu de faire dans huit jours pour Monsieur François Lecoin que vous apercevez là-bas en bout de table. C'est le monsieur avec une barbe blanche et une chemise bleue qui vous fait un petit coucou de la main. C'est à l'occasion des cent ans de ce monsieur-là que je vous ai invité, à dire quelques mots, a-t-elle conclu avec un beau sourire, mais je ne vous avais pas invité aujourd'hui !

- Oh ben m..de !!! a lâché le Maire. Me tromper à ce point !

Dans la bouche d'un homme aussi distingué il est des mots qui prennent une incomparable saveur.

-Désolé, Désolé, cher Monsieur, a répété Le Maire en se tournant vers moi et en se rattrapant sur le fil. Je suis certain que dans dix ans vous ferez vous aussi un centenaire très présentable.

C'est nul comme excuse mais je l'ai tout de même réconforté

- Ce n'est pas grave, Monsieur le Maire. Tout le monde peut se tromper. **L'important c'est de participer** , vous ne croyez pas ?

Je l'ai invité à repasser dans dix ans en lui affirmant que cette fois il aurait tout juste. J'en ai profité pour lui glisser à l'oreille qu'une telle erreur s'appelait un quiproquo

- Oui, oui , je sais , a-t-il répondu. Je suis navré d'avoir commis un tel pro-quo comme vous dites. C'est sans doute une erreur de mon service de communication ; j'en toucherai deux mots à ma secrétaire. Et je vous prie de bien vouloir me pardonner pour cette énorme bévue, La fatigue sans doute...a-t-il fini par dire.

Nous l'avons tous excusé. Il a fini son verre, a dit qu'il se retirait car il avait une réunion importante. Personne ne l'a cru. Nous lui avons tous donné rendez-vous pour dans huit jours. Nous, on a commencé la fête. Ce fut très réussi. Ce petit quiproquo avait mis l'ambiance.

A y repenser, une chose m'amuse : personnellement je me mets à la place de notre Maire qui va être obligé de réécrire tout son discours et de trouver pour dans huit jours de nouvelles références poétiques à la Bretagne. Pas question de nous resservir le phare breton dans la tempête ou les menhirs de Carnac, ce serait une insulte. Il a du boulot sur la planche le gamin. Il va falloir qu'il fasse du neuf ! Oui, il est parfois bien difficile d'être Maire et poète à la fois !!!

REVERS DE MEDAILLE

Mais qu'est-ce qu'elles ont réussi de plus que moi ? Elles sont là, à se pavaner sur leur podium de champion, toutes exultantes de leur victoire. Moi aussi, j'ai tout donné. Et bien plus qu'elles, encore.

Regardez-la, la Daniela. Toute en sueur et en larges sourires. Quand je pense que, si elle n'avait pas décroché trop tôt des starting-blocks, j'aurais pu gagner. J'étais bien partie ; comme je m'y suis préparée, depuis des années : A fond sur l'impulsion du pied droit, au moment où, bourrée d'adrénaline, je perçois les infimes prémices du souffle du starter. Oui, sans ce faux départ, à coup sûr, je terminais en tête sur le premier tour.

Eleonora, la deuxième, je la connais bien. On s'entraîne dans le même club d'Arco di Trento. Je croyais qu'on était amies. Et au plan sportif, je la respecte. Elle mériterait sa médaille, si elle ne m'avait pas trahie. Ah, elle peut être fière de sa prouesse ; ça oui ! J'ai bien vu comment elles ont joué collectif, pour faire échouer mon échappée du dernier tour. J'étais à fond. Des années et des années que je performe de courses en courses. J'étais la meilleure à ce moment-là. La meilleure, de toutes, je vous dis. J'entendais les acclamations venant des gradins. Quand votre nom est scandé, comme ça, par des milliers de spectateurs, ça vous galvanise, pour sûr. Ça joue sur le mental, pour aller chercher les restes d'énergie dans les moindres recoins de votre corps. Quand je les ai vu me dépasser toutes les deux à la corde, pour me faire barrage, j'étais anéantie. Tout se bousculait dans ma tête. Pourquoi me faire ça, à moi ? Je ne demandais pas, qu'elles me laissent gagner. Mais au moins qu'elles respectent ma performance. J'ai aussi le droit d'aller au bout, et de montrer mon talent de sportive accomplie.

Je suis une compétitrice, vous savez. Depuis l'âge de 8 ans, je suis sur les pistes tous les jours, par tous les temps. Pas de copines, pas de copains, pas de famille. Les entraînements, rien que les entraînements. J'ai tout sacrifié. J'ai gagné des courses, bien entendu. Mais cette finale, je voulais vraiment la gagner. Mon coach m'y avait bien préparée. Il est bon, vous savez. C'est lui qui entraîne Francesco Mennea. En un mot, j'étais prête. Mais Stépania était là.

La voilà sur la plus haute marche, avec l'or qui vient s'encorder à son cou, pour éblouir sa poitrine. Je la déteste. Elle est douée, c'est certain. Mais je ne sais pas pourquoi la presse sportive s'est entichée d'elle, au point d'en faire LA star de l'athlétisme italien. Qu'est-ce qu'elle a de plus que moi ? Je suis mieux foutue, je parle cinq langues, et je suis plus jeune qu'elle. Elle est blonde, c'est ça ? Ok. Je suis brune, mais à part ça ? Moi aussi, j'ai fait de la pub pour mon équipementier. Alors pourquoi elle ? Quand elle est là, à minauder devant les micros, c'est carrément du hors-jeu. Toutes les caméras sont sur elle. Nous les autres, on n'existe pas. Autant aller aux oranges et rentrer aux vestiaires.

Alors tout de suite, au moment où le juge-arbitre vient me remettre mon bon de participation pour cette quatrième place, c'est vraiment le pire instant de ma vie. Ma vie de sportive, mais aussi ma vie de femme.

Et je le vois leur petit regard plein de compassion et d'orgueil. Elles me toisent du haut de leur podium. Je méritais bien d'y être à votre place ! Mais pourquoi cet échec ? Ça fait mal. Qu'est-ce qui m'a manqué aujourd'hui ? J'avais tout pour gagner : la puissance, le physique, le mental, l'entraînement, la connaissance de la piste, les meilleures chaussures, la gestion du stress, la gagne, l'énergie, la confiance, la légitimité.

L'humilité, peut-être... ?

SEPARATION

Ils parcourent des chemins
depuis trois nuits d'affilée
le long des contrées arrosées
par le fleuve boueux
pour trouver une eau profonde
au milieu des forêts brûlées.

Et de tous côtés déjà
ils ne sentent plus ni l'ombre de la nuit
ni la brise glaciale sur
leurs jambes lourdes,
leurs visages ternes,
toujours plus languissant,
vagabonds affaiblis
par les désastres de la guerre
en écho de la tristesse des villages du nord
sans trace d'humains.

En un éclair,
l'ennemi les a fait fuir.
Des monts vaporeux où ils ont pris le deuil,
les ordres militaires les pressent de partir.

Dispersés parmi les saules, ils n'entendent plus
chanter les oiseaux,
à peine le printemps arrive
qu'ils s'éclipsent.

Ils sèchent le sang de leurs habits

entre des rochers blancs
dont les contours
les dépècent
des couleurs de leur jeunesse.

Les nuages flottants défilent
au-dessus des refuges
où ils s'assoupissent près
de leurs parents, enfants et amis
encore vivant
quand il leur revient les pensées
des pavillons de leur pays natal
parmi les débris des tuiles.

Isolés dans les trouées des haies
lorsque glissent les feux
des guerriers qui les pourchassent,
ils ont les regards éteints de ceux qui songent déjà
à leurs maisons et leurs stèles de jade ensevelies sous la poussière.

Sous les roches secrètes, près des torrents anciens,
ils veulent oublier les désastres et les supplices
qu'aucun encens ne peut chasser ou apaiser
même dans la brume odorante.

Les recruteurs indifférents à leurs douleurs
les poursuivent cruellement jusque dans les temples
où ils ont déposé leurs offrandes à la lune aux confins
des frontières.

Décus par les rêves de gloire militaire
ils installent des remparts de fortune pour les isoler
sous forme d'anneaux de branchages noircis
dans les plis des collines
où ils ont perdu leurs talismans d'armoïse.

« L'important c'est de participer
à la défense des terres anciennes
au pied des montagnes de l'est »,
leur a dit l'empereur Chu
dont la salle de lecture et de prière est proche
de l'étang aux lotus et nénuphars.

Dans les fracas
les jours suivent les jours

les nuits suivent les nuits
ils n'entendent plus le murmure
des ruisseaux et trouvent l'insomnie
au gré des couleurs des monts
remplis de soldats
qui se pressent malgré leurs provisions et leurs armes
clairsemés.

Désormais inlassablement,
ils retournent comme des barques flottantes
dans la tristesse et la profonde douleur
en rêve d'un séjour sans errance.

LE TEMPS D'UNE MARSEILLAISE

Hissées au sommet du mât par des bras vigoureux, les trois couleurs de la France se contorsionnent puis se mêlent en d'élégantes volutes virevoltant au vent ainsi qu'un foulard agité d'un bateau. Je relève le menton avec fierté, souriant de toutes mes dents sous les vivats du public qui m'applaudit à s'en faire rougir les mains et scande mon nom. La médaille d'or vient de m'être remise et voici l'instant solennel, ultime épisode d'un moment si souvent sollicité par mon imagination : la Marseillaise, qui va être jouée pour moi !

Mais est-ce bien le cas et ai-je bien tout compris ? Tout ce cérémonial ne serait-il pas le fruit d'une fantaisie, d'un caprice de ma part ? Ai-je vraiment gagné aujourd'hui ou bien ne serait-ce pas qu'un rêve, un simple et stupide rêve de ce que j'aurais aimé vivre ? Sinon, comment expliquer ma présence sur la plus haute marche de ce podium ? C'est tellement inconcevable lorsque l'on connaît mon histoire. L'hymne national va retentir et me voilà revivre celle-ci en accéléré, durant les soixante secondes de cette musique martiale qui évoque mon pays dès les premières notes.

« Allons enfants... ». Tout gamin en effet, j'aimais courir. Pour aller à l'école, pour me rendre chez mes grands-parents, pour sortir acheter le pain. D'une espèce de jeu auquel je m'étais pris au début, c'était vite devenu une habitude, ensuite une nécessité. De sorte que vers l'âge de douze ans, mon professeur d'éducation physique avait repéré en moi ce qu'il nommait pompeusement de la graine de champion. Je n'étais pas véloce, mais je courais longtemps et régulièrement ; ce fut donc tout naturellement qu'il m'initia à la technique de la course de fond. Les années passant, je me spécialisai dans le demi-fond et me réservai plus particulièrement pour le mille mètres, distance qui me convenait parfaitement et sur laquelle, je dois le reconnaître, j'obtins rapidement de bons résultats, en cadet puis en junior.

Les années passèrent et ma notoriété grandit avec moi, à présent gaillard d'un mètre quatre-vingt-cinq, longiligne comme il se doit mais doté d'une bonne musculature, d'un visage que mes parents disaient avenant, surmonté d'une coupe de cheveux blonds forcément raccourcis

pour les besoins du sport, mais avec la coquetterie d'une légère frange sur le front qui, d'après la gent féminine, me conférait quelque particularité voire, paraît-il, quelque charme. Ma réputation passa du département à la région et à vingt-quatre ans atteignit le pays tout entier. C'est à cet âge, m'avait-on dit, qu'à l'apogée sur le plan physique venait s'ajouter le début de la maturité nécessaire à la parfaite maîtrise d'une course. Comme un fruit d'été juteux et pulpeux, j'étais donc mûr !

« Le jour de gloire est arrivé... » un mardi – j'en ai encore un souvenir très précis – lorsque je reçus ma sélection pour les prochains Jeux Olympiques. Quelle consécration ! Pour moi, c'était une véritable victoire car après un titre de champion de France acquis l'année précédente, j'avais encore peu d'expérience internationale et j'étais désireux – et impatient – d'avalier le monde entier ! Et quel athlète ne rêve-t-il pas des Jeux Olympiques, événement majeur de la vie de tout sportif de haut niveau ? J'étais aux anges, évidemment, même si cette reconnaissance s'accompagnait irréversiblement d'un entraînement quasi-militaire lié à une vie spartiate.

« ... vos fils, vos compagnes... » Le revers de la médaille, c'était bien là : alors que Léa, ma copine à cette époque, était ma première supportrice et la plus enthousiaste pour m'inciter à suivre à la lettre les prescriptions de mon entraîneur, elle supporta avec difficulté nos séparations fréquentes et, je m'en suis rendu compte trop tard, s'en est malheureusement lassée. Le prix à payer, sans doute.

Il me faut également avoir une pensée spécifique pour l'admiratrice un peu particulière qu'était ma sœur. Amélie était de deux ans ma cadette et s'était consacrée à une autre discipline aussi physique qu'exigeante : le piano. Elle était douée et son talent commençait à être reconnu. Fière de moi, elle faisait tout pour me présenter à ses amies qui, je suppose, étaient attirées par ce jeune homme un peu timide quoique parfaitement sociable. Je dois avouer que j'ai su parfois abuser de la situation... Elle n'était pas perdante non plus puisque je n'ai pas manqué de lui faire rencontrer certains de mes collègues athlètes... et amateurs de piano.

« Formez vos bataillons... » Ultime fierté : on m'a désigné porte-drapeau de la France pour la cérémonie d'ouverture des futurs Jeux. Une sorte d'hommage de tous mes amis athlètes, et pour moi un aboutissement. « Marchons, marchons ! ».

« Qu'un sang impur... » D'y repenser me glace d'effroi, maintenant que je sais que tout ce qui advint aurait pu être évité, il y a un peu plus de quatre ans, tandis que les spécialistes mondiaux me voyaient en or sur ma distance fétiche du kilomètre, et que mes derniers chronos pouvaient le laisser entrevoir. Quelques semaines avant les Jeux, Amélie voulut faire plaisir à notre grand-père en descendant dans le salon de sa maison le piano d'étude qu'elle utilisait pour s'entraîner dans la chambre qu'elle occupait lorsqu'elle venait le voir, lui qui regrettait de ne jamais l'entendre jouer. Sitôt décidé, sitôt exécuté : j'entrepris de venir un après-midi avec deux amis athlètes, l'un lanceur de poids, l'autre haltérophile, afin de descendre l'encombrant instrument. Tout se passait bien jusqu'à ce que la sangle qui nous aidait à le porter céda pour une raison inconnue ; j'étais devant dans la descente et je pris sur moi tout le poids du lourd piano. Plus précisément, sur la jambe et le pied gauches, qui reçurent presque deux-cent-cinquante kilos lancés d'une hauteur d'au moins cinquante centimètres. La douleur fut telle que je m'évanouis sur le coup.

Lorsque je me réveillai, j'étais dans un lit entre quatre murs d'un jaune délavé, avec en face de moi une vieille photo écornée de la Mer de Glace. A ma droite, une instrumentation composée de cadrans et de tout un tas de boutons. A ma gauche, une infirmière vêtue de blanc, qui m'accueillit avec un sourire douloureux, artificiel, quoique sans doute sincère, qui me fit comprendre immédiatement la gravité de mes blessures et provoqua en moi une peur panique.

- Fracture du tibia en deux endroits. Bon, de ça vous vous en remettrez. Mais... heu... il y avait aussi, surtout... votre pied. Complètement éclaté, une véritable bouillie. Irrécupérable. On a dû vous l'amputer.

Une nausée indéfinissable, puis un trou noir, encore un. Ça ne devait pas être le dernier. D'abord tenter d'accepter l'inacceptable, puis essayer de se reconstruire dans un nouvel avenir, forcément. Est-ce assez de dire qu'il faut de la ténacité, de la persévérance ? Non car il faut autre chose, une forme de folie qui fait déraisonner et poursuivre insensément le but qu'on se fixe, que je m'étais dorénavant imposé et qui allait me guider comme un soleil intérieur : réapprendre à me lever, à marcher, accompagné puis seul, à courir, à gagner, à courir encore et encore, et à la ramener cette putain de médaille.

Alors oui, c'est bien mon visage qu'on verra en première page des journaux demain, avec mon nom conjugué au superlatif. Cette Marseillaise qui vient de s'achever, c'est bien la mienne ! Je partage ce moment avec mon voisin de droite, l'allemand, et celui de gauche, le médaillé de bronze japonais, eux aussi unijambistes appareillés, et les invite à monter à mes côtés sur le degré le plus élevé : aux Jeux Paralympiques qui vont s'achever pour moi en apothéose, où chaque concurrent inscrit est déjà le vainqueur de sa propre adversité, la formule de Pierre de Coubertin – « L'important, c'est de participer » – est dépassée, désuète, insuffisante même si elle est toujours d'actualité. Pour nous les cabossés de la vie, il n'y a qu'une vérité qui nous rend tous égaux : « Participer, c'est gagner ! »

LA TRACE

« Du plus loin qu'elle se souvienne, elle avait toujours aimé dessiner. Dédaignant les jeux des autres enfants, elle s'agenouillait sur le sol en terre battue, et à l'aide d'une pierre aiguisée, elle y traçait inlassablement les mêmes motifs. Au fil du temps, elle avait affiné sa méthode grâce aux morceaux de charbon de bois qu'elle ramassait près du foyer et cachait sous son lit. Sitôt les femmes de la tribu absorbées dans l'une de leurs nombreuses tâches, elle s'entraînait à imiter les gestes ancestraux des chamanes, bien à l'abri derrière un rocher. La fillette avait compris très tôt que son don devait demeurer secret. La seule dans la confidence était Mâ, mais pour rien au monde elle ne l'aurait révélé aux autres femmes. Mâ l'avait recueillie à la naissance, sa mère étant morte en couches. C'est tout naturellement qu'elle avait offert son lait à la petite orpheline, ayant elle-même perdu un nourrisson. Depuis, elle veillait sur la fillette, pourvoyant à ses moindres besoins et lui vouant un amour sans bornes. En son for intérieur, elle pressentait que cette enfant farouche et secrète, cadeau du hasard, serait promise à un grand destin. Elle l'aiderait à tracer sa voie contre l'animosité des membres de la tribu.

Durant la mauvaise saison, la communauté se réfugiait à l'intérieur des terres, privant ainsi la jeune fille de son activité favorite. Il lui faudrait attendre d'innombrables lunes avant que les animaux ne repeuplent la vallée, suivis de près par les hommes. L'hiver, elle s'ennuyait à mourir, sauf dans les rares occasions où elle trouvait un abri où dessiner ; mais elle n'y restait jamais longtemps, le danger aiguisant les sens des femmes, qui la rappelaient à l'ordre dès qu'elle s'éloignait.

C'est au cours d'une de ces migrations hivernales qu'elle rencontra le garçon. Il appartenait à une communauté nomade qui campait au bord du fleuve. Guère plus âgé qu'elle, il semblait lui aussi épris de solitude, ce qui ne l'empêchait pas d'apprécier sa compagnie. De son côté, elle l'aurait écouté pendant des heures, si Mâ ne les avait interrompus au moindre prétexte : non que le jeune homme lui déplaise, mais il arrivait un peu tôt dans la vie de sa fille, qui n'avait pas encore saigné.

A la lueur du foyer, les yeux du garçon brillaient tandis qu'il lui décrivait l'immense lac salé, si vaste qu'on n'en apercevait pas l'autre rive, les coquillages de nacre avec lesquels les femmes

confectionnaient des parures, les lourds oiseaux aux ailes atrophiées, et les grands poissons gris qui s'élançaient au-dessus de l'eau. Un soir qu'ils s'étaient attardés au coin du feu, elle esquissa d'un trait l'oiseau incapable de voler, au risque de se brûler avec le charbon incandescent. En retour, le garçon révéla à la jeune artiste l'existence du Sanctuaire, lieu sacré où les membres de sa tribu communiquaient avec leurs ancêtres.

Malgré la température glaciale et les nuits sans fin, le temps s'envolait à tire d'ailes... jusqu'à ce soir funeste où le chef de l'autre tribu décida de partir vers le nord. La veille du départ, le garçon lui promit de l'emmener dès son retour au Sanctuaire, dont la seule évocation la faisait déjà rêver.

Jour après jour, elle l'attendit avec, au fond du cœur, la crainte de ne jamais le revoir. Le temps s'étirait avec une lenteur désopilante : la température s'adoucit, l'herbe verdit, les bêtes mirent bas sans parvenir à l'accélérer. Durant cette période, elle s'adonna corps et âme au dessin, seul dérivatif à son ennui. Ses progrès s'avérèrent fulgurants, pour la plus grande fierté de Mâ.

Il lui fallut encore patienter toute une bonne et toute une mauvaise saison, avant que le garçon ne réapparaisse enfin. C'était maintenant un homme, ses épaules s'étaient élargies et ses muscles développés. Au regard qu'il lui jeta, elle comprit qu'elle aussi avait changé. Cette fois, Mâ ne fit aucune difficulté à les laisser seuls.

Il se mirent en route à la lune montante de la saison chaude. L'air semblait plus léger, un vent presque doux ébouriffait leurs cheveux tandis qu'ils cheminaient à travers la steppe. Elle ne ressentait aucune peur malgré les bruits de cavalcades des troupeaux et le rugissement des lionnes en maraude. Des saïgas traversèrent le chemin, leur offrant le spectacle de leur course gracile.

Après une marche de plusieurs heures, ils atteignirent enfin le talus rocheux à la forme étrange que le garçon lui avait décrit dans les moindres détails. Après qu'il eut dégagé à la hache les branches épineuses en travers de l'entrée, ils franchirent un porche dont la taille modeste déçut la jeune fille. Le garçon alluma une torche qu'il venait de sortir de son sac, puis guida son amie le long d'un étroit couloir qui s'élevait en pente douce. Ils débouchèrent dans une salle exigüe et basse de plafond. Malgré sa veste en peau, la jeune fille sentit un frisson lui parcourir le corps. Une multitude de gouttes d'eau sourdaient du plafond avant de s'écraser sur le sol avec un bruit mat, qui résonnait étrangement sous les arches de pierre. Comme elle s'attardait, pas très rassurée, son compagnon l'entraîna vers une deuxième salle bien plus vaste que la première. Quand il alluma sa lampe après avoir mouché la torche contre une colonne toute noircie, elle ne put réprimer un cri d'admiration, réfléchi par l'immense voûte. Mais elle n'était pas au bout de ses surprises. D'un geste ferme, le garçon lui saisit la main pour la guider vers le mur, puis lui tendit un roseau ainsi qu'une coupe pleine à ras-bord d'un contenu qu'elle identifia aussitôt. D'un mouvement presque sensuel, elle caressa lentement la paroi, d'abord du bout des doigts, puis avec toute la paume. Elle inspira alors profondément et souffla de toutes ses forces. Tandis que l'air s'échappait de ses poumons, un vertige la prit. Soudain elle réalisa que sa main ne lui appartenait plus, mais qu'elle venait de se fixer pour l'éternité, à la fois ancrée dans le passé et tendue vers le futur. Au même instant, quelque chose remua en elle, un mouvement presque imperceptible... une palpitation si légère qu'elle douta de l'avoir perçue. A son tour, elle prit la main du garçon et la posa sur son ventre. »

Du plus loin que je me souviens, j'ai toujours aimé la mer. A quatre ans, je nageais déjà comme un poisson. Quand on a la chance, comme moi, d'être d'origine bretonne et née au bord de la méditerranée, on a de l'eau salée qui coule dans les veines. Il faut dire que les fées – ou plutôt les sirènes - s'étaient penchées très tôt sur mon berceau, en la personne de mon oncle

paternel, aventurier dans l'âme. Formé à la rude école des Glénans, il avait exploré tous les océans du globe, convoyant des voiliers des Antilles à la côte d'Azur puis réparant des pipelines aux quatre coins du monde, jusqu'à ce qu'il ait amassé un pécule suffisant pour s'acheter son propre bateau et devenir moniteur de plongée.

Homme secret, un peu bourru, il avait souvent le regard absent, comme tourné en lui-même. Ses cheveux drus, son teint buriné par des années de soleil et d'intempéries, sa barbe hirsute trahissaient le faible intérêt qu'il portait à son apparence. Bien que peu loquace, il aimait faire le récit, plus ou moins enjolivé, de ses exploits à sa nièce préférée. En retour, Je lui vouais une admiration sans bornes, qui n'était pas du goût de ma mère depuis qu'elle m'avait surpris la tête dans la baignoire. Elle m'avait saisie par la peau du cou et tirée hors de l'eau, interrompant ainsi mon record d'apnée. Appelée à la rescousse, ma grand-mère invectiva mon oncle en italien, au risque de le faire rougir s'il avait pu la comprendre. Nullement impressionnée, je repris mon entraînement dès que les deux femmes eurent le dos tourné.

Pour mes treize ans, mon oncle m'offrit un baptême au large des calanques. Au bout de quelques semaines, je plongeais déjà à vingt mètres, mais la rentrée des classes mit un terme à mes exploits subaquatiques. Quelle ineptie de m'enfermer entre quatre murs, alors que j'apprenais tant de choses sous l'eau ! Les journées se traînaient avec une lenteur désespérante, je rongerais mon frein dans l'attente des prochaines vacances, qui me ramèneraient sur le bateau. J'y rencontrai des amis de mon âge, Yann et Pascale, tout aussi passionnés que moi, et nous fûmes très vite inséparables.

Été après été, nous gravâmes ensemble les différents niveaux de plongée. Mon oncle fut très fier de ma réussite au monitorat. La relève était assurée !

Vint ce jour dont la date restera à jamais gravée dans ma mémoire. Le neuf juillet 1991, nous avons embarqué, Yann, Pascale, mon oncle et moi, sur le bateau, après nous être frayé un chemin à travers la foule dense des soirs d'été. Je me souviens du moindre détail comme si c'était hier. Lorsque j'ai tourné la clé sur le contact, le moteur a toussé et crachoté à plusieurs reprises, tel un vieux bronchitique, avant de démarrer. Sur le quai, un estivant désœuvré nous observait, je lui ai lancé les amarres qu'il a attrapées au vol, puis j'ai pris la barre. Au fur et à mesure que nous nous éloignons de la côte, le brouhaha s'estompait ; les terrasses prises d'assaut par les touristes se fondaient peu à peu avec les façades des maisons. J'ai mis le cap sur les calanques, et bientôt, la petite station balnéaire s'est réduite à une tache de lumière au loin.

Nous avons mouillé face à la pointe de la Voile, entre Morgiou et Sujiton. Sous le ciel piqueté d'étoiles, l'étendue sombre de la mer s'offrait à nous. A la perspective de découvrir ce lieu dont le seul nom me faisait rêver, je ne me tenais plus de joie. Avant de sauter du pont, mon oncle nous a recommandé une dernière fois d'éviter les coups de palme, pour ne pas soulever les sédiments. Tandis que nous nous enfonçons dans la mer, le long du tombant rocheux tapissé de gorgones orange et bleues, un profond bien-être m'envahissait. La densité du temps semblait s'accorder à celle de l'eau, je me sentais en parfaite harmonie avec le présent, sans plus me soucier du passé ni de l'avenir. Soudain, j'ai aperçu l'ouverture, à moins 37 mètres, comme l'indiquait mon profondimètre. Nous nous sommes faufiletés dans le boyau, progressant les uns derrière les autres, agrippés au fil d'Ariane. Au bout d'environ deux-cents mètres, juste après un coude à angle droit, nous avons débouché dans un lac souterrain à la surface aussi lisse qu'un miroir, qui donnait sur une grotte plutôt basse de plafond. Sous la conduite d'Henri, nous avons poursuivi notre périple jusqu'à une petite plage de galets. En émergeant de l'eau, j'ai été prise de vertige. Un cri d'admiration m'a échappé : à la lueur de nos lampes de plongée, une deuxième salle ornée de stalactites et de stalagmites, au plafond si haut qu'on se serait cru dans une

cathédrale, brillait de mille feux. Je n'imaginai pas autrement la caverne d'Ali Baba ! Nous en avons exploré les moindres recoins, à la recherche d'un autre boyau. Dans le faisceau de la lampe de Yann, se profilant avec netteté sur la paroi, est soudain apparue une main auréolée de rouge.

- Quel est le couillon qui a tagué la grotte !? s'est exclamé Henri.
- On dirait une peinture préhistorique ! l'a coupé Pascale.

Sans plus réfléchir, je me suis approchée, et d'un geste presque sensuel, j'ai caressé la paroi, d'abord du bout des doigts, puis avec toute la paume, recouvrant ainsi la main fixée dans le pigment. Au même instant, quelque chose à remué en moi, un mouvement presque imperceptible...

Je vous dois un aveu, ma fille n'est venue au monde que deux ans plus tard. Mais à Marseille, on aime bien enjoliver la vérité. Demandez à mon oncle Henri, ce n'est pas lui qui me contredira. Dommage qu'il nous ait « effacés » de sa découverte. Mais l'important, c'est de participer !

TU N'ES PAS LE SEUL A EXISTER

Le cœur bat, cogne, il s'affole
La tête tourne, les yeux papillonnent
Les pensées heureuses s'envolent
La peur et l'angoisse fusionnent.

Es-tu sûr de toi ? es-tu prêt ?
Cette question s'impose
Quand tu ne souhaites que gagner
Malheureusement rien n'est plus rose...

Réfléchis, est-ce si important ?
Est-ce vital, vraiment ?
Tu ne vises que cette victoire, à d'autres !
Pour moi, tu cherches l'apothéose !

Ego surdimensionné,
Regarde autour de toi.
L'important c'est de participer
Même victorieux tu ne seras roi.

Oublie le résultat
D'abord participe de tout cœur
Tu verras que la gloire
Pour chacun n'est pas à la même heure.

Prend patience.
Pour commencer, accepte-toi comme tu es
Ne cherche pas à être quelqu'un d'autre
Tu en seras valorisé.

Imagine-toi en plein désert.
Où sont les gens ?
Qui maintenant va te féliciter ?
Ce ne sera ni les dunes, ni le soleil, ni le vent.

Comprends-tu maintenant
Que ton ego est trop présent ?
Tu oublies que les autres n'existent pas seulement
Pour te porter d'encouragements.

Eux aussi ont besoin de toi
Que tu les considères avec joie
Ils sont las de tes succès
Quand eux sont ignorés !

Je ne te dis pas de cesser tes performances,
Bien au contraire.
Mais participe ! Détache-toi du classement !
Et regarde ceux qui sont tes partenaires.

Le but n'est pas d'écraser
Mais de prendre part
Et surtout d'accepter
Les défaites que tu subiras.

Tout le monde commet des fautes
Car personne n'est parfait
On peut pardonner celles des autres
En étant imparfait.

Tu sais maintenant
Que tout ne tourne pas
Toujours autour de toi
Mais autour de l'instant.

Essaie de nouveau
En considérant plutôt
Les gens au lieu du résultat
Ce sera mieux, tu verras !

Si mon long discours te fatigue
Retiens au moins cette devise :
« L'important est de participer » !
Je ne le répéterais jamais assez.

S'il advient que tu perdes

Ne désespère pas ni ne t'énerves
Souviens-toi de mes mots
Souviens-toi de ton « je » en trop

Car tu ne seras pas le seul participant
A être déçu
Il y a aussi d'autres gens
Qui ressentent cette solitude.

Comprends-tu que tu es entouré ?
Que la victoire ne construit pas toute la fierté
Que tu vois dans les yeux de tes amis
Dans ces yeux qui te sourient ?

Ils seront fiers de toi
Si tu agis avec sagesse
Si tu montres ton savoir
Sans que tu ne les rabaises.

Considère-les également
Félicite-les en retour
Vois à quel point ils sont doués
Ne les regarde pas à contre-jour.

Si tu retiens et applique mes conseils
Tu verras d'autres merveilles
Qu'une coupe d'or plaqué
Oubliée après des années

Alors que les amitiés que tu construiras
Ne seront jamais repoussées
Alors dépêche-toi de profiter
De cette vie qui s'offre à toi.



TEXTE 34

LA VALEUR EST DE PARTAGER

Bien le bonjour à vous, Madame, Monsieur, les jurés
Très chères lecteurs passionnés
J'ai grandement l'honneur de vous présenter

De bonne humeur enveloppée sous cette belle journée
De mon cœur, au souffle de mes pensées

Ces quelques lignes désignées
Je l'ai longtemps désiré
Mais, tard est mieux que jamais
Après tout, l'important, c'est de participer

L'importance n'est point de participer
Il ne faut pas toujours anticiper
Quelques fois, il est fort agréable de se laisser guidé
Par le brouillard et l'humanité

S'accrocher aux valeurs avec ténacité
Créer du néant, une magnétique amitié
Et, sortir nos cœurs de l'humidité
Sans jugement, juste pour partager

Celle qui survit à tous les coups avec ferveur
Rien que pour un instant, un état de bonheur
Celle qui nous gratifie toujours
Nous poussent à donner de notre cœur
Rien que pour un geste, un modeste sourire
Celle qui nous libère
De toute solitude et du malheur

D'un chagrin
D'un gamin
D'un orphelin
Au hasard, un prince charmant

Contribuer à lui donner de l'élan
Déguisez ce monde devenu trop méchant
Apprendre à devenir un homme élégant

L'importance n'est nullement de vivre un conte de fées
Ou d'avoir sur une étagère toute pleine de trophées
Mais, le chemin parcouru pour que tout soit fait

J'ai peine, avec ce monde surfé
Rien ne reflète plus l'été
Sur les vitraux, il règne des contrefaits

L'importance n'est guère de participer
Et pour cela, il ne faut jamais anticiper
Mais, toujours être apprêté

À donner de l'amour, avec bonté
Et, dire bienvenue aux belles amitiés
Rien que pour un cœur, grandement satisfait

L'importance n'est pas de gagner
Il suffit de partager
Après tout, participer, c'est déjà gagner
Finalement, participer c'est d'effacer le néant.

Une solitude qui ne rime à rien
Et, nous fais nous sentir merveilleusement bien
Finalement, c'est tout en même temps
C'est avant tout et surtout, de créer des liens.

Participer n'est vraiment pas L'importance
Mais, participer est synonyme de vertu de plein d'innocence.

Une chance inouïe de délivrance
Sourd et muet de ce vieux maître silence.
Et, permet de cultiver nos intelligences
cultiver la tolérance

Éveillez tous nos sens
Et, revenir aux sources

Avec le cœur, toucher l'enfance
Ce monde rayonnant d'insouciance

De la brise dans mon cœur
Je souhaite du boom au cœur
Que ces pensées deviennent une belle recueille
Et, inspire celui qui l'effleure, des bien douces merveilles

Mes amies imaginaires du cœur, remplis de douceur.
Par ces feuilles, recevez des jolies fleurs.
Cueillis au creux du jardin de mon cœur.
Pour un instant et à jamais, faire votre bonheur.

VENIR AU MONDE

Une salle aux murs blancs, froide et impersonnelle où une lumière blafarde perce la noirceur d'une nuit sans lune. Un doux bruit régulier résonne dans le silence de la pièce.

L'enfant : - Je suis désolée, je ne veux plus avancer.

La mère : - Mais tu ne peux pas faire ça. Pas maintenant !

L'enfant : - Si, je peux très bien rester là sans bouger.

Le médecin : - A mon humble avis, vous n'avez pas les éléments pour en juger. Vous n'avez pas la maturité nécessaire pour savoir ce que vous devez faire ou ne pas faire

L'enfant : - Mais vous ne comprenez rien, vous qui êtes là à attendre tranquillement, vêtu de votre belle blouse blanche, que je vous montre le sommet de mon crâne.

Le médecin : - Comment ça, je n'y comprends rien ? détrompez-vous ! Je ne vous permets pas de dire cela ! j'ai fait des études spécialisées et suis diplômé. En plus, je ne suis pas un bleu, j'ai 20 ans de métier et suis chef de service dans cette maternité. Vous ne savez pas à qui vous vous adressez !

L'enfant : - Je ne remets pas en cause vos compétences, je dis seulement que vous n'êtes pas à ma place. J'ai peur de ce qui m'attend et je me sens faible.

La mère : - Mon cœur, c'est normal mais je suis là moi et je te protégerai comme je le fais depuis le début. Tu es ce que j'ai de plus précieux et je t'aime tellement.

Le médecin : - Vous voyez, soyez confiante et déplacez-vous !

L'enfant : - Non, je veux rester là où je suis car j'y suis bien et en sécurité. Le monde est plein de dangers.

La mère : - Pourquoi dis-tu cela ?

L'enfant : - J'entends depuis des mois des choses horribles.

La mère : - De quoi parles tu ?

L'enfant : - Il n'y a que des mauvaises nouvelles. A chaque fois, il en arrive une encore pire que celle de la veille et toi maman tu t'inquiètes je le sais même si tu ne

me le dis pas et que tu me chantes de douces mélodies en me caressant. Je le devine à ta respiration qui se fait plus rapide, à ta voix plus aiguë et parfois à tes pleurs que j'entends dans le silence de la nuit. Tu ne peux rien me cacher car je ressens toutes tes émotions sans que tu les exprimes.

La mère : - Le monde est un peu agité en ce moment, c'est vrai et c'est perturbant mais tout va finir par s'arranger j'en suis sûre.

L'enfant : - Tu crois ? Il s'enflamme ! Des populations entières sont détruites par la soif de pouvoir d'une poignée hommes.

Le médecin : - Cela a toujours existé depuis que le monde est monde. Aujourd'hui, les grandes puissances font tout pour mettre un terme aux conflits.

L'enfant : - Peut-être mais malheureusement ce n'est pas tout, il y a d'autres problèmes. Avant, la Terre était une belle planète où il faisait bon vivre. Actuellement, elle se meurt et cela du fait du réchauffement climatique. Aux enfants qui naissent aujourd'hui, les scientifiques ne peuvent leur garantir que la planète sera encore habitable quand sonnera l'heure de leur trente ans. Vous vous rendez compte que le déclin est amorcé et que l'Homme court à sa perte !

La mère : - Les Hommes en ont pris conscience et les jeunes, en outre, sont très respectueux de l'environnement. La recherche avance à grands pas dans ce domaine avec de formidables innovations qui promettent à la planète un bel avenir.

L'enfant : - Un autre gros problème aussi est que je suis une fille ! Dans la société d'aujourd'hui, être de sexe féminin est un handicap. Tu n'as pas les mêmes droits que les hommes, les mêmes chances de réussir. Tu te fais abuser, rouer de coups, voire tuer par des hommes parce que tu es simplement une femme. C'est affreux. Je reste là où je suis, je ne bougerai pas d'un pouce.

Le médecin : - Je vais devoir aller vous chercher de force si vous continuez dans cette voie !

La mère : - Ma chérie, j'entends ce que tu viens de dire et je comprends toutes tes peurs. Mais le monde est en perpétuelle évolution et ...

Soudain, des bips stridents percent la tranquillité de la pièce et le doux bruit régulier qui résonnait jusqu'à présent s'affaiblit désormais.

La mère, affolée, croise le regard du médecin. A la vue de sa mine sombre et de ses gestes précipités pour prendre le matériel chirurgical, elle comprend qu'il y a un problème et que celui-ci est grave.

Le médecin : - Les battements du cœur sont très faibles, on est en train de la perdre !

La mère : - Je vous en supplie Docteur, sauvez mon enfant !

Le médecin : - Sans son aide je ne peux rien faire. Elle se laisse mourir. Je crains qu'il ne soit trop tard.

Elle sent ses forces diminuées et les battements de son cœur ralentir. Elle entend les voix de sa mère et du médecin mais elles se font de plus en plus lointaines.

La mère : - Ma fille écoute moi, je t'en supplie ! Tu n'as qu'une vision parcellaire de ce qui t'entoure et c'est normal vu la situation mais sache que le monde même s'il est loin d'être parfait, est beau, d'une beauté à couper le souffle. Tu croiseras la route de personnes extraordinaires qui te donneront foi en l'amour et en la vie.

Tu apprendras puis tu défendras les valeurs humaines qui te tiennent à cœur. Tu pourras être une ambassadrice qui pacifiera les relations internationales, une scientifique qui luttera contre le réchauffement climatique, une élue qui défendra les droits des femmes. Tu seras tout simplement toi et tu apporteras ton âme à cette belle aventure qu'est la vie sur Terre. L'important, c'est de participer. Tu pourras ainsi faire bouger et changer les choses. Ma fille vient découvrir le souffle du vent, l'odeur de l'herbe coupée, la lumière du soleil à la tombée du jour, le bruit des vagues et tant d'autres miracles encore qui font que rien ne vaut la vie.

Tandis que la mère s'adresse à sa fille, le médecin appelle pour demander d'urgence un bloc opératoire car il n'entend plus les battements du cœur et pour lui la situation est malheureusement désespérée.

Soudain, la mère pousse un long hurlement déchirant. Elle est tétanisée par une douleur fulgurante qui lui arrache les entrailles. Le médecin voit sur le scope le cœur repartir. Le travail continue à nouveau, l'enfant est enfin descendu.

Bientôt un cri de nouveau-né se mêle aux pleurs d'une mère et aux rires d'un médecin.

L'enfant est là et c'est une merveilleuse petite fille bien décidée à vivre et à faire évoluer le monde.

UNE VERITE MORTELLE

- Comme d'habitude monsieur Delarbre toujours en retard à ce que je vois !

Cette phrase c'est Mr. Dupont qui la prononce, c'est normal je suis en retard et j'ai l'habitude de l'être. Si cet homme ne se trouvait pas être mon oncle, cela ferait longtemps que j'aurais été mis dehors.

Ces derniers temps, c'est encore plus difficile d'être à l'heure. À mes débuts dans la scolarité, je n'ai jamais excellé dans la ponctualité. Que ce soit oublier des affaires, les envies pressantes à l'heure du départ ou mon habileté à ne rien préparer à l'avance, j'étais destiné à entendre cette phrase tout au long de ma vie.

Cependant ce dernier mois a été sacrément complexe à vivre. Mesdames et messieurs, je suis légumiste ! Oui, je sais que ce n'est pas courant... Et non, ce n'est pas pareil qu'être végétarien ou végan. Un légumiste est une personne qui s'engage à ne manger que des légumes. Évident me direz-vous, cependant c'est une pratique très complexe. Cela implique qu'aucun plat pré-préparé ne pourrait me convenir je dois donc préparer tous mes repas ! Et j'insiste sur le TOUS car ils m'ont dit qu'aucune autre sorte de nourriture ne peut être acceptée par notre corps saint pour resplendir de toute sa beauté. Comme si me réveiller, me laver les dents et m'habiller ne suffisaient pas, maintenant, chaque matin, je me prépare donc à manger.

Nous sommes vendredi, cet après-midi j'ai beaucoup de matières inutiles comme, par exemple, la musique où la prof nous apprend principalement à jouer du pipeau. Quoique, cela offre de bonne perspectives de carrière en tant que politicien..

Une fois mes cours terminés, je me baladais, dans le parc près de ma maison. Je sors un snack (fait de légumes par mes soins) et me pose sur un banc pour le manger. Le parc était étrangement vide, c'est pourtant l'heure de pointe. Je regarde le grand arbre qui domine tout notre village. Il est ici depuis plusieurs générations et nous avons toujours fait attention d'en prendre le plus grand soin. Quand j'étais jeune mes parents m'avait dit que c'était un séquoia géant. Je n'ai évidemment jamais vérifié cette information.

La fin de mon snack annonça la reprise de ma marche, mais j'ai été stoppé net. Une vive douleur abdominale me fit poser un pied à terre. Je me projetais déjà comme les patients de docteur House, arrivant dans un hôpital, ayant une maladie inconnue qui nécessiterait l'arrivée d'experts bien logés à la capitale. Puis, plus rien... À la place, une douce chaleur venait réconforter mon ventre endolori. Je me sentais bien.

Je sentais au fond de moi une force puissante et profonde, mon corps n'était plus une entrave mais un outil. Un couteau suisse géant. Je testais peu à peu les limites de ce nouvel artefact, course, escalade, saut... J'excellais dans toutes les disciplines sportives. Puis je me souvins d'une discussion que j'avais eue il y a 1 mois de cela avec Alexis du Cercle des Légumistes. Tout était clair et net dans mes souvenirs, je voyais la scène comme si elle était réelle. Je distinguais le panneau d'affichage à droite de mon collègue où des demandes de service y figuraient : « Aide installation chauffe eau, 20€ », « Informations à propos de Gérald, rémunération en accord avec l'information », « Poste à pourvoir, service de nuit, 10€/h net »... Ma mémoire était phénoménale, je me souvenais exactement des paroles d'Alexis :

- Si tu nous rejoins, p'tite tête, tu ne seras plus le même homme. Rejoindre le Cercle des Légumistes n'est pas chose aisée mais une fois que tu auras atteint le seuil de fidélité, le monde entier sera entre tes mains et plus rien ne pourra se mettre en travers de ta route !

Maintenant que je me répète ces mots j'ai l'impression d'entendre un mégalomane, mais, plus important, il m'a parlé de : seuil de fidélité. Je crois avoir compris, je suis devenu un vrai légumiste grâce à mon snack ! En effet, manger à chaque repas des légumes, c'est pas si compliqué, je suis devenu un vrai légumiste après avoir mangé un 4h de légumiste ! Ainsi j'ai réellement prouvé mon adhérence au Cercle.

Prenant, tout heureux, le chemin du retour, je réfléchissais à tout ce que je pourrais faire avec ces nouvelles aptitudes. Clouer le bec de ma sœur, devenir le numéro 1, j'aimerais aussi essayer de voler (dans les airs bien sûr)...

Mais attendez ! Avec toute cette histoire j'avais complètement oublié ! Ce soir est le grand soir ! Le Cercle se réunit pour la grande convention des légumistes ! Il y siégera des débats, des conférences, et le président lui-même va même tenir un discours ! Je vérifie rapidement la date, oui c'est effectivement aujourd'hui ! Quelle coïncidence ! Il est 17h, je rentre rapidement, pour préparer mes affaires. La convention a lieu à 18h au centre-ville, enfin, au centre du village..

A 18h30, j'arrive devant la porte du local réservé pour l'occasion. Alexis se trouve à l'entrée : « Salut p'tite tête ! Vite ! Rentre, tu es le dernier il va commencer son discours il ne faut pas tarder ! ».

L'intérieur se présentait comme un petit théâtre, quelques centaines de personnes se tenaient assises sur leurs chaises, la présentatrice et le président nous surplombaient sur l'estrade. Le président parlait avec un micro posé sur un présentoir au centre de la scène, seul.

Comme dans un mécanisme bien huilé le président débuta son discours. « Tout d'abord mes amis je voulais souhaiter la bienvenue aux nouveaux arrivants. Alors, sont priés de venir sur scène.. Tony, Sébastien et Annie ? » A l'appel de mon nom je me dirige vers l'estrade. Je ressens

les regards de mes camarades se poser sur moi, je marche sans regarder personnes et me pose à côté d'Annie.

Le président commence son discours. « Mes chers légumistes, voici les trois nouveaux membres de notre grande et bienveillante communauté, j'espère que septembre a été agréable pour vous, octobre annonce la fin de nos délicieuses salades : tomate, concombre oignons avec un filet d'huile d'olive ! Ces jours bénis vont laisser place aux soupes ! Grâce à ce mets nous tiendrons ainsi jusqu'à l'année prochaine. »

Interloqué une phrase sortit de ma bouche « Mais les tomates et les concombres ne sont pas des légumes ! » Tout le monde avait entendu. Un grand silence empreint d'incertitudes les avaient conquis. Le président ne savait plus quoi dire. La grande aura et puissance que j'avais senti dans la pièce s'était évaporé. Notre président semblait vieillir de secondes en seconde. Il tomba à genoux planta ses yeux désespérés dans les miens et me dit « sois maudit connard » avant de s'effondrer... Sans vie...

30 secondes plus tard une grande panique envahit tous les membres du Cercle des légumistes. Étaient-ils vraiment légumistes ? Ce doute semblait annihiler leurs pouvoirs...

La foule s'agita, se leva et tous partirent en courant dans un brouhaha infernal... les seuls qui restaient étaient Annie, Tony, qui n'avaient pas bougé de leur chaise, la présentatrice, toujours sur le choc de la mort du Président, ainsi qu'Alexis qui semblait inquiet pour moi.

Le Président existe, le Président n'est plus... c'est si simple de vivre et de mourir... Il devait utiliser les pouvoir légumistes pour conserver sa jeunesse... Le pauvre... Vu son état il doit avoir dans les 200 ans, mais je dois avouer que je n'ai aucun talent pour la datation de cadavres...

Alexis arrive sur l'estrade :

- Vous allez bien les jeunes ?, nous acquiesçons tous les trois du mieux qu'on peut, Madame Deschamps.. Venez on va aller manger un morceau ça va nous détendre, Elle ne répondit pas, son regard ne s'est même pas détourné du Président. Quelques minutes plus tard, Alexis l'empoigna par la main et s'en alla, elle n'opposa aucune résistance. Nous, les trois nouveaux arrivants, suivirent notre chef improvisé (Si on peut toujours s'appeler « nouveaux arrivants »).

Avant qu'on arrive à sortir du théâtre, un homme entra. Il semblait tout droit sorti d'un western, chapeau et veste en cuir marron, chemise en dessous, un jeans en guise de pantalon et des baskets blanches classiques. Quand il commença à parler je remarquai que sa moustache frétillait à chaque parole. « Je suis Gérald ! »... Le groupe se regarda cherchant dans les yeux des uns et des autres une explication, mais rien, personne ne savait qui était cet individu. Après un léger silence de 30 secondes, le dénommé Gérald enquilla :

- Très bien, ignares ! Amenez-moi le Président !

Tout le monde eu un regard vers l'estrade, puis Alexis me jeta un regard : il était occupé avec sa demoiselle en détresse et voulait que j'amène notre cher Gérald voir le Président (je lis bien le regard des gens).

Je sors un « Venez » avec un geste l'incitant à me suivre, puis je me dirige vers l'estrade. J'étais dubitatif sur la pertinence du lui montrer que j'ai tué quelqu'un mais j'écoutais les ordres d'Alexis. En pointant le cadavre, je lui dis :

- Le voilà.

Il semblait préoccupé et gêné, c'est vrai que c'est gênant de croiser un cadavre et 5 suspects qui allaient fuir la scène (merci Alexis)...

Gérald poussa un long soupir de soulagement (étrange..),

- Qui a réussi cet exploit ?

- Moi, répondis-je sans hésitations.

- Comment as-tu fait ?

- Je leur ai dit que les tomates et les concombres étaient des fruits. A cette réponse, notre cowboy se tapa la tête avec sa paume.

- Mais oui ! Bien sûr !

Puis il s'allongea sur le dos, à côté du Président. Quelques secondes passèrent dans un climat semi-tendu.

- Qu'est-ce que je vais faire maintenant ? Je me suis entraîné toute ma vie pour le combattre, je suis allé me retirer dans des monastères reculés, je me suis même fait hypnotiser pour raffermir ma foi de légumiste... et j'ai même pas pu y participer...

- Un restau ? Proposai-je, je sentais le regard désapprobateur de mon groupe se poser sur moi, mais j'avais pris ma décision, il ne semblait pas mauvais.

- Un restau ? Pourquoi pas...

LA VICTOIRE DE L'ÉCHEC

L'important, c'est de participer.

Une phrase tant répéter mais portant jamais assimile.

Car participer et bien sur évident, la participation nous fait nous dépasser avec passion.

Nos productions et nos projets a deux égards a moitié entame.

Tout ce que l'on fait, tous ces efforts, a quoi bon si cela ne nous mène qu'à l'échec d'une victoire appeler défaite.

Que ce soit en sport ou en théâtre en art ou en Pilate tout ce que l'on fait à un but, a une raison.

Tout ce que l'on fait, sans jamais quitter des yeux notre raison.

On y donne notre maximum pour qu'au final, tout ce que l'on y gagne sont de belles larmes.

Des larmes à l'état pure, des larmes qui nous font sentir impurs.

Je vous parle de ces larmes toutes aussi pointue que des armes, des armes qui aux files du temp nous désarmes.

Je vous parle de ces larmes, Tout autant déchu que l'écume venant bercer la brume et laissant place à la rancune.

De la rancune a la rancœur, je cherche mille raisons de garder du cœur, garder espoir, garder mémoire.

Garder en mémoire, ces moments que j'ai passé, à travailler et rêver pour tenter de toucher les Etoiles, ou bien la voie lactée, j'aurais malheureusement échoué.

On écrit, ou bien on chante, on pense avoir trouver une raison de ne pas sombrer.

On cherche à tout prix à gagner.

Car pour certain ce n'est pas qu'une victoire mais aussi une chance, une chance de se rattraper ou bien de se retrouver, une chance que l'on a tout fait pour gagner.

Et pourtant l'on perd et on nous répète « ce n'est pas grave l'important c'est de participer ».

Mais en réalité ces mots nous détruisent car ils nous font nous remettre en question encore, encore, encore, jusqu'à sombrer encore plus dans la sombre spirale de l'échec.

On continu de vivre avec nos échecs et l'on continu de nous répéter cette phrase qui celons moi na et n'aura jamais rien de vrai.

Car dans les yeux de mon cœur je reste et je resterai un échec.

Un échec qui s'assimile à ma vie entière.

Un échec qui me fait me sentir toujours moins entière.

Alors sans cesse je ne le répèterai certes les échecs font partie de la vie mais si la vie elle-même, cette entité à la fois magnifique et terrifiante ne peut gagner alors je me demande bien où est ce que la victoire pourrait bien se trouver.

Peut être bien que la victoire soit seulement illusoire et quelle nous guide uniquement au désespoir.

J'espère alors qu'il nous reste de l'espoir je veux pouvoir continuer de croire, de croire que la victoire se trouve dans nos échecs les plus avare.

Je veux continuer d'avoir espoir que un jour la victoire perde et laisse l'échec, enfin sortir de nos têtes.

LA VIE EST UN JEU

Elle habitait seule un petit appartement d'une ville de province. Elle avait peu d'amis, plus de famille. Elle travaillait à la CAF au service gestion des demandes allocataires depuis presque trente ans. Consciencieuse, elle traitait les dossiers avec une grande efficacité, sans empathie, ni jugement. Elle appliquait le règlement, point.

Elle ne se liait pas facilement et ses collègues de l'étage la trouvaient gentille et ennuyeuse. Autour de la machine à café, elles se moquaient en chuchotant de ses vêtements démodés et confortables, de sa vie monotone, sans joie et sans amour.

Elle faisait comme si elle n'entendait pas, mais les rires dans son dos et les silences soudains lorsqu'elle s'approchait du groupe la blessaient chaque jour davantage. Une jeune collègue, plus cruelle que les autres, lui lançait quelquefois ouvertement des piques afin de faire rire l'assemblée. Elle n'aimait pas les conflits et ne répondait jamais aux provocations. Toutes les contrariétés restaient coincées en elle.

Personne ne soupçonnait que lorsqu'elle rentrait du travail, une nouvelle vie commençait. Elle avait une passion secrète, une raison de vivre, une véritable obsession : elle participait à des jeux concours. Elle avait créé des adresses mail spécialement dédiées à cette activité et recevait des centaines de propositions chaque jour. C'était sa fenêtre sur le monde, son échappatoire, ses moments d'émotions. Elle échangeait des trucs et des astuces sur les forums. Elle y passait toutes ses soirées, équipée de son ordinateur, de scotch, de ciseaux, de timbres et d'enveloppes.

Peu lui importait les lots, elle aimait gagner.

Cela lui arrivait d'ailleurs très souvent car elle faisait preuve de beaucoup d'intelligence et d'organisation. Son appartement était rempli de toutes sortes d'appareils qu'elle avait accumulés au fil des années : un robot cuiseur connecté (elle ne mangeait que des plats tout prêts pour gagner du temps), une centrifugeuse (elle n'aimait pas les fruits), un appareil à fondue (elle n'invitait jamais), un distributeur de croquettes contrôlé à distance (évidemment, elle n'avait pas de chat) ... Elle avait aussi profité de quelques voyages et en gardait un bon souvenir. Elle portait toujours au bras droit un petit bracelet en fils tressés qui lui avait été offert

par un animateur du club Framata de Bodrum . Il lui rappelait les bons moments passés au soleil de la Turquie.

Un lundi matin, tout le service du traitement des demandes allocataires réceptionna un courrier qui sortait vraiment de l'ordinaire.

Pour rattraper le retard pris depuis plusieurs mois dans l'examen des dossiers, la direction proposait au personnel de participer à un jeu. Un weekend de thalasso dans un grand hôtel de la côte normande serait attribué à celle ou celui qui liquiderait le plus de demandes d'ici la fin du mois.

Ses deux mondes venaient de se percuter ?

Elle s'y mit bien sûr d'arrache-pied, ne levant la tête de l'écran que pour avaler un sandwich ou un café. Elle continuait chez elle jusque tard dans la nuit. Elle voulait gagner, elle devait gagner.

L'enjeu n'était pas seulement la victoire mais aussi de prendre une revanche.

Elle se doutait que ses collègues auraient aussi une forte envie de gagner, motivées par le lot qui ne pouvait que leur plaire. Elle les entendait se plaindre à longueur d'années de ne pas avoir de temps pour elles, accaparées par leurs maris parfaits (qui ne semblaient pourtant pas faire grand-chose à la maison) et leurs merveilleux enfants qu'il fallait amener au judo et à la danse. Une en particulier s'imaginait déjà dans les bains à remous et clamait fort qu'elle comptait bien l'emporter.

Mais notre héroïne des jeux concours ne subissait pas les contraintes de la vie de famille et elle était donc sûre de réussir, même si son sommeil devait être sacrifié. Arriva un moment vers trois heures du matin où elle attribua une prime de naissance à un allocataire de soixante-dix ans. Heureusement, le système d'alerte interne lui permit de corriger son erreur avant le versement.

Le dernier jour du mois, on pouvait sentir une tension inhabituelle dans les couloirs du troisième étage. Jamais autant de dossiers n'avaient été validés en un laps de temps aussi court. Le chef de service fit passer l'information que le nom du salarié gagnant serait dévoilé à 16h30.

Ce jour-là, aucune participante du service ne mangea à la cantine, chacune essayant de coiffer les autres au poteau. On marchait à l'aveugle car il n'y avait aucun moyen de connaître l'avancée des autres. Lorsque tout le monde se retrouva dans la salle de réunion, c'est le directeur du site en personne qui était présent et s'apprêtait à annoncer le résultat. Il remercia pour les efforts consentis et félicita le personnel d'avoir enfin rattrapé le retard qui traînait depuis 6 mois. Il discoura un long moment sur la fierté de travailler au service du public et des plus fragiles. Ça n'en finissait pas, chaque phrase s'enchaînant à la suivante sans donner plus d'informations comme seuls savent le faire les bons directeurs. Il avait fait venir la presse locale, il fallait mettre les petits plats dans les grands pour l'occasion. Enfin, il sortit de sa poche un papier, annonça que la compétition avait été très serrée et que l'important était de participer, et écorcha le nom de la gagnante.

A la surprise de tous, c'est la jeune peste qui l'emporta avec un seul dossier d'avance sur la suivante.

Quelle déception d'arriver en second, comment était ce même possible ?

Elle fit bonne figure, comme elle en avait l'habitude. Elle se força à boire un verre de jus de pommes avec les autres avant de partir. Elle supporta la fierté de la gagnante qui laissait éclater sa joie bruyamment. Elle crut même l'entendre dire que « heureusement le prix était revenu à quelqu'un qui avait vraiment besoin de repos » et les regards amusés s'étaient tournés vers elle. Mais peut être que c'était le fruit de son imagination après cette déconvenue.

Mais une fois rentrée, et ses émotions étant revenues à un niveau plus habituel, elle réfléchit à la manière dont avait pu gagner sa collègue et elle soupçonna quelques entourloupes. Les mots de passe de connexion étant tous construits sur le même modèle (première lettre du prénom en majuscule, nom de famille, caf 13), elle se connecta facilement au compte professionnel de la gagnante. Et il ne lui fallut pas longtemps pour constater que les dossiers avaient été bâclés et qu'elle avait tout simplement refusé l'attribution des aides à de nombreuses personnes pour accélérer son travail. Dans son esprit et avec sa conscience professionnelle, cela ne pouvait pas rester en l'état.

Elle hésitait sur l'attitude à adopter, en parler directement à la tricheuse ou discuter avec le chef de service ? Elle envoya finalement un mail à sa collègue en lui proposant de la retrouver le lendemain samedi au bureau car ce serait fermé et elles pourraient parler au calme.

Elle l'attendit plus d'une demi-heure. Elle ne respectait décidément rien, ni personne. Très vite la conversion s'envenima, car elle refusa de reconnaître les malversations, elle rit de tout et la mit au défi de la dénoncer pariant qu'elle n'en aurait pas le courage et que personne ne la croirait. Elle dit des choses affreuses, portant des jugements sur la petite vie de sa collègue et sur sa solitude méritée. Ce fut le pire moment de sa vie. Toutes les contrariétés accumulées semblaient s'agglutiner pour former une boule de colère noire.

Le lundi matin, lorsqu'elle arriva au travail, la police empêchait le personnel de pénétrer dans les locaux. On avait, semble-t-il, retrouvé le corps sans vie d'une jeune femme au troisième étage. Son crâne avait subi les assauts d'un lourd presse papier sur lequel on pouvait encore distinguer « la CAF toujours à votre service ».

Quelques semaines plus tard, elle eut la grande satisfaction de profiter d'un week-end de thalasso en bord de mer, qui lui permit de réfléchir sur sa vie. Elle décida de démissionner, vendit tous les lots, et partit s'installer à Bodrum.

PRIX DES LECTEURS

TEXTES HORS CONCOURS

DANS L'ÉTERNITÉ D'UN PLEUR

Oui l'important c'est de participer
A l'effort de guerre
Qu'il faut soutenir
Ce jusqu'à mourir
-C'en est exemplaire-
Et le moindre doute est là dissipé...

Chères nations -splendide harmonie-
En solide bloc
Ici ne font qu'une
Comme la fortune
Du divin Moloch
-Abominable est la cérémonie-....

L'IMPORTANT C'EST DE PARTICIPER

L'important c'est de participer,
une expression aussi stimulante,
que déroutante.

L'important c'est de participer,
et de choisir le bon côté.

L'important c'est de participer,
ces quatre mots,
peuvent devenir notre crédo.

L'important c'est de participer,
une boussole nous guidant tous les jours,
à travers notre parcours.

L'important c'est de participer,
s'étend au-delà des défis extérieurs,
et devient un moteur intérieur.

L'important c'est de participer,
à la recherche d'un équilibre,
pour devenir libre.

L'important c'est de participer,
une ode à la persévérance,
nous exerçant à la patience.

L'important c'est de participer,
même dans les moments compliqués,
afin de pouvoir, plus tard,
se relever.

L'important c'est de participer,
essayer n'a jamais été,
le synonyme d'échouer.

L'important c'est de participer,
est alors un acte de courage,
à tout âge.

L'important c'est de participer,
à cette partie contre soi-même,
et de se dépasser.

L'important c'est de participer,
d'aller vers des sommets,
jusqu'alors inexplorés.

L'important c'est de participer,
une réflexion,
ouvrant les portes de la connexion.

L'important c'est de participer,
une contemplation du moment présent,
face à une course contre le temps.

L'important c'est de participer,
au dialogue silencieux de l'âme,
qui pourtant nous enflamme.

L'important c'est de participer,
à la symphonie du destin,
dès le petit matin.

L'important c'est de participer,
au ballet des saisons,
pas uniquement,
lors de la floraison.

L'important c'est de participer,
aux mystères de l'existence,
non à la quête incessante du sens.

L'important c'est de participer.
Au cœur de cette maxime ?
Une voix unanime.

L'important c'est de participer,
une invitation à la générosité,
à l'ingéniosité.

L'important c'est de participer,
aux joies des uns,
au bonheur des siens.

L'important c'est de participer,
à la création de souvenirs,
qui nous feront sourire.

L'important c'est de participer,
à cette ronde,
remplit d'amour,
que peut être le monde.

L'important c'est de participer,
comme l'abeille, humble messagère,
portant avec elle le pollen de l'univers.

L'important c'est de participer,
une mélodie universelle,
dans ce carrousel.

L'important c'est de participer,
à ce spectacle,
qui parfois relève du miracle.

L'important c'est de participer,
à ce jeu qu'est la vie,
qui parfois nous semble infini.

L'IMPORTANT C'EST DE PARTICIPER

« **L'important c'est de participer** »

a-t-elle toujours expliqué à ses enfants, devenus alors de véritables guerriers :

Des chutes, ils se sont relevés,
et criés d'elles dans la chaleur assourdissante de l'été.

Des échecs, ils en sont sortis rois,
Mettant à mat les stratèges les plus fous,
Blêmes et noirs d'effroi,
S'écroulant dans la diagonale, ne tenant plus debout.

Des revers, ils les ont brillamment relevés de leurs manches
Longues, courtes, de coups droits en sets gagnants ;
Avançant, reculant, sautillant, vociférant, montant
Au filet de la revanche.

Aux décompotées, aux déconfitures,
Ils leur ont mielleusement tenu bonne figure ;
Ensucrés, édulcorés, mais non broyés,
Au renoncement à jamais stérilisés.

Ils ont le cœur bien accroché
Et la tête vissée
Sur leurs épaules larges
Portées de courage.

De n'avoir pu gagner
Mais d'avoir participé
A tous les affres de la vie,
S'est décuplée leur rage et leur envie.

INNOCENCE

Perdre son innocence

Comme dans les yeux de cet enfant qui dans ses bras semble si fragile

Qui à ses yeux est sa femme, son amante

Comme cette femme qui sous les coups, les injures

Se bat pour ce qu'elle porte en son sein, en son ancre le plus secret, son enfant

Que rien, ni dieu, ni hommes n'ont encore sali, encore perverti

Comme cet homme qui pour sa famille a pris le chemin

A choisit de partir pour avoir une chance de réussir

De recommencer et ainsi bâtir un meilleur lendemain

À la force de ses mains, à partir de rien

Perdre son innocence

Car ils croient en demain le regard porté au loin

Où tout semble toujours meilleur où tous semblent sereins

Avoir le corps meurtri, le cœur soumis

Et se retrouver la-bas attaché, frappé, fustigé

Et être vendu par lui, par eux, par nous

Pour avoir osé perdre son innocence, avoir voulu être vivant

Voir dans le regard de cet enfant le manque de vie

Cet appel au secours, cette envie d'en finir

Espérer ne jamais avoir été, n'avoir jamais existé

Dans le regard de cette femme la honte

Ainsi qu'une lueur, une fureur,

Tout en se disant « mon enfant » aura mieux que moi

L'espoir que mon enfant aura cette chance d'être « soi »

D'être roi devant les lois, la vie lui laissera ce choix

Dans le regard de cet homme

L'éclat d'un animal brisé, soumis, assassiné

Perdre son innocence

Pour avoir fait confiance à son frère, l'homme

Perdre son innocence
Et vouloir indubitablement
Mettre fin à cela

LOIN DE BROADWAY

Le crépitement du parquet sous nos pieds,
Notre tendre histoire se déroula dans un salon de thé.

Très loin de l'audace de Broadway, je m'imagine avancer masquée.

Au loin, je sens ton parfum, il y a un soupçon de note de jasmin.

Je me risque à finir envoûtée,
à la recherche de mon mince courage qui se trouve à tes pieds.

Je ne sais pas comment tu t'appelles,
mais je te capte d'une douceur sans pareil.

C'est sans appel,
le brun de tes yeux m'interpelle.
Dans mon cœur,
il y a de l'émotion à la pelle.

Mes émotions dansent sur un air de piano,
mais la dernière note me rend parano.

Je ne te vois déjà plus,
et je n'ai pas réussi à te saisir.
Ma raison est sous l'emprise de mes propres désirs.
Je ressens un amour qui me donne envie de te fuir.

Dans l'ombre de ma propre vie, j'ai peut être tort mais j'écris, ce qui au fond de moi crie.

UN MOT M'A CHUCHOTE

Un seul et simple mot aime
être le thème d'un poème
qui mène les jeunes bohèmes
vers de joyeux phonèmes.

Aussi, curieuse de ce mot
j'ai été prise de tous maux
pour découvrir ses richesses
et ce sans la moindre tristesse.

Maux de tête s'ensuivit
par la quête et l'incurie
Néanmoins par le néant
jaillis divers éléments.

Puis foisonnement d'écrits,
par des lettres entremêlées
parfois mâles orthographiées,
fructifièrent en récits.

Portés au regard des lecteurs
pour le seul et simple bonheur
de partager un mot, un thème
sous forme de vers et poème.

La grâce et l'eau forment
à ce jour mes tourments
Que jeux et concours sèment
dans les esprits ardents .

L'idée, c'est de participer
des mots me l'ont juste raconté
au détour d'un troisième poème
ayant pris ce juste thème.

ORANGE

Participer aux grands tous.

M'isoler. Me mettre à part,
Immobile, sans prendre part,
Et sans payer ma part,
Partir, aller autre part.
Parfois envie de ma bulle,
Voir que tout mon monde brûle,
Pas se sentir à sa place,
Face au feu, rester de glace.

M'élancer. Me dépasser,
Vouloir vaincre, toujours gagner,
Et me prouver à moi-même
Que tout le monde je sème.
Reconnaissance et gloire
Avant que tombe mon soir,
Réussite personnelle,
Ma vie a un sens et des ailes.

M'isoler et m'élancer,
Deux écueils à éviter,
Soit je me coupe du monde,
Soit j'écrase autrui, immonde.
Le bonheur ne peut venir
Que dans le partage, sentir
Que la collaboration
Est la seule et vraie mission.

Il nous faut participer
Entre nous coopérer,
Tous grandis et enrichis
Des autres et de leurs vies,
Lien solidaire et sacré,
Préservant aussi la paix,
Nous faisons partie d'un tout,

Un soleil orangé fou.

Une victoire personnelle
N'est rien comparée à celle
D'un clan soudé, fédéré
Autour de grandes idées.
Ensemble il faut avancer
Vers des cités en progrès,
Des lendemains éclairés,
Forts d'énergies partagées.

Temps orange où l'important
Est de sentir l'air ambiant
En rassemblant nos élans
Pour s'éloigner de l'avant.

Temps de chaud crépuscule
Où notre monde bascule
Vers une aube de feu et d'ambre
Dont participe chaque membre.

LA PETITE FILLE AUX AMULETTES

Participer : verbe du 1^e groupe, 4 syllabes, par-ti-ci-per . Conjugaison aisée. Pas intéressant pour le Scrabble avec des voyelles et des consonnes banales et trop facile pour le pendu, 10 lettres dont 4 d'entrée de jeu ! Mais ce verbe si simple était tout à coup auréolé d'une gloire éclatante. Une sorte de mantra qui allait bouleverser l'existence d'une petite fille.

La maîtresse avait bien expliqué en cette année de Jeux Olympiques cette phrase qu'on attribuait à tort au baron de Coubertin à Londres en juillet 1908¹. « **L'important, c'est de participer** » : l'idée, c'était moins de gagner que de participer, il ne s'agissait pas de la victoire mais du chemin qui y menait. Phrase à commenter. Que diable allait-elle bien pouvoir raconter, petite fille d'un autre monde pour qui les JO ne signifiaient pas grand-chose ?

Le chemin, quel chemin ? Le sien n'était que boue, ornières, nids de poules gigantesques qui entravaient sa marche. Participer, prendre part ? A quoi ? Avec qui ? Partager quoi ? Quand on n'a rien, peut-on prendre part au néant ?

Le chemin, elle l'avait compris depuis longtemps, c'était celui des autres, celui qu'on encensait et qu'elle ne voyait que depuis le bord où elle était cantonnée à jamais et encore... cachée pour ne pas être vue ! Leur chemin, pas le sien ! Leur route était large et droite, une voie royale. La sienne était tortueuse et étroite et qui plus est, semée d'embûches qu'on se complaisait à dresser pour entraver son cheminement. Une vilaine piste défoncée par les pluies diluviennes de la saison des pluies. Réminiscence lointaine du pays de ses aïeux.

Participer à quoi ? A l'école, elle était une ombre de couleur. Encombrant fantôme. Elle était à l'écart sans savoir si on l'y maintenait à dessein ou si c'était elle qui s'isolait par peur, honte ou désir de ne pas gêner. Elle ne savait que raser les murs, se faire toute petite. Surtout, ne pas déranger. Refuser d'exister. Alors, « participer » pour elle était un mot vide, dénué de sens, un terme qui ne faisait qu'accentuer sa détresse en la laissant au fond d'une vie de froid, de faim,

¹ C'était l'évêque de Pennsylvanie qui l'avait prononcée lors d'une cérémonie à la cathédrale Saint Paul à Londres en l'honneur des athlètes et Pierre de Coubertin l'avait cité lors d'un toast la semaine suivante.

de fatigue endémique. Même son nom était écorché, comme si les fêlures de son âme et les blessures de son frêle corps d'enfant n'étaient pas un calvaire suffisant.

Elle avait entendu conter récemment l'histoire de *La petite fille aux allumettes* d'Andersen. Elle en fut bouleversée tant elle s'était identifiée à cette petite dont seule la mort avait apaisé l'existence. Et elle avait entendu la première fois « amulette » à la place d' « allumette ». On inverse deux lettres, deux sons et on devient malgré soi l'héroïne d'un conte cruel. Tragédie inévitable à venir. Fatalité. Inéluctable mort. Elle finirait comme la petite fille d'Andersen victime de sa misérable condition. Allumettes ou amulettes ? Dérisoire différence!

Ne pas se plaindre. Résister. S'accrocher vaillamment à un rai de soleil. Avancer. Contre vents et marées. Se dresser contre l'adversité. Blotir les amulettes contre son cœur pour qu'elles lui portent chance. Un lion pour la bravoure et un singe pour la ruse. Participer, oui bien sûr. Il le fallait. Il ne pouvait en être autrement. Tracer sa route et peut-être même qui sait, vaincre.

Elle la gagnerait cette bataille. Eclairer son chemin, se battre contre elle-même. Contre les autres. Triompher et gagner le combat de l'intégration. Même éphémère. Ce serait sa participation à elle. Elle sentait la puissance du vent la pousser, ses forces décupler, ses amulettes l'accompagner, sa volonté l'extraire d'elle-même. Aspirée par la spirale bénéfique du succès, elle triompherait. Elle voyait le podium se dresser à l'horizon de sa détermination. Marche ou crève, petite fille !

Pénétrer le cercle interdit. Jouer avec les autres. Ne pas se plaindre. S'imposer. Ne pas écouter les oiseaux de mauvais augure. Les amulettes pour se donner du courage. Avancer doucement sans tomber. Effacer d'un sourire angélique les croche-pattes insidieux, les paroles sournoises, les mains tendues mais pour l'attirer dans le vide. Résister. Rester droite et fidèle à soi-même. Rivaliser sans violence. Trouver la force d'être différente. Gagner après s'être battue, n'est-ce pas cela par-ti-ci-per ?

Elle était prête à le rédiger ce maudit texte, à le gagner ce concours : lutte ardue et désormais gageure majeure. Elle jouait sa survie, gagnerait la bataille ET la guerre. Le combat pour la dignité. La sienne et celle des siens. Les embûches au bûcher. Le feu sacré au creux du ventre. La rage de vaincre et chevillé au corps le besoin de creuser son sillon sur la route d'une nouvelle vie. L'amulette contre l'allumette.

Y aller. Travailler. Ecrire avec ses tripes. Ecouter murmurer son cœur. Entrer dans la ronde avec les autres. Discipliner ses mots et baliser son nouveau chemin. Ecrire ce texte attendu. La route serait autre désormais, jonchée de fleurs et de médailles à conquérir. Y parvenir. Participer, se battre, vaincre. Du miel contre le fiel. Corps à corps. Cœur au ventre. Vaincre et exister enfin.

Elle travailla d'arrache-pied avec une bravoure inégalée. Y mit toute son âme, consulta maints ouvrages, écrivit, effaça, recommença, reprit son texte inlassablement et parvint enfin au terme de cette épreuve qui devait la porter au pinacle.

Elle gagna. On la félicita. Elle en sortit grandie, fière et si heureuse d'avoir compris le sens du verbe participer. Elle avait trouvé sa voie, le chemin vers son cœur, gagné la bataille des mots pour conjurer ses maux. Chemin de vie déroulé tel un tapis rouge vers l'arc-en-ciel. Elle avait réussi à laisser jaillir sa lumière au terme d'un voyage où elle avait affronté les ténèbres. Elle était transfigurée par cette vive clarté qui l'accompagnerait désormais où qu'elle aille, toujours escortée de ses amulettes fétiches. *Fiat lux !*

Exister enfin. Ne plus être cette ombre insipide mais un être de chair et de sang. Vivante. Fièr et digne. Une volonté faite sienne d'avancer sur le chemin enfin tracé de son destin. Avoir tout appris des valeurs de l'olympisme et en avoir tiré cette flamme intérieure qui la rendrait invincible. « Plus vite, plus haut, plus fort – ensemble² » : laisser résonner dans son esprit ce mot « ensemble » pourtant souvent omis de la devise dont on ne retenait que les trois adjectifs. Ensemble avec elle à présent. Participer oui, mais avec les autres, ses semblables, ses frères... et ses sœurs. La route vers l'égalité, le bonheur à portée de chacun, chacune. Tisser les nuits et laisser poindre l'aube. D'un mot, d'un verbe à la conquête des étoiles...

², « Citius, Altius, Fortius – Communiter »

VIVE LE SPORT A PARIS

Vivre, respirer, nager, courir, presque voler,
Ivre de rage et d'énergie,
Vouloir toujours plus, foncer pour gagner,
Et tout donner pour son pays !

Les nations vont bientôt s'affronter,
Et se défier sous le ciel de Paris.

Soyez joueurs, soyez forts, soyez fair-play,
Pour défendre vos couleurs, soyez unis,
On n'est jamais seul quand on est motivé.
Retrouvons-nous donc demain à Paris,
Tous en une seule et même humanité !

Allez ! Soyez acclamés, soyez encouragés !

Participez, jouez, l'essentiel sera pris,
Avec le baron, j'en suis persuadée,
Rien n'est plus important que le défi,
Impossible, qu'à soi-même on se met,
Sachez perdre autant que gagner !

PRIX DES LECTEURS
14e édition
2024

Les votes sont ouverts jusqu'au **30 juillet 2024**

en ligne sur boucbelair.fr ou biblio.boucbelair.fr
à la rubrique "Prix des lecteurs"

ou sur bulletin de vote remis à la
Bibliothèque municipale
Place de l'Hôtel de Ville - 13320 Bouc Bel Air

**Le gagnant de la 14e édition sera révélé
le 11 septembre 2024**

PRIX DES LECTEURS
14e édition
2024
